ŒUVRES

DE

MADAME DE GENLIS.



TOM E QUATRE-VINGT-UNIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE A. HENRY,
rue Gît-le-Cœur, n° 8.

LES VEILLÉES

DU CHATEAU.



TOME TROISIEME.



PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, Nº 49.
1826.

LES VEILLÉES
DU CHATEAU.

Thélismar, ayant fait le voyage de l'Italie, n'avoit pas le projet d'y aller; mais son ami Frédéric, qui partoit pour Reggio, le conjura d'y venir avec lui; et Thélismar y consentit d'autant plus facilement, que cette partie de l'Italie étoit la seule qu'il ne connût pas. Frédéric, Alphonse et Thélismar quittèrent Policandro, et partirent pour la Morée (*a*). Ils y virent les ruines d'Épidaure et celles de Lacédémone. De la Morée ils passèrent à l'île de Céphalonie, où, se rembarquant encore, ils se rendirent à Reggio (*b*).

(*a*) Grande presqu'île, autrefois l'Attique.

(*b*) Au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure. Il y a une autre ville de ce nom en Italie, dans le Modénois.

Le lendemain de leur arrivée dans cette ville, les trois voyageurs déjeunèrent dans la chambre de Thélismar, dont la fenêtre donnoit sur la mer; leur conversation fut interrompue par mille cris de joie qui se faisoient entendre de tous côtés. Alphonse sortit promptement pour s'informer de la cause qui produisoit ces vives et bruyantes acclamations. Il rencontra plusieurs personnes qui se précipitoient en tumulte vers l'escalier. Il les interroge; elles répondent en courant toujours : « Nous allons sur le rivage, voir *le château de la fée Morgana*..... » Alphonse rentre dans la chambre, et, rendant compte de cette étrange réponse, on ouvre les fenêtres, et les voyageurs sont témoins d'un spectacle dont la beauté et la singularité surpassoient tout ce qu'ils avoient vu jusque là. « La mer qui baigne les rivages de la Sicile, se gonflant et s'élevant par degrés, forma bientôt la parfaite représentation d'une immense et obscure chaîne de montagnes, tandis que les flots qui se brisent contre les côtes de la Calabre, affaissés et tranquilles, n'offroient plus qu'une sur-

face unie; et cette partie de la mer devint semblable à un vaste et brillant miroir, doucement incliné vers les murs de Reggio. Alors parut sur cette glace la plus merveilleuse peinture : on y vit distinctement plusieurs milliers de pilastres d'une élégante proportion, placés avec symétrie, et réfléchissant toutes les vives couleurs de l'arc-en-ciel. Au bout d'un moment, ces superbes pilastres changèrent de forme et se ployèrent en arcades majestueuses, qui, bientôt s'évanouissant, firent place à une multitude innombrable de magnifiques châteaux, tous parfaitement semblables : à ces palais succédèrent des tours et des colonnades, et enfin des arbres et d'immenses forêts de cyprès et de palmiers (1). » Après cette dernière décoration, le tableau magique disparut, la mer reprit son aspect ordinaire, et le peuple qui bordoit le rivage battit des mains avec transport, en répétant mille fois dans des cris d'allégresse le nom de la *fée Morgana.*

« Eh bien! maman, interrompit Pulchérie, nous voilà donc retombés dans les

contes des Fées?..... — Point du tout; ce dernier phénomène, ainsi que tous les autres, est pris dans la nature..... — Il y a une *fée Morgana?*....... — Je vous ai conté ce que disoit le peuple de Reggio; le peuple est partout ignorant et crédule; il aime les fables, et les adopte aisément... — Mais ces tableaux magiques?... — Sont produits par des causes naturelles... — Je ne conçois plus à présent comment on ne passe pas sa vie à voyager, à lire, à s'instruire, pour apprendre ou pour voir des choses si curieuses et si intéressantes. Mais, chère maman, daignez reprendre votre manuscrit. — Alphonse commençoit à penser comme vous; l'étonnement que lui causoient tant d'événemens extraordinaires excitoit en lui la plus vive curiosité et le désir le plus vrai de s'instruire. Insensiblement il perdoit tous ses goûts frivoles, il devenoit réfléchi, il parloit avec réserve, il écoutoit avec attention; mais, à mesure que sa raison se perfectionnoit, il découvroit dans sa conduite passée des fautes dont chaque réflexion lui rendoit le repentir plus amer et plus douloureux. Il

ne comprenoit plus comment il avoit pu quitter son père. Le silence obstiné de dom Ramire l'accabloit, et lui causoit une inquiétude déchirante ; il brûloit du désir d'arriver à Constantinople ; il se flattoit d'y trouver des lettres de Portugal ; et, quoiqu'il eût pris pour Thélismar un attachement passionné, quoiqu'il eût presque la certitude d'obtenir un jour la main de Dalinde, il prit la résolution de quitter Thélismar à Constantinople, s'il n'y recevoit point de nouvelles de son père ; enfin, de retourner en Portugal, et de sacrifier au devoir le plus sacré et ses espérances et toute la félicité de sa vie. Cette résolution le plongea dans une mélancolie dont Thélismar cherchoit en vain la cause, et qu'il augmentoit encore en voulant la dissiper par les marques de la plus tendre affection. Pour le retirer de son abattement, souvent même avec Frédéric, il parloit devant lui de Dalinde ; et ces entretiens, loin d'adoucir les chagrins secrets d'Alphonse, les aigrissoient encore. Enfin Thélismar prit congé de Frédéric. Il quitta Reggio, et revint dans la Grèce.

Il traversa toute la Grèce, et arriva à Constantinople sur la fin du mois d'avril.

Alphonse trouva à Constantinople une lettre de Portugal ; il la reçut avec un trouble inexprimable : elle n'étoit point de dom Ramire, mais on mandoit à Alphonse que son père étoit revenu en Portugal, qu'il avoit même passé quelque temps à Lisbonne, et qu'il venoit de partir, en annonçant qu'il alloit entreprendre un voyage qui dureroit dix-huit mois : on ajoutoit que personne ne doutoit que dom Ramire n'eût eu plusieurs entretiens particuliers avec le Roi, et que son voyage n'eût pour but quelques négociations secrètes; qu'on s'attendoit d'autant plus à le voir rentrer dans le ministère à son retour, que, huit jours après son départ, son successeur et son ennemi avoit été disgracié. L'homme qui faisoit tous ces détails terminoit sa lettre en disant qu'il n'avoit pu voir dom Ramire, comme Alphonse l'en avoit prié, parce qu'ayant fait un assez long séjour en France, il n'étoit revenu à Lisbonne que trois semaines après le départ de dom Ramire.

Alphonse calculant, par la date de cette lettre, que son père ne reviendroit que dans quinze ou seize mois en Portugal, renonça au projet d'y retourner lui-même avant ce temps. En effet, entièrement dénué de fortune, il n'auroit eu aucun moyen d'y subsister en l'absence de dom Ramire. Il se décida donc à continuer ses voyages, d'autant plus qu'il se croyoit sûr d'être de retour en Europe avant un an. Le silence de son père l'affligeoit profondément; mais enfin, rassuré sur le sort de dom Ramire, il se soumit au sien, ne doutant pas que le temps et sa conduite ne lui rendissent la tendresse d'un père qu'il espéroit fléchir par sa soumission et son repentir.

Alphonse, moins triste et moins rêveur, reprit avec Thélismar ses conversations ordinaires. Thélismar parut si satisfait du changement qu'il remarqua en lui, qu'Alphonse crut pouvoir hasarder de lui parler de Dalinde. Thélismar d'abord se contenta de lui rappeler doucement sa promesse. Alphonse, enhardi par cette indulgence, retomba plusieurs fois dans la même faute;

et, Thélismar finissant par se fâcher, Alphonse fut enfin forcé de se taire, mais non sans rechercher toujours les occasions de parler directement de ses sentimens, et de se plaindre de la contrainte qu'on lui imposoit.

Frédéric avoit donné à Thélismar des lettres pour un Grec de ses amis, qui possédoit une maison charmante sur le canal de la mer Noire. Ce grec, nommé Nicandre, n'étoit point alors à Constantinople. Thélismar et Alphonse, au bout de quinze jours, se firent conduire à Buyuk-Déré, village à huit milles de Constantinople (*a*), et dans lequel Nicandre avec sa famille passoit une partie de l'été. Ce fut le premier mai, à dix heures du matin, que les deux voyageurs arrivèrent à Buyuk-Déré. En entrant dans le village, ils virent les rues remplies de jeunes gens vêtus avec élégance et couronnés de fleurs, chantant ou jouant de divers instrumens; toutes les

(*a*) La position de ce village est très-agréable; les ministres et plusieurs particuliers y ont des maisons de campagne. (*Voyage Littéraire de la Grèce*, par M. Guys, tome I.)

maisons étoient décorées de guirlandes et de festons de roses, et les fenêtres mieux ornées encore par une multitude de jeunes beautés grecques, entourées d'esclaves superbement vêtues. Ce spectacle ravit Alphonse; et Thélismar, instruit des usages de la Grèce, lui apprit qu'on célébroit ainsi tous les ans le premier jour du mois de mai; que, dans ce jour solennel, les jeunes gens amoureux attachoient des couronnes de fleurs sur les portes de la maison de leurs maîtresses, et chantoient sous leurs fenêtres (2). « Hélas! dit Alphonse, qu'ils sont heureux! on les écoute....... — Cette faveur ici ne prouve rien. — Mais quand deux rivaux se trouvent à la même porte ou sous la même fenêtre ?...... — Ils posent ensemble leurs couronnes, et chantent alternativement.»

Les voyageurs, après s'être arrêtés assez long-temps dans la première rue, continuèrent leur chemin; et Alphonse, apercevant de loin une maison encore plus ornée de fleurs que les autres : « Certainement, dit-il, voilà l'habitation de quelque beauté célèbre. » En effet, en s'appro-

chant, il vit sur un grand balcon deux jeunes personnes charmantes; et, lorsqu'il fut en face du balcon, le guide dit à Thélismar que cette maison étoit celle de Nicandre. Alphonse et Thélismar y entrèrent; Nicandre vint aussitôt les recevoir; et, après avoir lu la lettre de Frédéric, il les embrassa affectueusement l'un et l'autre, et leur témoigna le plus vif désir de les retenir long-temps chez lui. Nicandre, ainsi que toute sa famille, parloit assez bien français; Thélismar savoit parfaitement cette langue, et Alphonse l'entendoit un peu. Nicandre appela des esclaves qui conduisirent les voyageurs dans une grande salle revêtue de marbre de Paros, où l'on préparoit un bain pour eux. Après le bain (3) Nicandre vint les retrouver et les mena dans l'appartement de Glaphire, son épouse. Glaphire étoit assise sur un sofa avec ses deux filles, Glycère et Zoé, et une vieille et vénérable femme, nourrice de Nicandre, et que, suivant l'usage des Grecs modernes, on appeloit dans la famille, *Paramana ;* doux et tendre nom, justement accordé par

la reconnoissance, puisqu'il signifie *seconde mère* (4). Les deux jeunes personnes étoient superbement habillées; elles avoient l'une et l'autre de longues robes flottantes, des voiles blancs ornés de franges d'or, et des ceintures richement brodées, et attachées avec des boucles d'émeraude (5). Glaphire et Nicandre questionnèrent Thélismar sur ses voyages, et l'engagèrent à conter une partie de ses aventures; ensuite on passa dans la salle à manger, et l'on se mit à table. Sur la fin du repas, Zoé alla chercher sa lyre, et chanta, en s'accompagnant, plusieurs duo avec sa sœur (6). Lorsque cette agréable musique fut finie, Nicandre proposa à ses hôtes de les conduire à la promenade, et il sortit avec eux.

Il les mena dans les champs. En approchant d'une vaste prairie, ils virent une multitude de bergers et de bergères vêtus de blanc et couverts de guirlandes de fleurs, et presque tous tenant dans leurs mains des palmes vertes ou des branches de myrte et d'oranger. Les uns dansoient au son de la lyre, les autres cueilloient

des fleurs, en chantant les plaisirs et le retour du printemps. « Voyez-vous, dit Nicandre, cette jeune fille couronnée de roses, et mieux parée encore que ses compagnes? C'est la reine de la fête; elle représente la déesse des fleurs, et, sous le nom charmant de Flore, elle reçoit les hommages de toute la troupe champêtre; mais son empire n'est que celui de la jeunesse et de la beauté : il sera peu durable: son règne doit finir avant le déclin du jour. » Comme Nicandre achevoit ces mots, la jeune fille fit un signal qui rassembla autour d'elle tous les bergers. Alors une de ses compagnes chanta un hymne en l'honneur de Flore et du printemps; et, à chaque couplet, les bergers répétoient en chœur ce refrain : *Soyez la bienvenue, nymphe, déesse du mois de mai!* Ensuite on se remit à danser (7).

Après avoir fait plusieurs fois le tour de la prairie, Nicandre ramena chez lui les voyageurs : ils y trouvèrent Glaphire et ses filles, au milieu de toutes leurs esclaves, occupées à broder, et contant tour à tour de petites histoires, ou des fables

morales (8). Quoique Alphonse n'entendît pas le grec, ce tableau le charma : c'étoit la jeune Zoé qui parloit; Thélismar l'avoit conjurée de continuer son récit, et elle le reprit avec une grâce qu'augmentoit encore sa vive rougeur et son modeste embarras. Zoé contoit l'histoire d'une jeune personne à la veille de se marier et de quitter la maison paternelle; elle dépeignit, avec autant de vérité que de sentiment, la douleur intéressante et profonde d'une fille tendre et reconnoissante qui s'arrache des bras d'une famille chérie. Glycère écoutoit ce détail avec une extrême émotion : tout-à-coup des pleurs involontaires, s'échappant de ses paupières baissées, tombèrent sur son ouvrage, et mouillèrent la fleur qu'elle brodoit. Dans cet instant sa mère, qui la regardoit, l'appelle d'une voix entrecoupée, en lui tendant les bras. Glycère se lève et court se jeter aux genoux de sa mère en fondant en larmes : l'histoire est interrompue. Nicandre s'approche de Glycère, l'embrasse tendrement. Zoé, attendrie, quitte son ouvrage et vole vers sa sœur. Les esclaves

témoignent l'intérêt qu'elles prennent à cette scène touchante; et Nicandre, au bout d'un moment, emmenant Alphonse et Thélismar dans une salle voisine, leur explique la cause de tout ce qu'ils viennent de voir, en leur disant le sujet de l'histoire contée par Zoé, et leur apprenant que Glycère étoit à la veille de se marier.

En effet, le soir même, le jeune homme choisi pour être l'époux de Glycère envoya chez Nicandre de grandes corbeilles ornées avec magnificence, qui contenoient les pierreries et les présens de noces destinés à Glycère et à sa famille; et le lendemain le jeune Grec, suivi de tous ses parens, se rendit à la maison de Nicandre. Alors parut la belle et touchante Glycère. Elle avoit une robe d'argent brodée d'or et de perles, rattachée avec une ceinture de diamans. Ses longs cheveux tressés flottoient sur ses épaules; une couronne d'immortelles ornoit sa tête. Glycère se jeta en pleurant dans les bras de sa mère;... elle reçut à genoux la bénédiction paternelle, que Nicandre pro-

nonça avec un profond attendrissement, mais à haute voix et d'un ton ferme; tandis que la sensible mère, hors d'état de pouvoir articuler une seule parole, pressoit dans ses mains tremblantes les mains de sa fille, en élevant vers le ciel des yeux baignés de pleurs.

Aprés cette cérémonie touchante, les deux familles réunies, suivies de tous leurs esclaves, sortirent de la maison pour se rendre à l'église. Ce superbe cortége étoit précédé d'une troupe de joueurs d'instrumens et de chanteurs; ensuite s'avançoit la jeune mariée, soutenue par son père et sa mère. Timide et tremblante, elle marchoit lentement, les yeux baissés, et l'on voyoit ses paupières mouillées de larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir. On portoit devant elle, suivant l'antique usage de la Grèce, le *flambeau de l'Hyménée*. Ses esclaves, son époux, les parens et les amis fermoient la marche : ils arrivèrent dans cet ordre à l'église. Après la célébration, on reconduisit en pompe les nouveaux époux dans leur maison, dont la façade étoit illuminée et dé-

corée de feuillage. On offrit des coupes de vin à tous les convives, et aux jeunes gens des bouquets enlacés avec des fils d'or, en leur disant : *Mariez-vous aussi.* Ces mots firent tressaillir Alphonse, et ses regards au même instant se portèrent sur Thélismar. On passa dans la salle du banquet, où l'on dansa jusqu'à minuit (9).

Alphonse revint de cette fête triste et chagrin. Le souvenir de Dalinde et la crainte de ne goûter peut-être jamais le bonheur dont il étoit témoin avoient rempli son âme d'amertume. Il conserva cette mélancolie plusieurs jours, mais la nouveauté et l'agrément des objets qui l'entouroient, et surtout la tendresse de Thélismar, la dissipèrent insensiblement.

Tous les jours, après la promenade, Thélismar et Alphonse se rendoient dans la salle des brodeuses; Glycère et les jeunes amies de Zoé y venoient régulièrement. Nicandre expliquoit tout bas aux étrangers les sujets des historiettes contées par les jeunes Grecques; mais quand Zoé parloit Alphonse étoit plus attentif. Souvent avec Nicandre ou Thélismar il chan-

geoit de place, afin de voir travailler les brodeuses. Il s'arrêtoit toujours plus long-temps auprès du métier de Zoé. Il louoit tous les ouvrages, mais il ne regardoit que celui de Zoé. Il s'étoit remis à dessiner des fleurs, et chaque jour il offroit à Zoé un nouveau dessin de broderie. Enfin il vantoit sans cesse le climat, les mœurs et les coutumes de la Grèce, et trouvoit *Buyuk-Déré* le séjour le plus agréable et le plus intéressant qu'il eût vu.

Un matin qu'il étoit seul avec Thélismar, ce dernier le loua sur sa conduite. « Je suis enchanté de vous, mon cher Alphonse, continua-t-il ; je vois qu'enfin vous commencez véritablement à prendre de l'empire sur vous-même.— Comment? — Oui, et je ne puis vous en cacher ma satisfaction; depuis trois semaines je n'ai rien à vous reprocher. Vous savez dissimuler et surmonter cette mélancolie qui m'affligeoit; vous êtes dans la société obligeant, attentif, aimable, et, ce qui doit vous coûter davantage, vous ne me parlez plus de Dalinde. Croyez que je sens tout le prix de cet effort. » En disant ces

mots, Thélismar embrasse Alphonse, qui se laisse embrasser d'un air triste et froid, et ne répond rien. Il y eut un moment de silence. Alphonse se promenoit en rêvant dans la chambre. Tout-à-coup se tournant brusquement : « Non, Thélismar, dit-il ; non, je ne puis vous tromper; je serois indigne de vos bontés si je vous laissois dans une erreur......» Il s'arrêta et rougit. «Que voulez-vous dire? reprit Thélismar. — Ah! s'écria Alphonse, je vais peut-être me perdre.... — Vous perdre auprès de moi par une noble sincérité! Alphonse, pouvez-vous le craindre? — Eh bien! sachez donc que mon cœur est toujours le même : oui, Dalinde seule l'a rendu sensible; et, sans l'espoir de devenir votre fils, la vie me seroit odieuse; et cependant.... si j'ai cessé de parler d'elle, si j'ai paru reprendre ma gaieté, n'attribuez point cette conduite à ma raison; au contraire.......

— Viens dans mes bras! interrompit Thélismar, viens, noble et cher Alphonse! Cette preuve de ta confiance et de ta franchise justifie toute l'affection que j'ai pour

toi. — O mon père! s'écrie Alphonse, ô l'ami le plus indulgent !.... — Voyez, mon cher Alphonse, reprit Thélismar, voyez à quel point l'amour est un sentiment fragile lorsqu'il n'est pas uni à la tendre et solide amitié! Deux grands yeux noirs, une mine ingénue, un sourire fin, et cinq ou six historiettes, que vous n'entendiez même pas, vous ont fait oublier pendant trois semaines l'objet de cette passion que vous prétendiez si violente !.... — Il est vrai que cette jeune Zoé m'amusoit, m'intéressoit; il est vrai qu'elle a pu me distraire. Dalinde s'offroit moins souvent à mon imagination; mais elle étoit toujours au fond de mon cœur! — Non, Alphonse, ne vous abusez pas: vous n'avez point encore pour Dalinde un attachement véritable, parce que vous ne connoissez d'elle que sa figure.... — Mais cette figure ravissante annonce une âme si pure, si sensible ! D'ailleurs je connois encore Dalinde par ses lettres, par ses talens, par sa tendresse pour vous; en un mot, Dalinde est la fille de Thélismar : n'est-ce pas assez pour l'aimer passionnément ! — Tout cela ne suffit

pas pour fonder un attachement profond et durable; car il n'en peut exister de tel sans la confiance et l'amitié. Mais revenons à Zoé : comment ne vous aperceviez-vous pas de l'impression qu'elle faisoit sur vous?.... — Je n'y réfléchissois pas.... — Sentez donc quelles peuvent être les conséquences du manque de réflexion! Je me suis déjà plus d'une fois aperçu que Nicandre et Glaphire n'approuvoient pas l'excès de vos attentions pour Zoé. D'ailleurs, tant de soins et une préférence si marquée auroient bientôt fait le plus grand tort à la réputation de la jeune personne qui en est l'objet. Vous avez risqué de jeter le trouble et la douleur dans cette maison, où l'on nous traite avec une bonté qui doit exciter toute notre reconnoissance.... — O ciel! interrompit Alphonse, vous me faites frémir; désormais je réfléchirai, je ferai moi-même chaque jour l'examen le plus sévère de mes actions, de mes sentimens; et, ce qui vaudra mieux encore, je vous consulterai, je vous ferai part de toutes mes pensées, et

ce cœur n'aura jamais un seul instant rien de caché pour vous.

—Maintenant, dit Thélismar, je dois m'acquitter d'une promesse que je n'ai point oubliée. » En disant ces mots, Thélismar ouvre une cassette; il en tire l'écharpe de Dalinde, et la présentant à Alphonse : « Elle vous appartient, dit-il; vous l'avez conquise, puisque j'avois promis de vous la rendre à la première preuve de sincérité... — Ah! Thélismar, interrompit Alphonse avec attendrissement, quelle occasion choisissez-vous! M'est-il permis de recevoir dans cette maison un gage si cher?.. — Oui, dit Thélismar, si vous y attachez toujours autant de prix : si vous avez les mêmes sentimens... — Je puis donc l'accepter! s'écria Alphonse. » En disant ces paroles, il se jette aux pieds de Thélismar, il reçoit à genoux l'écharpe de Dalinde, et baise avec transport la main qui la lui donne. « Alphonse, dit Thélismar, ce présent de la main d'un père n'est point un don frivole. Dans cet instant nous contractons l'un et l'autre un engagement sacré : oui, je viens

de vous adopter; je vous promets une compagne aimable et vertueuse; vous pouvez vous rendre digne d'elle, non par une passion romanesque, mais par des vertus solides. Achevez d'éclairer votre esprit, de perfectionner votre raison et votre caractère : c'est ainsi que vous prouverez à Dalinde que vous savez aimer, et que vous me témoignerez la reconnoissance que vous devez à ma tendresse. »

Nicandre vint interrompre cet entretient. Alphonse, trop ému, trop pénétré pour pouvoir supporter la présence d'un tiers, se retira. Il alla chercher la solitude, afin de se livrer sans contrainte à tous les transports de sa joie. Il est inutile de dire que depuis ce jour il ne dessina plus de fleurs pour la jeune Zoé, qu'il ne s'arrêta plus si long-tempt devant son métier, et que même, toutes les fois que la politesse le lui permit, il évita d'aller dans la salle des brodeuses.

Cependant la famille de Nicandre éprouva un chagrin sensible. Un de leurs amis revenant d'un petit voyage qu'il avoit fait

à l'île de Calki (*a*), en arrivant à Buyuk-Déré, tomba malade, et mourut au bout de quatre jours. Nicandre fit à Thélismar les détails les plus intéressans sur l'ami qu'il perdoit. Il lui conta que cet homme avoit renoncé à tous les honneurs auxquels son état et ses alliances lui donnoient le droit d'aspirer, afin de pouvoir se livrer entièrement aux charmes de l'étude et de l'amitié. «Ce sage, continua Nicandre, resiré dans une maison délicieuse(10), voisine de la mienne, donnoit aux infortunés la plus grande partie de sa fortune. Il consacroit le reste à l'embellissement de son habitation. Il n'avoit que des sentimens vertueux et des goûts simples. Il travailloit lui-même à son jardin : cultiver ses fleurs, élever des oiseaux, former une immense volière, tels étoient ses innocens plaisirs. Enfin, chéri de ses

(*a*) C'est la neuvième des îles de la Propontide, appelées anciennement *Demoneri* ou les *îles des Génies*. M. d'Anville les appelle faussement les *îles du Prince*. Ce nom n'est donné par les habitans qu'à la quatrième de ces îles. (*Cette note est de M. Guys.*)

amis, adoré de ses esclaves, il avoit une sœur digne d'être son amie, qui logeoit avec lui, qui le suivoit partout, et qui jamais ne se consolera de sa perte. Demain poursuivit Nicandre, nous rendrons les derniers devoirs à mon malheureux ami..... Sa sœur infortunée conduira la pompe funèbre... — Mais, dit Thélismar, comment pourra-t-elle en avoir le courage?... — Ah !reprit Nicandre, vous qui voulez connoître nos mœurs et la nature, venez à cette triste cérémonie, vous verrez la force que peut donner le désespoir qui s'exhale. Parmi nous la douleur n'est jamais concentrée; elle se montre dans toute son énergie. Chez un peuple esclave des bienséances et de l'usage, la douleur doit être morne et muette; mais chez nous elle est éloquente et sublime. »

Cet entretien excita l'intérêt et la curiosité de Thélismar, et il ne manqua pas avec Alphonse de suivre Nicandre aux funérailles de son ami. On se rendit d'abord à la maison d'Euphrosine (c'étoit le nom de la sœur du mort). Ils entrèrent dans une salle tendue de noir, où le mort, à

visage découvert, et magnifiquement habillé, étoit couché sur son cercueil. Des esclaves à genoux entouroient le cercueil, en exprimant leur douleur par des larmes et des gémissemens. Thélismar distingua parmi cette troupe un vieillard qui paroissoit encore plus profondément affligé que les autres. Nicandre s'en approcha et lui parla. Ensuite Thélismar questionnant Nicandre sur ce vieillard : « Il s'appelle Zaphiri, répondit Nicandre ; il a vu naître celui que nous pleurons ; il a presque perdu l'usage de ses jambes, et l'impossibilité de suivre la pompe funèbre ajoute encore à son affliction. Il vient de me dire qu'il ne lui restoit plus qu'un seul plaisir sur la terre, celui de prendre soin des oiseaux et de cultiver les fleurs qui faisoient les délices de son cher maître. »

Nicandre parloit encore, lorsqu'Alphonse et Thélismar tressaillirent en entendant des accens entrecoupés et des cris si douloureux qu'ils en furent émus jusqu'au fond de l'âme. « Ah! s'écria Nicandre, c'est la malheureuse Euphrosine! » Au moment même paroît une femme en

cheveux épars, et enveloppée de longs habits de deuil : pâle, baignée de larmes, elle avance à pas lents, appuyée sur des esclaves qui la soutiennent et la traînent. L'auguste et touchant caractère d'une profonde douleur rend sa beauté naturelle plus majestueuse, plus frappante; et ses gémissemens lamentables ont un accent de désespoir si pénétrant et si vrai, qu'on ne peut les entendre sans éprouver à la fois de l'étonnement, de la terreur, et la plus déchirante compassion.

Cependant le patriarche arrive, suivi de son cortège. On enlève le corps, les chants funèbres commencent; et l'on sort de la maison. Après avoir traversé le village et fait un quart de lieue dans les champs, on arriva dans une place couverte de tombeaux, de colonnes sépulcrales et de cyprès. En apercevant de loin la sépulture préparée pour son frère, Euphrosine frémit, pousse un cri douloureux, et se cache le visage avec son voile. Enfin, on approche de la fosse : la pompe funèbre s'arrête; le patriarche prononce les prières d'usage; ensuite il embrasse le mort. Alors il s'é-

loigne; et Euphrosine, relevant son voile, s'avance impétueusement, et vient tomber à genoux auprès du cercueil de son frère. « O mon frère! s'écrie-t-elle, reçois les derniers adieux de ta sœur infortunée!.......... Ami si tendre et si cher! je te vois donc pour la dernière fois!...... Mon frère!...... Quoi! c'est là mon frère?...... Hélas! je reconnois encore ses traits!.... Mais, ô spectacle déchirant!....... quand je le baigne de mes larmes, quand je l'appelle, quand je meurs, je vois sur son visage l'inaltérable empreinte d'une morne tranquillité!........ Ah! ce calme affreux!..... c'est celui de la mort!...... Mon frère!...... oui, tu n'es plus qu'une ombre; la malheureuse Euphrosine n'embrasse que ton image!......... Eh quoi donc! je te perds sans retour? je ne te verrai plus!..... Tu vas pour jamais disparoître à mes yeux!.... Pour jamais!... Non, je ne puis me soumettre à cette horrible séparation! non, je ne souffrirai point qu'une main cruelle t'arrache de mes bras pour te plonger dans la tombe!... Arrêtez, barbares, arrêtez! cessez de creuser ce tombeau! prenez pitié de ma douleur, ou

craignez mon désespoir!... » Comme Euphrosine achevoit ces paroles, le patriarche s'avança pour enlever le corps. Euphrosine pousse un cri terrible; ses esclaves se précipitent vers elle, et, malgré sa résistance, l'entraînent à quelques pas de la fosse. Euphrosine, hors d'elle-même, déchire ses vêtemens; elle arrache ses longs cheveux et se jette dans la fosse..... Ensuite ses larmes s'arrêtent tout-à-coup. Immobile et stupide, elle considère d'un œil fixe le cercueil posé dans le tombeau; mais lorsqu'elle voit soulever le marbre qui doit le couvrir, elle frémit : « O Dieu! s'écria-t-elle, c'en est donc fait! » En disant ces mots, elle pâlit, ses yeux se ferment, et elle tombe évanouie dans les bras de ses esclaves. On la transporte loin du tombeau, et lorsqu'elle eut repris sa connoissance, les parens et les amis, suivant l'usage, la reconduisirent chez elle. Pour arriver à la maison, il falloit traverser le jardin de son frère. En entrant dans ce jardin, on y trouva le vieil esclave Zaphiri, tenant d'une main une serpe, et de l'autre un arrosoir. Cet objet frappe Eu-

phrosine, elle tressaille, et s'élançant vers l'esclave : « O Zaphiri ! dit-elle, que fais-tu?.... — Hélas! je prends soin des fleurs que mon maître aimoit tant!... — O malheureux vieillard ! interrompit Euphrosine en se saisissant de la serpe, mon frère n'est plus! ces lieux ne doivent être pour nous désormais qu'un séjour de douleur... Que tout ce qui les embellissoit disparoisse ou s'anéantisse....... Ouvrez ces volières, rendez la liberté à ces petits oiseaux, dont le ramage et la gaieté me déchirent le cœur!...... Et ces fleurs cultivées par les mains de mon frère....., qu'elles périssent avec lui!.... » En achevant ces mots, Euphrosine, d'un air égaré, parcourt avec rapidité le parterre en coupant ou brisant toutes les fleurs qui se trouvent sur son passage (11).

Cette scène touchante fit la plus vive impression sur le cœur d'Alphonse. Lorsqu'il fut de retour chez Nicandre : « Expliquez-moi, dit-il à Thélismar, comment des idées si opposées peuvent résulter des mêmes sentimens. Pourquoi ce vieillard se plaît il à cultiver les fleurs de son maître,

tandis qu'au contraire Euphrosine trouvoit une sorte de consolation à les détruire? — Laquelle de ces deux actions préférez-vous? demanda à son tour Thélismar. — Mais, reprit Alphonse, celle du vieillard me paroît la plus naturelle; cependant l'autre m'a causé bien plus d'émotion... — Une sensibilité commune, dit Thélismar, ne produit que des effets communs; une sensibilité profonde produit naturellement et des idées et des actions extraordinaires. Par exemple, si cette femme intéressante que nous venons de voir, si Euphrosine joint à cette âme passionnée, de la raison, du goût et du discernement, et si elle écrivoit, ses ouvrages auroient certainement de l'originalité; on y trouveroit des idées neuves, de l'énergie, du sentiment et de la vérité. — Mais, dit Alphonse, n'est-ce pas là ce qu'on appelle du génie?...... — Eh! reprit Thélismar, si le génie ne venoit pas de l'âme, seroit-ce un don si précieux? seroit-il si désirable? exciteroit-il autant d'envie?..... »

Thélismar et Alphonse passèrent en-

core quelques jours à Buyuk-Déré; ensuite ils prirent congé de Nicandre et de son aimable famille, et partirent. Ils quittèrent la Grèce, et entrèrent en Asie par la Natolie. Ils séjournèrent à Bagdad (*a*), à Bassora (*b*), et s'arrêtant à l'île de Bahrein, dans le golfe Persique, ils virent la fameuse pêche des perles (12); de là ils se rendirent par mer dans le royaume de Visapour. Durant cette navigation, Thélismar et Alphonse, se promenant un soir sur un des ponts du vaisseau, s'entretenoient des merveilles de la nature. « Enfin, disait Alphonse, maintenant je crois les connoître toutes. — Mon cher Alphonse, reprit Thélismar, puisque vous êtes si savant, expliquez-moi donc le phénomène qui s'offre à nos regards dans ce moment. Tournez-vous de ce côté, et jetez les yeux sur les flots.» A ces mots Alphonse se rap-

(*a*) *Bagdad*, grande ville sur le bord oriental du Tigre; les Turcs la prirent vers 1638.

(*b*) *Bassora*, belle ville au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate; les Turcs en sont les maîtres depuis 1668 : elle est à cent lieues de Bagdad.

proche de Thélismar, et, regardant la mer, il voit le vaisseau voguer dans un cercle de feu que l'obscurité profonde de la nuit faisoit paroître encore plus éclatant. Toute la surface de la mer étoit entièrement couverte de petites étoiles étincelantes; chaque lame, en se brisant, répandoit une vive lumière, et le sillage du vaisseau, d'un blanc argenté et lumineux, était parsemé de points brillans et azurés (13). « J'avoue, dit Alphonse, que voilà un magnifique spectacle, et absolument nouveau pour moi. — Allons nous coucher, interrompit Thélismar; et si vous vous réveillez cette nuit, je suis persuadé que vous ferez de salutaires réflexions sur la présomption qui ne vous est que trop naturelle, et qui vous persuade que vous avez des connoissances étendues, quand tout d'ailleurs vous prouve le contraire. » Alphonse ne répondit rien; mais il embrassa Thélismar, et l'un et l'autre furent se coucher. Il y avoit à peine une demi-heure qu'Alphonse étoit endormi, lorsqu'il entendit dans sa petite chambre un bruit qui le réveilla. Il avoit éteint sa lumière,

et il fut effrayé, en ouvrant les yeux, d'apercevoir du feu sur la cloison qui étoit vis-à-vis de son lit. Il se lève précipitamment, et alors sa surprise augmente, en voyant très-lisiblement, en grosses lettres de feu, ces paroles écrites sur le mur : *Savant Alphonse, votre effroi n'est pas fondé, car ce feu ne brûle point* (14). Alphonse, aussi honteux qu'étonné, mit la main sur ces caractères brillans; et ne sentant aucune chaleur : « Ah! Thélismar! s'écria-t-il, ce qui me surprend le plus, c'est que vous sachiez rendre aimables les leçons même qui blessent l'amour-propre! » Comme il achevoit ces paroles, Thélismar, une lumière à la main, entra en riant dans sa chambre; et, après lui avoir expliqué la nature de ces prétendus caractères de feu, il se retira, et Alphonse se rendormit.

« Il est temps aussi que nous allions nous coucher, interrompit la baronne, car la veillée ce soir a été beaucoup plus longue que de coutume. »

A la veillée suivante, madame de Clémire reprit ainsi la lecture de l'histoire d'Alphonse.

« Les deux voyageurs, arrivés à Visapour, visitèrent les mines de diamans (15); ensuite ils se rendirent à la cour du Grand-Mogol. Thélismar, ayant obtenu une audience de l'empereur, fut, avec Alphonse, introduit dans le palais. Ils traversèrent plusieurs appartemens, et trouvèrent partout de belles femmes, superbement habillées et armées de lances, qui formoient la garde intérieure du palais; ils arrivèrent dans une vaste et magnifique galerie, meublée de brocart d'or. Le monarque étoit assis sur un trône de nacre de perles, parsemé de rubis et d'émeraudes. Quatre colonnes, entièrement couvertes de diamans, soutenoient un baldaquin d'étoffe d'argent, brodé de saphirs, et orné de festons et de glands de perles. A l'une des colonnes étoit suspendu un superbe trophée, composé des armes de l'empereur; son arc, son carquois et son sabre, garnis de pierreries, et liés ensemble par une chaîne de topazes et de diamans. L'empereur étoit vêtu de drap d'or : on voyoit au milieu de son turban un diamant d'un éclat éblouissant et d'une si prodigieuse

grosseur, qu'il occupoit presque toute la largeur de son front; plusieurs rangs de grosses perles formoient ses bracelets et son collier, et une infinité de pierres précieuses de diverses couleurs enrichissoient sa ceinture et ses brodequins; il avoit devant lui une table d'or massif, et tous les grands seigneurs de sa cour, dans la plus éclatante parure, étoient debout rangés autour de son trône. Thélismar lui présenta quelques instrumens de géométrie, dont, par le moyen d'un interprète, il lui expliqua l'usage. L'empereur parut charmé des présens et de l'entretien de Thélismar; il lui dit que ce jour étoit celui de sa naissance, et que tout l'empire en célébroit la fète; et il invita Alphonse et Thélismar à passer la soirée avec lui.

On apporta du vin dans des vases de cristal de roche; tout le monde s'assit; des musiciens entrèrent dans la salle, qui retentit bientôt du son des timbales et des trompettes; on servit des fruits dans des plats d'or. L'empereur fit remplir une coupe de vin et l'envoya à Thélismar: cette coupe étoit d'or, enrichie de turquoises,

d'émeraudes et de rubis. Lorsque Thélismar eut bu, l'empereur le pria de garder la coupe, comme une marque de son amitié. Sur la fin du repas, on apporta à l'empereur deux grands bassins pleins de rubis, qu'il jeta au milieu de l'assemblée, et que les courtisans s'empressèrent de ramasser. Un instant après on présenta encore à l'empereur deux autres bassins remplis d'amandes d'or et d'argent mêlées ensemble, qui furent pareillement jetées et enlevées avec la même promptitude. Thélismar et Alphonse, comme vous croyez bien, ne voulurent point participer à cette générosité; et l'avidité et la bassesse des grands seigneurs mogols les remplirent d'indignation. L'empereur distribua aussi aux musiciens et à quelques courtisans des pièces d'étoffes d'or et de riches ceintures; ensuite on se remit à boire. Thélismar et Alphonse furent les seuls qui ne s'enivrèrent point. L'empereur, qui ne pouvoit plus se soutenir, pencha la tête et s'endormit. Alors tout le monde se retira.

Lorsqu'Alphonse et Thélismar se trou-

vèrent seuls : « Que pensez-vous de cette cour ? dit Thélismar. — Je pense, répondit Alphonse, que le Grand-Mogol est le souverain le plus riche et le plus magnifique qu'il y ait sur la terre... — Et le croyez-vous le plus heureux et le plus considéré?... — Je ne sais s'il est heureux, puisque j'ignore s'il est aimé de ses peuples, et s'il règne avec gloire et tranquillité; mais j'avoue que sa personne n'a rien d'auguste, rien qui imprime le respect. Il n'y a pas un seul prince en Europe qui n'en impose davantage. — Cependant le Grand-Mogol étale un faste et une magnificence dont nul souverain d'Europe ne peut approcher. L'or, les diamans et tout l'éclat pompeux du luxe asiatique n'inspirent donc par eux-mêmes aucune véritable considération. Que pensez-vous donc de ces frivoles Européens, qui attachent un si grand prix à toutes ces bagatelles? Je voudrois que la femme d'Europe la plus riche en diamans, celle qui possède ce qu'on appelle un magnifique écrin, je voudrois que cette femme pût être transportée ici pendant vingt-quatre heures. Que diroit-

elle en voyant toute sa magnificence surpassée par celle d'une esclave des femmes de l'empereur? — Pour moi, reprit Alphonse en rougissant un peu, je sens que je ne parlerai plus des diamans que mon père a perdus dans le tremblement de terre de Lisbonne. Mais, continua-t-il, expliquez-moi pourquoi les grands seigneurs de cette cour, qui paroissent si riches, sont en même temps si avides? Avec quelle bassesse ils se précipitoient sur l'or et les pierreries que leur jetoit l'empereur!..... — Ils mettent tout leur amour-propre à briller par de superbes vêtemens et des parures éclatantes; ils ne cherchent à se distinguer les uns des autres que par le faste et la richesse; et vous voyez que cette espèce de vanité, poussée à l'excès, rend stupide et capable des bassesses les plus avilissantes. Revenons à l'empereur. Vous ignorez, disiez-vous tout-à-l'heure, s'il est heureux; croyez-vous qu'un souverain aussi grossier, aussi ignorant, puisse l'être? — Mais s'il est bon il pourroit être aimé. — On n'aime point le souverain qu'on méprise. Pour rendre ses

sujets heureux, ne faut-il pas qu'il soit éclairé, juste, aimable! D'ailleurs, celui-ci n'a point de sujets, il ne règne que sur de vils esclaves;..... il est despote enfin.... il exerce un pouvoir tyrannique, et il éprouve toutes les craintes, toutes les terreurs qui seront à jamais la juste punition des tyrans. Il n'obtient que des hommages forcés; et tandis que la flatterie l'encense, la haine en secret trame sa perte. Il passe sa vie à redouter ou à découvrir des révoltes; il se défie de tout ce qui l'entoure, et, pour comble d'horreur, ses enfans même lui sont suspects. »

Le lendemain de cet entretien, Thélismar et Alphonse se rendirent de bonne heure au palais. Le Mogol faisoit alors la guerre au roi de Décan. Il voulut visiter le camp où ses troupes étoient rassemblées. Ses femmes montèrent sur les éléphans qui les attendoient à leurs portes. Thélismar compta quatre-vingts éléphans, tous superbement équipés. Les petites tours qu'ils portoient étoient revêtues de plaques d'or et de nacre. Le même métal formoit le grillage des fenêtres. Un dais de drap d'ar-

gent, rattaché avec des nœuds et des glands de rubis, couvroit le haut de la tour. L'empereur étoit porté dans un palanquin d'or et de nacre, recouvert de pierreries et de perles. Beaucoup d'autres palanquins aussi magnifiques suivoient celui de l'empereur. Ce pompeux cortége étoit précédé d'un grand nombre de trompettes, de tambours et d'autres instrumens mêlés parmi une foule d'officiers richement vêtus, qui portoient de superbes dais et des parasols de brocart d'or brodés de perles, de rubis et de diamans.

Les voyageurs, après avoir admiré la magnificence du camp, quittèrent la cour du Grand-Mogol (16); ils continuèrent leurs voyages et prirent la route de Siam. Ils virent dans ce royaume le fameux éléphant blanc, animal si révéré dans les Indes. Son appartement est magnifique; on ne le sert qu'à genoux et dans une vaisselle d'or (*a*). « Les attentions, dit un illustre philosophe (*b*), les respects, les

(*a*) A Laos, à Pégu, etc., on a le même respect pour les éléphans blancs.

(*b*) M. de Buffon.

offrandes les flattent sans les corrompre; ils n'ont donc pas une âme humaine : cela seul devroit suffire pour le démontrer aux Indiens. »

Il ne restoit plus qu'une seule partie du monde que nos voyageurs ne connussent pas. Ils passèrent enfin en Amérique, et abordèrent dans la Californie. De là ils allèrent au Mexique. Comme ils étoient en route pour se rendre à la ville de Tlascala, Thélismar, regardant à sa montre, fit arrêter sa voiture, et, mettant pied à terre, dit à ses gens de l'attendre, et de tenir avec soin les chevaux; « car, ajouta-t-il, la nuit va bientôt nous surprendre. — Comment! dit Alphonse en riant, la nuit? et il n'est que midi.» Thélismar ne répondit rien; mais cherchant l'ombre, il tourna ses pas vers quelques arbres peu éloignés. Alphonse, en le suivant, aperçut un animal dont la figure extraordinaire fixa son attention; sa longueur étoit à peu près de dix-neuf ou vingt pouces, sans compter celle de sa queue, qui en avoit au moins douze. Il avoit des oreilles de chouette, un poil hérissé, une longue queue de serpent cou-

verte d'écailles. Comme il étoit arrêté, Alphonse eut la curiosité de l'examiner, et il remarqua qu'il attendoit ses petits, qui couroient vers lui. Quand l'animal eut rassemblé tous ses petits, il les mit l'un après l'autre dans une grande poche qu'il avoit sous le ventre; ensuite il dirigea sa course du côté des arbres. Alphonse, voulant observer de près un animal si singulier, et voyant qu'il couroit mal, se mit à le poursuivre. Il alloit le saisir, lorsque l'animal, se trouvant au pied d'un arbre, y grimpa avec une agilité surprenante, et saisissant avec sa queue l'extrémité d'une branche élevée, il s'y suspendit, et parût alors immobile (17). Alphonse se disposoit à monter sur l'arbre, quand tout-à-coup il entend autour de lui un pétillement éclatant et redoublé, semblable au bruit d'une décharge d'artillerie. Au moment même il se vit couvert d'une multitude innombrable de petits grains noirs lancés de tous côtés sur lui (18). Il se recule précipitamment, en posant sa main sur ses yeux, qu'il sentit blessés par les grains qui venoient de le frapper. La douleur qu'il éprouvoit le força

de fermer les yeux pendant quelques minutes. Enfin il les ouvre; mais aussitôt il pousse un cri douloureux : « Ciel, s'écrie-t-il, je suis aveugle!... O Thélismar! ô Dalinde! je ne vous verrai plus... Thélismar! Thélismar! où êtes-vous?..... Abandonnerez-vous le malheureux Alphonse?.... » Comme il achevoit ces paroles, il entendit assez près de lui un grand éclat de rire, et il reconnut la voix de Thélismar. « Quoi donc, reprit-il, Thélismar insulteroit-il à mon malheur? Non, il n'est pas possible! » Alors se rappelant que Thélismar, en descendant de voiture, avoit prévenu ses gens que la nuit alloit les surprendre, il commença à se rassurer et à se douter de la vérité. Malgré l'obscurité profonde qui l'environnoit, il marchoit toujours du côté où il entendoit la voix de Thélismar; à la fin il le rencontra et le saisit dans ses bras. « Alphonse, lui dit Thélismar, ce n'est pas dans ce moment que je puis vous servir de guide, car je suis aveugle ainsi que vous.— Grâces au ciel, reprit Alphonse, j'en suis quitte pour la peur. Je vois bien à présent que la cause de mon effroi n'est autre

chose qu'une éclipse de soleil; mais je ne croyois pas qu'une éclipse produisît de semblables ténèbres, et je ne puis imaginer par quel art vous avez pu la prédire avec tant de justesse. » Alphonse parloit encore, lorsque le soleil, commençant à reparoître, dissipa l'effrayante obscurité qui cachoit tous les objets. Ce silence profond, ce calme imposant de la nuit, cessa tout-à-coup; la nature entière sembla revivre, les oiseaux se ranimèrent, et croyant chanter le retour de l'aurore, ils annoncèrent par le plus éclatant ramage la renaissance du jour (19).

Thélismar et Alphonse regagnèrent leur voiture; et l'éclipse, l'animal singulier observé par Alphonse, et l'espèce d'artillerie qui lui avoit causé tant d'effroi, fournirent aux voyageurs un sujet de conversation qui n'étoit pas épuisé lorsqu'ils arrivèrent à *Tlascala*.

En quittant le Mexique, Thélismar et Alphonse s'embarquèrent pour aller à Saint-Domingue. Alphonse se flattoit d'y trouver une lettre de son père; il fut encore trompé dans son attente, mais il y reçut

des nouvelles du Portugal, qui l'affligèrent sensiblement. On lui mandoit que dom Ramire n'avoit point reparu en Portugal, et qu'on étoit absolument dissuadé de l'idée qu'il eût repris une partie de son ancienne faveur, et qu'on l'eût envoyé en ambassade; que même beaucoup de personnes le croyoient exilé de sa patrie, mais qu'on ignoroit absolument dans quelle partie du monde il s'étoit retiré. Ces nouvelles accablèrent de douleur Alphonse : inquiet de nouveau sur le sort de son père, il sentit renaître ses remords avec plus de force que jamais, et rien ne put l'en distraire. Thélismar et Alphonse visitèrent plusieurs belles habitations de Saint-Domingue; et un jour qu'Alphonse s'attendrissoit sur le sort des nègres esclaves : « Sans doute, dit Thélismar, ceux qui ont des maîtres sans humanité sont bien à plaindre; cependant la cupidité même encourage à les soigner; tous ces esclaves sont mieux nourris que nos paysans les plus heureux. Voyez comme ils ont tous l'air de la force et de la santé! Les maîtres les plus barbares ont un puissant

intérêt à ne les point excéder de travail ; ils ont leurs récréations, leurs plaisirs : quand ils sont industrieux, ils sont sûrs d'acquérir avec le temps leur liberté ; enfin, on leur donne des idées morales et la connoissance de la religion. La liberté n'est un bien que lorsqu'on est en état d'en faire un usage utile et raisonnable, et d'ailleurs le pauvre n'est libre nulle part ; pour assurer sa subsistance, il engage, il vend partout sa liberté. — Il est vrai, dit Alphonse, que lorsqu'on a vu des sauvages, on trouve que tout changement dans leur sort est un avantage pour eux. Ils mènent une vie à la fois pénible, fatigante et paresseuse ; ils sont livrés aux plus absurdes superstitions ; ils exercent des cruautés qui font frémir la nature. — Cependant, dit Thélismar, l'esclavage n'en est pas moins odieux en lui-même : c'est la plus révoltante de toute les injustices, et la religion le réprouve lorsqu'il est absolu et qu'il n'a d'autre but que celui de satisfaire une insatiable avarice. Mais pour civiliser les sauvages, il faudra toujours commencer par les maîtriser,

comme il faut commencer par gouverner despotiquement les enfans. La civilisation des sauvages est une éducation de patience, que le temps seul peut faire. Elle ne sauroit être ébauchée que par la force que l'humanité adoucit et modère; la prudence et la persévérance assureront son succès : elle ne sera perfectionnée que par les siècles. »

Thélismar logeoit chez un riche habitant de Saint-Domingue; un de ses nègres mourut, ce qui causa un dérangement dans les logemens, et obligea un Suédois, secrétaire de Thélismar, nommé Sibald, de quitter sa chambre et de coucher dans celle d'Alphonse. Le soir même, Alphonse et le secrétaire se couchèrent de bonne heure. Ils étoient tous les deux profondément endormis à minuit, lorsque la porte de leur chambre se rouvrit; leur lumière étoit éteinte, ils se réveillèrent; ils entendirent marcher, et en même temps un bruit de chaînes fort extraordinaire....... Sibald cria avec émotion : *Qui est là?* On ne répondit point. « Avez-vous peur ? » lui demanda Alphonse en riant. A cette ques-

tion, Sibald, au lieu de répondre, se mit à pousser des cris épouvantables. Alphonse se jette à bas de son lit, cherche son épée, qu'il ne peut trouver. Dans cet instant on accourt avec de la lumière, et le spectacle le plus étrange s'offre aux regards d'Alphonse ; il voit le cadavre nu d'un nègre chargé de chaînes, et tenant à la gorge le malheureux Sibald, qui se débattoit et qui paroissoit prêt à rendre le dernier soupir.... « Mon Dieu! *le cadavre!* dit Pulchérie en interrompant sa mère, ceci est d'invention, ma chère maman? — Point du tout, reprit madame de Clémire ; c'est un fait très-authentique. Ne vous ai-je point promis que tout le *merveilleux* de mon conte seroit vrai? — Cependant, maman, reprit César, il n'y a point de revenans? — Non, certainement. — Mais ce cadavre nu, chargé de chaînes, qui tient un homme à la gorge, et qui est au moment de l'étrangler ?.... — Attendez l'explication.... — C'est que ce nègre nu n'étoit pas mort. — Dans ce cas je me serois mal exprimée, puisque j'ai dit *un cadavre*. — Il étoit mort? — Oui, certainement.

— Et nous savons qu'un esclave nègre mourut le jour d'avant! Cela donne pourtant bien à penser. Mais paix, écoutons.

— Eh bien! dit madame de Clémire en reprenant son récit, Alphonse, se précipitant sur le nègre mort, eut besoin d'employer toute sa force pour desserrer sa main glacée qui avoit saisi le cou de Sibald; ce dernier, enfin débarrassé du cadavre homicide, voulut se soulever; mais il étoit si tremblant et si troublé qu'il retomba sans connoissance sur son lit. Tandis qu'on le secouroit et qu'on enlevoit le corps mort, Alphonse demanda l'explication d'une scène aussi extraordinaire. On lui apprit que le nègre mort, ayant eu pendant quelques jours une violente fièvre chaude, on avoit été forcé de l'enchaîner; qu'ayant dans la nuit rompu sa chaîne et s'étant échappé, il étoit venu mourir sur le lit de Sibald, qu'il avoit pris à la gorge en expirant (*a*). Cet événement

(*a*) Cette aventure singulière est arrivée telle que je la décris, dans une auberge, à un homme de la famille et du nom de *Cominge*. Ce trait se trouve cité dans les ouvrages de madame d'Aulnoy.

causa tant de frayeur au pauvre Sibald, que, lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, on eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce dernier nègre n'étoit pas celui qu'on avoit vu mourir la veille. Il étoit persuadé que son nègre ne pouvoit être autre chose qu'un *revenant*. Alphonse, indigné de cette crédulité, s'en moqua avec le plus grand mépris. «Eh quoi! lui dit Thélismar, peut-on montrer tant d'indignation pour une foiblesse!.... — Cette foiblesse prouve une lâcheté si méprisable! — Point du tout, elle n'a rien de commun avec le courage. Ce n'est point la crainte de la mort qui inspire l'effroi d'un fantôme, c'est une terreur qui saisit l'imagination et qui glace le sang. L'homme le plus brave et le plus spirituel peut éprouver ce mouvement et avoir une opinion fausse et même ridicule, comme un lâche et un sot peut ne pas croire aux apparitions. — Un homme s'évanouir pour une semblable cause!.... — Vous conviendrez du moins qu'il y avoit de quoi s'étonner et s'émouvoir. — J'étois dans la chambre, et je n'ai pas ressenti la moindre

émotion; et rien dans ce genre ne pourroit me causer le plus léger mouvement de frayeur. »

Thélismar ne répondit rien, et le reste du jour Alphonse continua d'accabler le secrétaire de moqueries piquantes, et en présence de tout le monde. Il l'humilia tellement, que ce pauvre homme, malgré sa douceur naturelle, fut si blessé, qu'il ne voulut plus loger avec lui; et Alphonse coucha seul dans sa chambre. A peine avoit-il éteint sa lumière, qu'il entendit le bruit d'une grosse pluie d'orage : ce qui l'étonna beaucoup, parce qu'avant de se coucher il avoit vu le ciel sans aucun nuage; un instant après il aperçut des éclairs très-brillans; et puis tout-à-coup la pluie et les éclairs cessèrent. Il se leva, alla à tâtons vers sa fenêtre, l'ouvrit, regarda le ciel, et le trouva parfaitement serein. Il referma la fenêtre et alla se recoucher. Au bout de trois minutes, la pluie et les éclairs recommencèrent avec plus de violence que jamais. Alphonse, très-surpris, s'assit sur son lit; il ne vit plus d'éclairs, mais la pluie continuoit toujours. Sa chambre

étoit fort grande; Alphonse, dans cette profonde obscurité, écoutoit attentivement : il éprouvoit cette sorte d'inquiétude vague, avant-coureur ordinaire de la terreur, et qui semble en quelque sorte en être le pressentiment. Ses yeux, beaucoup plus ouverts que de coutume, étoient fixés vis-à-vis de lui....... En regardant ainsi, il aperçoit au fond de la chambre un point lumineux qui s'élève lentement vers le plancher; il crut d'abord que c'étoit l'un de ces insectes brillans si communs dans les pays chauds; mais il voit ce point phosphorique s'arrêter à trois pieds de terre, se fixer en scintillant comme une étoile, puis s'étendre, s'agrandir, prendre la forme d'une figure svelte de femme....... Alphonse, pétrifié, reste immobile..... Cependant il considère d'un œil ferme ce phénomène surprenant. Mais toute sa force l'abandonne lorsqu'il voit cette figure achever de se développer, et prendre du relief, de la couleur, du mouvement, et la ressemblance la plus parfaite de Dalinde... C'est elle, c'est sa taille, sa beauté, ses traits, sa physionomie! c'est Dalinde

elle-même, qui marche avec la légèreté d'une sylphide ou d'une ombre..... Elle s'avance, elle approche, elle touche le lit, et au même instant elle se dissipe dans les airs.... Alphonse, éperdu, pousse un cri perçant, et tombe évanoui sur son lit... »

Ici les exclamations des trois enfans interrompirent madame de Clémire; elle leur imposa silence; et continuant sa narration : « Alphonse, dit-elle, en reprenant sa connoissance, vit de la lumière, et Sibald en robe-de-chambre à côté de lui, et lui donnant tous les secours nécessaires. « J'ai entendu le cri qui vous est échappé, dit Sibald, il m'a pénétré d'effroi; que vous est-il donc arrivé? » Ces paroles, prononcées avec le ton d'un tendre intérêt, remplirent Alphonse de confusion; il étoit sensible et généreux : et, en songeant à toutes les moqueries qu'il avoit faites du pauvre Sibald, sa bonté le toucha jusqu'au fond de l'âme. « Mon cher Sibald, répondit-il en l'embrassant, j'ai fait un rêve qui m'a causé une terreur panique; l'illusion étoit telle, qu'il me semble encore que je ne dormois pas, et que même je ne me suis

pas endormi une minute. Cette frayeur, si ridicule, est mille fois moins excusable que celle que vous avez éprouvée, et je le reconnois avec plaisir. » Cet aveu étoit l'expiation d'un tort, et en effet il soulagea le cœur d'Alphonse. « Dites-moi, mon ami, poursuivit Alphonse, étiez-vous endormi quand vous êtes accouru à mon secours? — Non, je n'étois pas même couché, je prenois l'air à ma fenêtre; la nuit est si belle! — Il n'y a point eu d'éclairs ni de pluie? — Pas l'apparence...... — J'ai fait un rêve bien incompréhensible! Mais, mon cher Sibald, allez vous mettre au lit. » A ces mots, Sibald se lève, souhaite le bonsoir à Alphonse, prend sa lumière et s'en va. Quand il fut au bout de la chambre, il laissa tomber son chandelier, et la lumière s'éteignit; au même moment, un éclair rapide traverse la chambre, et l'on entend le bruit de la pluie. Alphonse frémit!.... « Sibald, dit-il d'une voix étouffée, ceci n'est point un songe!... Mais, grand Dieu! regardez!..... » Le point lumineux s'élevoit, s'étendoit et formoit la figure de Dalinde, qui, comme la première fois, s'a-

vança jusqu'auprès du lit d'Alphonse, et s'évanouit en s'élevant et en paroissant percer le plafond. « Juste ciel! s'écria Alphonse, non, ce n'est point une illusion!... O Sibald!......... — J'ai tout vu, répondit Sibald d'un ton ferme. — Mais comment ce prodige inoui ne vous émeut-il pas?...— Mon aventure de la nuit passée m'a totalement aguerri. — Non, il n'est pas possible, Sibald, cet objet enchanteur et terrible n'a point frappé vos regards!... — J'ai vu Dalinde..... — Il est donc vrai, ce n'est point l'ouvrage de mon imagination!...... Toutes mes idées sont bouleversées! Oh! que signifie cette incompréhensible vision! » En parlant ainsi, Alphonse fondoit en larmes...... Sa porte s'ouvrit, et Thélismar, tenant une bougie allumée, parut; en le voyant, Sibald se mit à rire et sortit. « Eh bien! dit Thélismar en s'asseyant sur le lit d'Alphonse, êtes-vous encore persuadé que *rien dans ce genre ne pourroit vous causer le plus léger mouvement de frayeur?* et Sibald vous paroît-il encore inexcusable? » Pour toute réponse, Alphonse, stupéfait, la bouche entr'ouverte,

regardoit fixement Thélismar. « Croyez-moi, reprit ce dernier, ayez à l'avenir plus d'indulgence pour les foiblesses; songez que personne au monde n'est à l'abri d'une erreur. Notre raison est comme la force physique; elle n'est jamais indomptable : se persuader que rien au monde ne pourroit l'ébranler, sera toujours la présomption la plus extravagante. Enfin, n'oubliez plus que le vice seul est fait pour inspirer le mépris. — Quoi! dit Alphonse, c'est vous qui avez produit cette pluie, ces éclairs et cette apparition effrayante et céleste?... — C'est moi-même. — Mais, ô ciel! la figure de Dalinde, sa taille, son visage angélique.... — Je puis ainsi la reproduire à mon gré...... — Oh! quel art divin! et que je vous l'envie!..... — Cet art, d'où résulte un spectacle si merveilleux, est la chose du monde la plus simple; c'est un effet d'optique produit avec un portrait et un miroir..... (*a*) — Un portrait! vous avez donc un portrait de Dalinde? — Oui, et je

(*a*) Le spectacle appelé *la Fantasmagorie*, à Paris, fait voir ces effets extraordinaires avec une illusion qui ne laisse rien à désirer.

vous le montrerai demain matin. En attendant, dormez, mon cher Alphonse; et soyez sûr que le bon Sibald, que j'avois mis dans ma confidence, ne se moquera pas de vous. — Je le crois, dit Alphonse en souriant; vous l'avez assez vengé pour lui ôter toute rancune. Mais la vengeance étoit digne de vous; c'étoit en même temps un bienfait pour moi, elle m'a puni et me corrigera. »

Le lendemain, Alphonse, impatient de voir le portrait de Dalinde, se rendit de bonne heure chez Thélismar, qui, déroulant une toile, lui montra le portrait le plus ressemblant. « Quel ravissant tableau! s'écria Alphonse. — Ce tableau vous intéressera davantage encore, dit Thélismar, quand vous saurez qu'il est l'ouvrage de Dalinde elle-même.... — Dalinde! elle a donc tous les talens, ainsi que tous les charmes!..... Ah! souffrez que je regarde encore cette précieuse peinture. Oui, voilà ses traits, voilà ce sourire enchanteur!..... Ah! Thélismar, que vous êtes heureux de posséder un semblable trésor!....... — Cependant je désire un autre portrait; je

veux que Dalinde se peigne encore, mais à côté de son époux; et, quand elle me donnera ce tableau, Alphonse, je vous promets de vous donner celui-ci. » A ces mots, Alphonse, pour toute réponse, serra tendrement les mains de Thélismar, et les arrosa de ses larmes.

« Maintenant, dit Thélismar, je veux vous annoncer que vous verrez Dalinde beaucoup plus tôt que vous ne l'espériez; elle est à Paris avec sa mère, où l'une et l'autre nous attendent. Nous partons demain de Surinam, et de là nous nous embarquerons pour la France, où nous irons directement. »

Cette nouvelle enchanta Alphonse. Cependant il étoit bien loin d'éprouver une joie pure et sans mélange; il regardoit comme un devoir indispensable de se rendre en Portugal, dans l'espoir d'y trouver quelques éclaircissemens sur le destin de son père. Il étoit inébranlablement décidé à déclarer cette résolution à Thélismar; mais ce projet coûtoit trop à son cœur pour ne pas lui causer les plus violentes agitations. D'ailleurs, il n'avoit

jamais eu le courage d'avouer à cet ami si cher la faute qu'il se reprochoit avec tant d'amertume, celle d'avoir quitté l'Espagne furtivement, et sans l'aveu de son père. Cette première dissimulation l'avoit obligé à déguiser la vérité dans mille autres circonstances; mais enfin il prit la ferme résolution d'expier tous ses torts par une sincérité sans réserve, et, s'il le falloit, par les plus douloureux sacrifices. Ce fut dans ces dispositions qu'il quitta Saint-Domingue.

Nos voyageurs arrivèrent à Surinam (*a*) au commencement de la nuit. En abordant dans cette contrée, leurs yeux furent frappés du spectacle le plus brillant. La côte leur parut couverte d'une infinité de lustres allumés, posés sans symétrie à des distances inégales. Thélismar et Alphonse admiroient cette agréable illumination, lorsqu'ils s'aperçurent que plusieurs de ces lumières changeoient de place et s'avançoient vers eux. Un moment

(*a*) Surinam est une colonie de Hollandais, qui s'étend trente lieues environ le long de la côte de Surinam, dans la Guyane.

après ils virent distinctement huit ou dix hommes qui marchoient fort légèrement, quoiqu'ils eussent l'air d'être couverts de petites bougies allumées. Ils en avoient sur leurs bonnets, sur leurs pieds et dans leurs mains. Cette vision surprit beaucoup Alphonse : il auroit bien voulu s'approcher de ces hommes, mais ils passèrent rapidement sans s'arrêter; et comme Alphonse n'entendoit pas le langage des guides qui le conduisoient, sa curiosité ne put être satisfaite. Arrivés à la maison où ils devoient loger, Alphonse et Thélismar, en entrant dans un joli cabinet, le trouvèrent parfaitement éclairé; mais Alphonse, remarquant que les lumières étoient posées dans deux petites lanternes de verre, les voulut voir de près; et il découvrit avec étonnement que ces lumières n'étoient autre chose que des mouches d'un vert brillant d'émeraude, et qui répandoient la plus vive clarté.

« Voilà, dit Thélismar, l'explication que vous désirez : les arbres d'une forme pyramidale, couverts de ces mouches, ressemblent, à quelque distance, à des giran-

doles, ou des lustres suspendus en l'air. Les hommes que nous venons de rencontrer avoient attaché de ces insectes brillans sur leurs bonnets et sur leurs pieds, et ils en portoient à la main dans des tubes de verre. « Le soir même, Alphonse apprit que ces belles mouches étoient utiles de plus d'une manière. Lorsqu'il fut dans son lit, on les sortit de leurs petites lanternes, on les lâcha dans la chambre, et on dit à Alphonse qu'elles ne l'incommoderoient point, et qu'elles tueroient tous les cousins qui s'approcheroient de lui (20).

Cependant Alphonse, dévoré d'inquiétude et de chagrin, ne put fermer l'œil de la nuit. Il se leva avant l'aurore, décidé à ne plus différer d'ouvrir son cœur à Thélismar, et déterminé à lui confier ce jour même et ses fautes et ses peines. En attendant le réveil de Thélismar, il alla se promener seul sur le bord de la mer. Après avoir marché long-temps, il s'assit au pied d'un arbre, et tomba dans une rêverie vague et pénible : bientôt ses yeux appesantis se fermèrent, et il s'endormit au bout de quelques instans : un cri perçant

et douloureux le réveille; il ouvre les yeux, et se trouve dans les bras de Thélismar, qui, le serrant étroitement, l'enlève et le porte à cent pas sur le même rivage. Alphonse veut parler, mais il ne peut articuler que des sons entrecoupés et plaintifs. Pâle et glacé, il n'a pas la force de se soutenir; il n'a pas même la faculté de penser. Thélismar le pose sur l'herbe, et courant vers le bord du rivage, il remplit son chapeau d'eau de la mer, et se rapprochant d'Alphonse, il lui fit boire cette eau. Ensuite aidé de quelques domestiques, il souleva Alphonse et le transporta dans sa maison. Alphonse reprit peu à peu sa connoissance; et sentant renaître ses forces : « Où suis-je? dit-il. — Ah ! mon fils, dit Thélismar, je vous avois parlé de cet arbre fatal; ne vous avois-je pas dit que sous son perfide ombrage le sommeil est suivi de la mort (21)? — Il est vrai, reprit Alphonse d'une voix languissante, je me le rappelle maintenant. — Grâce au ciel, interrompit Thélismar, vous êtes hors de tout danger; mais si mon inquiétude ne m'eût conduit sur ce rivage à l'instant où j'y suis arrivé, je vous

perdois, Alphonse... — O mon père, s'écria Alphonse, je vois couler vos larmes! O le plus tendre des amis!... ô le plus chéri des bienfaiteurs!... Ah! pourquoi m'avez-vous arraché à la mort? J'eusse emporté vos regrets... Hélas! Thélismar, en pleurant le malheureux Alphonse, eût à jamais ignoré des égaremens.... — Que signifie ce discours?.... — Je suis comblé de vos bienfaits; pénétré de vos bontés; ma tendresse pour vous est le sentiment dominant de mon cœur, et cependant je suis le plus infortuné de tous les hommes... — O ciel! et par quelle bizarrerie!... — Thélismar, un seul mot vous fera juger de ma situation : je ne puis vous suivre en France... — Et pourquoi?... — Un devoir sacré me prescrit de retourner en Portugal... Ah! puissé-je, par ce douloureux sacrifice, expier une faute... — Quel pressant remords paroît vous accabler?... Mais non, tu ne peux être coupable ni d'un crime ni d'une bassesse. Parle, rassure-toi, ouvre ton cœur à ton ami. »

A ces mots, Alphonse, versant des larmes de reconnoissance et de joie, garde le si-

lence quelques instans; ensuite prenant la parole, il avoua sans détour à Thélismar qu'il l'avoit trompé, en l'assurant que dom Ramire approuvoit son voyage : il conta sans déguisement tous les détails de sa fuite, et peignit de la manière la plus touchante ses remords et ses vives inquiétudes sur le sort de dom Ramire.

Quand il eut fini ce récit, Thélismar le regardant d'un air attendri : « Non, dit-il, je ne t'abandonnerai point; je te conduirai moi-même en Portugal... » Ces paroles inspirèrent à Alphonse un sentiment de reconnoissance si passionné, qu'il ne put l'exprimer qu'en tombant aux pieds de son généreux ami. « Oui, reprit Thélismar, nous retrouverons ce père malheureux; je jouirai de la douceur de te remettre entre ses bras, j'oserai l'assurer que je lui rends un fils devenu digne de faire son bonheur... Nous arriverons un peu plus tard en France; mais Dalinde ne te verra que réconcilié avec le ciel, avec toi-même, enfin, honoré de la bénédiction paternelle. »

Alphonse ne put répondre à ce discours

si tendre que par un torrent de larmes. « Dom Ramire, continua Thélismar, consentira sûrement sans peine à votre union avec Dalinde : ma fortune n'est pas immense, mais elle est honnête. Tous les liens qui attachoient dom Ramire en Portugal sont rompus; il ne sera pas difficile de l'engager à regarder la Suède comme sa patrie, et ma maison comme la sienne. — Ah! c'en est trop, dit Alphonse; Ah! Thélismar, laissez-moi respirer !... Mon cœur ne peut suffire au mouvement qu'il éprouve !... Avec un bienfaiteur tel que vous, la reconnoissance devient une passion. Eh! comment exprimer jamais ce qu'un sentiment si vif inspire ! »

Cet entretien délivroit Alphonse d'une partie de ses peines : l'indulgence et la tendresse de Thélismar adoucissoient l'amertume de ses remords, et faisoient renaître dans son âme les plus douces espérances. Thélismar, avant de quitter Surinam, voulut voir une pêche à laquelle il fut invité. Le jour indiqué pour la pêche, nos voyageurs sortirent de grand matin. Avant d'arriver sur le rivage, ils traversèrent un ma-

rais rempli d'arbres extraordinaires. De leurs rameaux flexibles partent des paquets de filamens qui, descendant jusqu'à terre, s'y couchent, y prennent racine, et, croissant de nouveau, forment d'autres arbres aussi beaux que ceux auxquels ils sont unis, et dont ils ne sont que des rejetons, qui se multiplient de la même manière; de sorte qu'un seul arbre peut devenir la souche d'une forêt entière. Mais ce qui surprit le plus Alphonse, c'est que tous ces arbres étoient couverts de coquillages. On voyoit une multitude d'huîtres attachées à leurs branches (22). Thélismar achevoit d'expliquer à Alphonse les causes de cette singularité, lorsqu'ils arrivèrent sur le rivage. La pêche commence, on jette le filet, et on le retire chargé de poisson. Alphonse, voyant un énorme poisson, à peu près de la forme d'une anguille, s'approche, et, dans ce mouvement, une petite baguette de bois qu'il tenoit dans sa main touche le poisson; à l'instant Alphonse sentit dans la main et dans le bras une douleur si vive, qu'il ne put retenir un cri perçant qui lui

échappa malgré lui. Tous les pêcheurs se mirent à rire; et Alphonse, aussi piqué qu'étonné, resta un moment immobile. Ensuite se rapprochant du poisson : « Je ne puis concevoir, dit-il, comment le seul attouchement de ce poisson peut causer une aussi violente commotion; mais du moins je vais prouver que si cet effet a pu me surprendre, il ne sauroit m'intimider. » En disant ces mots, il se baisse et touche le poisson avec sa main. Pour cette fois, il ne cria point, mais il éprouva un engourdissement général, et il reçut une si terrible secousse, qu'il seroit tombé si Thélismar ne s'étoit avancé et ne l'eût retenu dans ses bras. Alphonse fut si étourdi de la violence du coup, qu'il en perdit presque entièrement l'usage de ses sens. Lorsqu'il eut parfaitement repris sa connoissance : « Je veux, lui dit Thélismar, vous faire connoître un effet encore plus étonnant produit par ce poisson. Nous sommes ici quatorze personnes : formons tous un cercle en nous tenant par la main; je serai à la tête, et vous le dernier de ce cercle ; je toucherai le poisson avec une baguette,

et vous, séparé de moi par douze personnes, vous sentirez, malgré cette distance, ce que j'éprouverai moi-même. En effet, l'expérience confirma exactement tout ce que Thélismar avoit annoncé(23).

Le lendemain de cette aventure, les voyageurs quittèrent Surinam et l'Amérique, et ils s'embarquèrent pour le Portugal. Durant la traversée, Thélismar répondit à la confiance d'Alphonse en satisfaisant une curiosité qu'il lui connoissoit depuis long-temps. Alphonse ne concevoit pas comment Thélismar avoit pu se résoudre à s'expatrier pendant quatre ans, et à s'arracher pour un temps si considérable du sein d'une famille chérie. Thélismar lui apprit que son souverain, protecteur éclairé des gens de lettres et des savans, l'avoit lui-même engagé à faire ce sacrifice. « Enfin, continua Thélismar, les bienfaits de mon roi, mon amour pour les sciences, mon goût particulier pour l'histoire naturelle, ont su me déterminer à cette entreprise, dont mon amitié pour vous m'a fait supporter si facilement la fatigue. Le soin de former votre cœur, d'é-

clairer votre esprit, les sentimens que vous m'avez inspirés, pouvoient seuls adoucir les chagrins et les inquiétudes que j'ai souvent éprouvés, et qui sont inséparables d'une aussi longue expatriation. »

Cependant nos voyageurs, après la plus heureuse navigation, abordèrent en Portugal. Toutes les information que fit Alphonse relativement à dom Ramire ne lui procurèrent que de bien foibles lumières; il s'assura seulement que, depuis près de deux ans, dom Ramire n'avoit point reparu dans sa patrie; et quelques indices, fruit d'une infinité de recherches, persuadèrent à Alphonse que son père étoit en Angleterre ou en Russie. Alphonse savoit que des intérêts de famille appeloient Thélismar en Angleterre; ainsi, en quittant le Portugal, il eut la consolation de penser qu'il ne séjourneroit pas en France, et qu'il suivroit Thélismar et Dalinde dans un pays où il se flattoit de retrouver son père.

Thélismar, en approchant de la France, fit promettre à son jeune élève qu'il cacheroit avec soin à Dalinde ses sentimens et ses espérances. « Vous allez voyager avec

Dalinde, ajouta-t-il ; je vous l'ai dit, Alphonse, le vœu de mon cœur est d'unir ensemble par le plus saint des nœuds deux objets qui maintenant me sont presque également chers; mais enfin, Alphonse, vous ne pouvez sans l'aveu d'un père disposer de vous-même. Je ne doute pas que ce consentement ne vous soit accordé; cependant, comme l'impossibilité d'un refus n'est pas démontrée....—O ciel! que dites-vous?...— Si je vous présentois à Dalinde comme l'époux que je lui destine, elle vous verroit sans doute avec des yeux prévenus : dans l'espèce d'incertitude où nous sommes, devons-nous harsarder de troubler le repos de sa vie?... — Moi! troubler un instant son repos et le vôtre! Ah! j'aimerois mieux ne la revoir jamais!...Mais nous sommes si sûrs que mon père donnera avec transport son consentement!... — Enfin, si, par un caprice bizarre, il le refusoit...— Quoi! mon père prononceroit l'arrêt de ma mort?... — Non, Alphonse, ou j'ai perdu tous les soins que je vous ai prodigués, ou vous sauriez supporter avec courage un semblable malheur. Eh! quelle infortune

peut accabler, quand la vertu nous reste, et quand nous possédons un véritable ami!...—Ah! Thélismar!... vous serez toujours l'arbitre souverain de ma destinée.... Ne disposez-vous pas à votre gré de mes actions, de mes opinions, de mes sentimens? Cet ascendant suprême que vous avez sur moi, vous ne pouvez le perdre; la vertu, la raison, la reconnoissance et l'amitié, l'assurent à jamais : oui, je suivrai fidèlement la loi que vous m'imposez; je verrai Dalinde, je saurai me taire.... Cependant quel effort! mais vous l'exigez : puis-je douter que je n'en sois capable? »

Les voyageurs arrivèrent à Bordeaux; ils en partirent sur-le-champ. Leur voiture cassa à trente lieues de Paris; ils furent obligés de s'arrêter dans le lieu où ils se trouvoient. Thélismar écrivit à sa femme, et lui manda qu'il seroit sûrement à Paris le lendemain, sur les cinq heures après midi au plus tard; et il donna cette lettre à un courrier qui partit au moment même. Avant la naissance du jour, Thélismar et son élève montèrent en voiture, et prirent la route de Paris. Aux premiers rayons de

l'aurore, Alphonse, transporté, embrassa Thélismar. « Quel beau jour! s'écria-t-il; je verrai Dalinde avant qu'il finisse! — Songez à vos promesses, reprit Thélismar; craignez de vous trahir dans cette première entrevue...— Ah! je suis sûr de moi... —N'y comptez pas trop; et si vous m'en croyez, modérez dès à présent des transports de l'excès d'une joie qu'il faudra cacher entièrement dans quelques heures. Parlons d'autre chose...... — Et le puis-je?..... — N'en doutez pas. Désirez-vous acquérir un empire absolu sur vous même? Accoutumez-vous à régler à votre gré votre imagination, et à vous distraire facilement de quelque idée que ce puisse être. — Mais pourvu que ma conduite soit toujours raisonnable, qu'importent mes pensées?.... — Comment donnera-t-on des preuves éclatantes de courage, si habituellement on est foible et lâche? Celui qui se laisse maîtriser par son imagination; celui qui ne sait ni écarter un souvenir dangereux, ni rejeter une pensée qui lui plaît, aura-t-il la force de ne consulter jamais que la raison dans toutes les circonstances où il faut agir?

Il est *deux sortes d'idées :* celles qui s'offrent naturellement à notre esprit, et celles que nous inspirent la réflexion et la sagesse. Les premières, presque toujours frivoles ou dangereuses, sont produites par nos passions, par nos sensations, et par les objets qui nous frappent; et, ne les rejetant jamais, on cesse d'être libre, puisqu'on renonce à la faculté *de choisir ses pensées :* alors, si on a les passions vives, on s'égare, si l'on n'en a point, on végète. Il ne faut donc point s'arrêter à une pensée parce qu'elle est agréable ou parce qu'elle se présente, mais il faut l'écarter si elle est minutieuse ou condamnable; enfin on doit chercher ses sujets de méditation, et diriger avec choix ses pensées sur des objets utiles. C'est pour les autres que nous parlons; on doit tâcher de plaire dans la conversation, mais la faculté de penser nous est donnée pour perfectionner notre esprit et notre cœur : nous pervertissons l'usage de cette faculté si noble, quand nous arrêtons notre imagination sur des objets peu dignes de nous occuper; et sans doute les pensées les plus secrètes d'un sage sont

encore plus pures et plus sublimes que ses leçons. » A ces mots Alphonse soupira, et garda le silence pendant quelques instans; ensuite, faisant un effort sur lui-même, il reprit la parole. Thélismar mit la conversation sur les voyages; il fit une récapitulation de tout ce qu'Alphonse avoit vu; Alphonse finit par écouter Thélismar avec plaisir; enfin, on parla de physique et de chimie. « Que vous êtes heureux! disoit Alphonse à Thélismar ; vous savez tout; il est impossible que rien puisse jamais vous étonner ou vous paroître nouveau. — Quelle est votre erreur! reprit Thélismar : les cieux, la terre, tout ce qui nous environne, l'univers enfin est l'ouvrage d'un Être suprême; c'est un livre éternel, où l'homme jusqu'à la fin des temps trouvera toujours des secrets impénétrables et des objets nouveaux : il y dévoilera dans chaque siècle des mystères sublimes, sans pouvoir jamais parvenir à tout connoître. » En s'entretenant ainsi, on approchoit de Paris; bientôt les voyageurs, presque également émus, cessèrent tout-à-coup de parler. Après un long silence :

« Convenez, dit Alphonse à Thélismar, que dans ce moment *vous ne choisissez pas vos pensées*, et que vous êtes enfin forcé de vous arrêter à celle qui se présente si naturellement à présent?.... » Comme Alphonse achevoit ces mots, l'homme à cheval qui couroit en avant s'approcha de la portière, en disant à Thélismar qu'on voyoit dans les airs le phénomène le plus surprenant. Thélismar met la tête à la portière, et découvre en effet au-dessus des nuages, du côté de Paris, un petit corps arrondi, opaque et noirâtre, qui paroissoit, en se mouvant, s'approcher lentement de la prairie. Thélismar, étonné, considéroit attentivement ce phénomène, et sa surprise augmenta en voyant ce corps s'agrandir et devenir lumineux; alors il voulut descendre pour le mieux examiner, d'autant plus que le postillon effrayé venoit d'arrêter ses chevaux. Alphonse et Thélismar se trouvèrent dans une prairie charmante : ils étoient à Arpajon, à six lieues de Paris. Cependant le globe de feu sembloit toujours augmenter de volume : « C'est, disoit Alphonse, un météore à peu

près semblable à celui que j'ai vu en Espagne, aux environs de Loxe. — Ce n'est point un météore, reprenoit Thélismar. — Qu'est-ce donc? — Je ne puis le concevoir..... Il s'approche toujours : voyez comme il devient brillant... Avez-vous une lorgnette?... — Oui. — Donnez-la-moi. » En disant ces paroles, Thélismar prend la lorgnette qu'Alphonse lui présente, et fixant de nouveau le globe : « Cela est incroyable, s'écria-t-il; je crois distinguer au-dessous de ce globe une espèce de vaisseau, de barque qui y semble attachée...; c'est certainement une illusion..... Tenez, regardez à votre tour. » Alphonse reprend la lorgnette, et au bout de quelques secondes, il fait un cri, en disant : *J'y vois un homme.* Thélismar se met à rire : « Tout est expliqué, dit-il; c'est apparemment le Scythe Abaris qui voyage (*a*). — Votre incrédulité ne me surprend pas, reprit Alphonse; car moi qui le vois, je ne le crois assurément pas........ Mais....... ce-

(*a*) Abaris reçut d'Apollon une flèche sur laquelle il traversoit les airs.

pendant........ juste ciel!....... quel enchantement est ceci! maintenant je vois distinctement deux personnes. » En achevant ces paroles, Alphonse se frotte les yeux....; la lorgnette lui tombe des mains; il regarde Thélismar, qui, immobile d'étonnement, gardoit un profond silence. Quelques minutes s'écoulent; le globe, s'avançant toujours, paroît enfin au-dessus de la prairie. « Je n'en puis plus douter, s'écria Thélismar, ce globe d'or et de pourpre contient des êtres animés.... je les vois!.... O prodige inconcevable qui confond la raison, triomphe heureux de l'audace et du génie! est-il possible que le ciel ait permis à l'homme d'oser mettre cet espace immense entre lui et l'élément dont il fut formé, et dans le sein duquel la nature a placé son tombeau!... » Thélismar parloit encore, lorsque le globe, qui planoit sur sa tête, s'abaissa majestueusement; alors dans le char éclatant suspendu au globe on distingue deux figures célestes; ce sont des femmes : l'une a la beauté imposante et noble de Junon ou de Minerve; l'autre, vêtue de blanc et couronnée de roses, res-

semble à l'aurore et à la déesse charmante des fleurs et du printemps. Alphonse s'élance vers le globe : une violente palpitation de cœur le force à s'arrêter... « Non, s'écrie-t-il, ces objets ravissans ne sont point des créatures mortelles !... Elles s'approchent ;...... elles se tiennent embrassées...... Ah! sans doute, c'est la Vertu et l'Innocence qui descendent du ciel, et qui viennent sur la terre nous rendre l'âge d'or !...... Mais, grand Dieu!...... est-ce encore une illusion nouvelle!..... O Dalinde ! cette jeune divinité, pour mieux nous charmer, s'offre sous votre image........ Je n'ose en croire mes yeux; mais mon cœur ne peut me tromper..... Oui, c'est elle !.... O ciel ! c'est Dalinde elle-même!... » En prononçant ces paroles, Alphonse, éperdu, appelle Thélismar. Dans ce moment, le globe et le char touchent enfin la terre. Thélismar pousse un cri pénétrant ; et pâle, tremblant, transporté de joie, en même temps glacé par la surprise et par le saisissement, il précipite ses pas. Les deux divinités volent à sa rencontre et se jettent dans ses bras. Alphonse, hors de lui,

accourt : il n'ose tomber aux genoux de Dalinde, il s'arrête, et l'excès de son trouble et de son émotion le force de s'appuyer contre un arbre, car ses jambes tremblantes ne pouvoient le soutenir. Dans les premiers momens d'une joie si vive, le globe magique, le char, le prodige, tout fut oublié. Thélismar ne voyoit que sa femme et sa fille, et sa curiosité étoit suspendue par un charme au-dessus de tous les enchantemens. Alphonse, témoin de cette réunion touchante, ne goûtoit pas une joie sans mélange; il contemploit avec ravissement Dalinde, il jouissoit avec transport du plaisir si doux de comprendre enfin son langage, et de lui entendre dire à Thélismar tout ce que l'affection filiale peut inspirer de plus tendre; mais cette scène intéressante retraçoit à sa mémoire le souvenir de son père, et il connut qu'un seul remords suffit pour empoisonner la félicité la plus pure. Cependant la réflexion ramenant bientôt la surprise et la curiosité, Dalinde et sa mère furent vivement questionnées par Thélismar. Elles répondirent qu'elles ne s'étoient servies du *globe*

aérostatique qu'après avoir vu des expériences qui en prouvoient la sûreté; que, sachant le jour de l'arrivée de Thélismar, et ayant le vent favorable, elles n'avoient pu résister au désir de lui causer une surprise qui, d'ailleurs, avanceroit l'instant de le revoir; qu'enfin, logeant chez un physicien qui avoit un globe tout prêt, elles avoient saisi une occasion si favorable de voler au-devant d'un époux et d'un père si chéri : elles ajoutèrent qu'en planant au-dessus de la prairie d'Arpajon, elles avoient distingué une voiture et des chevaux, et qu'alors elles étoient descendues. Après cette explication, on se rapproche du globe, et la femme de Thélismar fit en peu de mots le détail intéressant des expériences faites à la Muette et aux Tuileries. Thélismar s'attendrit lorsque sa femme lui dépeignit l'enthousiasme général que ces expériences sublimes avoient excité, et l'admiration qu'éprouvoit la nation entière pour l'auteur immortel de cette découverte, et pour les illustres physiciens dont l'audace héroïque avoit procuré à la France un spectacle si pompeux et si nou-

veau. Thélismar apprit avec plaisir que tous les savans partageoient l'enthousiasme si fondé de la nation. Alphonse s'étonna que la triste et noire envie n'eût pas empoisonné le triomphe d'une découverte si brillante. « Un peu de réflexion fera cesser votre surprise, reprit Thélismar : on reçoit avec transport la lumière qui peut guider vers le but qu'on se propose; songez qu'un chimiste ou un physicien, en faisant une grande découverte, ouvre une nouvelle carrière à tous les savans; il leur fournit la matière d'une infinité de spéculations intéressantes et une foule d'idées neuves; il leur offre enfin de nouveaux moyens de se distinguer et d'acquérir de la gloire. Mille découvertes brillantes doivent naître d'une découverte sublime; chaque savant n'est occupé que du soin de perfectionner la découverte, et d'en tirer tout le parti qu'on en peut attendre. Ainsi, bien loin de chercher à diminuer le mérite de la première invention, il n'emploie ses talens et son génie qu'à la rendre plus utile, et par conséquent plus glorieuse. — Vous me charmez, dit Al-

phonse; il existe donc une carrière dans laquelle les hommes peuvent, en courant vers le même but, se surpasser et s'atteindre sans se haïr! noble arène, où le vainqueur est couronné par ses rivaux, où le triomphe d'un seul cause la joie de tous, et devient pour eux une source inépuisable de gloire et de succès nouveaux! Ah! pourquoi les gens de lettres ne donnent-ils pas cet exemple sublime? — Vous demandez une chose impossible, repartit Thélismar; on ne peut nier un fait prouvé, une découverte constatée par des expériences est au-dessus de toute critique, de toute censure. Il n'en est pas ainsi des ouvrages d'imagination; avec la meilleure volonté du monde, un auteur ne sauroit démontrer géométriquement que son ouvrage est bon; il a beau le dire de mille manières dans sa préface, chacun peut lui soutenir le contraire; et, quand il auroit fait un chef-d'œuvre, le mauvais goût et la mauvaise foi le contesteroient toujours: de là naissent ces disputes, ces critiques amères, ces inimitiés qui déshonorent la littérature. Enfin le savant ne peut rien

écrire de neuf et de lumineux qui ne soit utile à tous les autres savans; tandis que l'esprit et les talens d'un homme de lettres ne peuvent servir qu'à sa propre gloire. Ainsi, par la nature même des choses, on doit trouver en général beaucoup plus d'union, de justice et de vertus parmi les savans que parmi les gens de lettres. » Après cette conversation, on se promena dans la prairie, ensuite on monta en voiture et l'on reprit le chemin de Paris, où l'on arriva sur les dix heures du soir.

Thélismar ne séjourna point à Paris, et partit sans délai avec sa famille et Alphonse pour l'Angleterre. Ils passèrent quelque temps à Londres, et ils n'y apprirent aucune nouvelle de dom Ramire. Ils se rendirent dans le comté de Darby : arrivés à Buxton, Thélismar proposa une promenade. Lorsqu'ils furent en chemin : « Je vais, dit Thélismar, vous conduire à une fontaine qui, par les vertus fabuleuses qu'on lui attribue, seroit beaucoup mieux placée dans la Sicile ou dans la Grèce que dans cette province. On prétend qu'elle ne coule que pour les cœurs constans, et que

tout amant coupable de la plus légère infidélité ne peut boire de ses eaux, parce qu'elles s'arrêtent aussitôt qu'il en approche. Il y a long-temps, ajouta Thélismar, que j'ai entendu faire ce vieux conte, dont la galanterie rappelle la fontaine Acadine et l'histoire d'Argyre (24). » Thélismar achevoit ces mots, lorsque ses guides lui parlèrent en anglois, langue qu'Alphonse n'entendoit pas. « Ils me disent, reprit Thélismar, que nous sommes à cent pas de la fontaine; mais comme le chemin est rempli de ronces et de pierres, ils vont aller devant avec nos gens pour nous frayer la route. Reposons-nous sous ces arbres : ils nous appelleront lorsqu'ils auront nettoyé le chemin.» Thélismar s'assit sur le gazon, entre sa femme et sa fille. Au bout d'un demi-quart d'heure, on vint les chercher, et ils se rendirent à la fontaine. « Je vais, dit en riant Thélismar à sa femme, vous prouver une fidélité dont j'espère que vous n'avez jamais douté; d'ailleurs cette belle source, si claire et si abondante, invite à boire : ainsi je consens volontiers à subir cette preuve d'une constance parfaite.» En

disant ces paroles, Thélismar s'approcha de la source, et but à plusieurs reprises. « Eh bien! s'écria-t-il, qu'on dise à présent que les hommes sont inconstans! vous voyez.... Mais, poursuivit-il, Alphonse, avez-vous soif ?... — Non, répondit Alphonse en souriant; cependant je veux bien boire aussi. — Allons, venez, reprit Thélismar. » Comme Alphonse s'approchoit, Thélismar, l'empêchant de se baisser : « Quoi! lui dit-il tout bas, vous avez le front de vous exposer à cette épreuve? Souvenez-vous de la Grèce et de la jeune Zoé.... — Ah! Thélismar, que vous êtes cruel!... — Enfin, vous venez de vous engager témérairement; il n'est plus temps de vous dédire; il faut boire. » Pendant ce dialogue, Dalinde s'étoit avancée; et Alphonse, craignant qu'elle n'entendît les plaisanteries de Thélismar, se pencha vers la fontaine : il approcha ses lèvres de la source : dans ce moment l'eau s'arrête, cesse entièrement de couler. Alphonse, confondu, hors de lui, éprouve un battement de cœur d'une violence inexprimable........ Pétrifié d'étonnement, il reste

immobile à sa place. Dalinde rougit en souriant d'un air un peu contraint, et Thélismar en silence considéroit malignement ce tableau. Enfin, prenant la parole, et s'adressant à Alphonse : « Allons, profane, dit-il, éloignez-vous de ces bords sacrés!... — Certainement, interrompit Alphonse, cette fontaine est factice! il n'est pas possible..... — Je vous proteste, reprit Thélismar, qu'elle est naturelle...... — Il est certain qu'elle en a bien l'air; mais vous qui possédez tant de secrets merveilleux, vous en avez sûrement pour arrêter, quand vous le voulez, le cours des fontaines... — Ce secret seroit en effet merveilleux!... — Je vous ai vu faire des choses aussi surprenantes....... — Celle-ci cependant surpasse mon pouvoir; je vous donne ma parole que je n'ai nulle influence sur cette fontaine, et que le prodige qui vous étonne est uniquement l'ouvrage de la seule nature. Ce soir je tâcherai de vous expliquer ce phénomène : en attendant, Alphonse, cédez-moi votre place : comme j'ai la conscience nette, je la prends sans crainte, malgré la disgrâce que vous venez d'éprou-

ver. Regardez maintenant, vous allez voir l'eau reparoître.... » En effet, comme Thélismar approchoit de la fontaine, la source jaillit impétueusement ; et Thélismar, après avoir joui un moment de son triomphe, prit Alphonse sous le bras, et quitta cette fontaine merveilleuse (25).

Alphonse n'étoit plus assez ignorant pour croire à l'enchantement de la fontaine; et même, en y réfléchissant, il devina à peu près les causes d'un effet si extraordinaire; mais la plaisanterie de Thélismar l'avoit tellement déconcerté que pendant toute la promenade il ne put se remettre de son embarras. Thélismar ne fit pas semblant de s'apercevoir de sa tristesse et de sa distraction; et, le soir, lorsqu'ils furent seuls : « Avez-vous remarqué, lui dit-il, à quel excès Dalinde a rougi quand elle a vu la fontaine s'arrêter pour vous? Cette vive rougeur, effet du premier mouvement, m'a fait craindre qu'elle n'eût quelque soupçon de nos projets; et pour la dérouter... — O ciel! que lui avez-vous dit?... — Qu'une jeune Grecque vous avoit causé quelques distractions, et que c'étoit

à ce sujet que j'avois imaginé la plaisanterie de la fontaine.... — Ah! grand Dieu!.... Et qu'a dit Dalinde?... — Elle m'a fait une singulière question; elle m'a demandé le nom de cette jeune Grecque, et tout bonnement j'ai nommé Zoé..... — Quoi! Thélismar, vous auriez eu la cruauté?....... — Comment, la cruauté! je vous assure que Dalinde m'a écouté sans trouble et sans chagrin; seulement j'avouerai qu'elle a eu l'air attentif et un peu surpris........ — Ah! je ne doutois pas de son indifférence....... Quand je vous accuse de cruauté, je ne gémis que sur moi-même!... — Mais soyez donc conséquent; nous sommes convenus qu'il ne falloit pas que Dalinde pût soupçonner nos engagemens..... — Oui, vous m'avez ordonné de lui cacher mes sentimens... — Et jusqu'ici je n'ai qu'à me louer de votre obéissance; elle est telle que je puis la désirer... — Ah! si vous saviez à quel point cet effort est douloureux!...... Quand j'ai pris un engagement si cruel, je ne connoissois Dalinde qu'imparfaitement..... Depuis deux mois je l'entends, je la vois tous les jours; vous m'avez permis

d'aspirer à sa main, et vous me forcez au silence!.... — Oui, je vous ai promis Dalinde, mais à condition que vous sauriez mériter toute mon estime. L'époux de Dalinde ne sera point un homme ordinaire... — Ah! qui pourroit aspirer à ce titre, s'il falloit être digne d'elle pour y prétendre? Pardonnez des murmures insensés, ô Thélismar! je ne puis mériter le prix que vous daignez me promettre; mais du moins, pour l'obtenir, il n'est point de sacrifices que je ne fasse avec transport. Parlez, qu'exigez-vous? — Une seule chose qui me répondra de toutes vos vertus, qui m'en garantira la solidité....... enfin, que vous ayez un empire absolu sur vous-même. — Je vous renouvelle la promesse de cacher à Dalinde un attachement que chaque instant passé près d'elle semble accroître....... — Cela ne suffit pas, il faut encore que vous me juriez de ne rien dire qui puisse la dissuader de l'idée que vous aimez peut-être encore un autre objet...... — Quoi! vous voulez que je la trompe?.... — Non, vous croyez bien qu'elle ne vous fera point de questions, ainsi vous ne

serez point dans l'embarras de lui déguiser la vérité à cet égard. Je vous ai confié ce que je lui ai dit : tout ce que je vous demande, c'est que vous ne me trahissiez pas; et que, par des phrases indirectes, vous ne cherchiez point à détruire l'opinion que je lui ai donnée.... — Dalinde imagine que je suis sensible, et que ce n'est pas pour elle..... ô ciel!... — Laissez-la dans son erreur; je l'exige, et j'attends de vous cet effort.... — Je vous obéirai; mais vous me déchirez le cœur!... — Quelle expression exagérée! Paroîtrez-vous aux yeux de Dalinde inconstant ou perfide? Ce que je vous prescris ne peut diminuer son estime pour vous; cet excès de douleur n'est donc qu'une foiblesse. » A ces mots, Alphonse ne put retenir ses larmes : Thélismar l'embrassa, et changea d'entretien.

Thélismar partit de Buxton, et conduisit sa femme et sa fille jusqu'aux frontières de l'Écosse (26). Là ils se séparèrent; Dalinde et sa mère prirent la route d'Édimbourg. Il fut convenu qu'elles iroient en Écosse, chez un parent, ancien bienfaiteur de la femme de Thélismar, qui les atten-

doit avec impatience; et que durant ce temps Thélismar et Alphonse feroient le voyage de l'Irlande. Cette séparation fut d'autant plus cruelle pour Alphonse, qu'il laissoit Dalinde persuadée de son indifférence, et qu'il falloit, en s'arrachant d'auprès d'elle, lui cacher la douleur qu'il éprouvoit de la quitter. Il se conduisit dans cette occasion avec une force et une fermeté qui surpassèrent même les espérances de Thélismar; craignant de se trahir, à peine dans les derniers adieux osa-t-il regarder Dalinde, et lui dire ce que la simple politesse eût exigé.

Lorsqu'il se trouva seul avec son ami, il fit éclater ses regrets; mais les tendres éloges de Thélismar en adoucirent bientôt l'amertume. Ils s'embarquèrent, et arrivés en Irlande, après avoir vu beaucoup de choses intéressantes, ils se trouvèrent dans un lieu qui causa une grande admiration à Alphonse : c'étoit, au milieu d'une espèce de désert, une suite immense de superbes colonnes de basalte, qu'Alphonse prit pour les débris magnifiques d'une ville prodigieuse, mais Thélismar lui ap-

prit que cette merveilleuse chaussée étoit l'ouvrage de la seule nature (*a*). Les deux voyageurs traversèrent l'Irlande, revinrent sur leurs pas, et repassèrent en Écosse; ils n'y retrouvèrent plus Dalinde, qui étoit en Angleterre; ils allèrent visiter les îles de l'Écosse; et tous les jours ils lisoient avec un charme inexprimable les mélancoliques poésies d'Ossian. Ils abordèrent dans l'île de Staffa, et logèrent chez une vieille femme de quatre-vingt-quinze ans, qui les intéressa par son air de douceur et de gaieté; dans un âge aussi avancé elle avoit conservé toutes ses facultés intellectuelles; elle marchoit sans bâton, elle avoit encore une bonne vue, et elle n'étoit point sourde. Au reste, cette espèce de phénomène est commun dans ces îles. On y rencontre beaucoup de centenaires qui jouissent encore d'une parfaite santé, qu'ils doivent surtout à la pureté de leurs mœurs, au travail et à la simplicité de leur vie. Chaque soir la bonne vieille, entourée de

(*a*) C'est ce qu'on appelle *la chaussée des Géans*, l'une des plus grandes curiosités de l'Irlande.

sa famille, contoit de longues histoires de géans et d'apparitions. Un interprète en traduisoit une partie aux voyageurs, qui souvent y retrouvoient des idées d'Ossian. On dit aussi aux voyageurs que la vieille se mêloit de prédire l'avenir. Alphonse voulut la consulter sur sa destinée, elle prononça un oracle assez long, dont l'interprète donna la traduction suivante :

« Tu ne trouveras l'assurance de ton bonheur que dans une immense et merveilleuse caverne soutenue dans la mer par des colonnes d'une matière précieuse, et dans laquelle tu ne pourras entrer qu'en échouant. »

« Assurément, dit Alphonse, voilà un oracle dans toutes les règles : il est fort obscur, car je suppose qu'il est figuré. — Point du tout, reprit l'interprète, la sibylle assure que la caverne existe, et elle offre de vous y conduire demain. — Comment ! une caverne posée sur des colonnes qui sont dans la mer ? — Oui, elle le prétend. — Et pour y entrer il faut faire naufrage ? — Il n'y a pas, dit-elle, d'autre moyen : on

y va en bateau, et l'on fait échouer le bateau à l'entrée, d'une certaine manière qui jette doucement les navigateurs dans la grotte. — Je trouverai *là l'assurance de mon bonheur?* — La vieille en répond. — Cela vaut bien la peine de tenter l'aventure. J'irai demain. »

En effet, la bonne femme conduisit le lendemain les voyageurs à la grotte mystérieuse; elle les quitta au moment où ils entrèrent dans le bateau. Nos intrépides navigateurs s'embarquèrent, en ne demandant au ciel qu'un heureux naufrage, souhait assurément très-modéré, et qui fut exaucé. On les jeta si adroitement à l'entrée de la caverne, qu'ils en furent quittes pour une secousse assez forte, le désordre d'un moment, et un peu d'émotion. La caverne est immense; les étrangers qui l'ont visitée, fiers de leur courage, ont tracé leurs noms sur le rocher. Il n'y avoit alors que dix-sept noms, et dans ce petit nombre on en comptoit *sept* de femmes (*a*), ce qui causa beaucoup

(*a*) De dames anglaises, en 1788. D'ailleurs tous

d'étonnement et d'admiration aux voyageurs. Cependant Alphonse, en riant, se plaint de la sibylle : « Elle m'a trompé, dit-il, je cherchois le bonheur, il m'étoit promis, et je n'ai trouvé qu'un écueil. — C'est, répondit Thélismar, ce qui n'arrive que trop souvent dans la vie. — On doit être à l'abri de ce malheur, reprit Alphonse, quand on vous a pour guide. » Comme il disoit ces mots, il entra dans une espèce de salle très-obscure ; mais il aperçut une lumière brillante dans un enfoncement vers lequel il dirigea ses pas. En approchant il vit un autel de l'Amitié, orné de fleurs qui ne fanent jamais ; une guirlande d'immortelles entouroit avec élégance un cartouche éclairé par un transparent, et sur lequel on lisoit ces paroles : « Thélismar promet solennellement d'unir Alphonse à Dalinde. Ce serment tracé sur l'autel de l'Amitié est irrévocable. »

Alphonse, transporté de joie et de re-

les détails relatifs à cette grotte de Staffa sont vrais ; les colonnes dans l'eau qui supportent la grotte sont de basalte.

connoissance, se jeta dans les bras de son bienfaiteur. « Oui, cher Alphonse, dit Thélismar, vous êtes mon fils! Vous ne pouvez épouser Dalinde qu'avec le consentement de dom Ramire; mais quand vous la reverrez, vous ne serez plus forcé de lui cacher vos sentimens. — O mon père! s'écria l'heureux Alphonse, je trouve ici bien mieux que l'assurance de mon bonheur, j'y trouve le bonheur même!... »

Lorsqu'Alphonse revit la bonne vieille, il la combla de présens ainsi que ses petites-filles; et avant de quitter l'île, il fit un petit tableau colorié de l'entrée de la grotte, dans l'intention de l'offrir à Dalinde.

Les voyageurs passèrent en Islande; ils allèrent à Schalholt, d'où on les conduisit à Geizer. Ils admirèrent d'abord dans ce lieu sauvage une cascade naturelle, d'une élévation prodigieuse; mais un spectacle plus nouveau fixa toute leur attention. « Jetez les yeux de côté, dit Thélismar, et regardez ces colonnes superbes de rubis, d'ivoire et de cristal, qui couvrent cette plaine immense!....... » Alphonse se re-

tourne, et, dans une vaste étendue de terrain remplie de gouffres et de rochers; il voit s'élever dans les airs, à des hauteurs et des distances inégales, une multitude de jets d'eau de diverses couleurs : les uns d'un rouge éclatant, les autres d'une blancheur éblouissante, quelques-uns d'une eau pure et limpide, et presque tous paroissant s'élancer jusqu'aux nues (27). Alphonse et Thélismar ne pouvoient se lasser de contempler un spectacle si brillant et si beau : ils admirèrent encore dans la même île beaucoup d'autres phénomènes aussi curieux; et, après avoir vu tout ce que l'Islande offroit d'extraordinaire et d'intéressant, ils se rembarquèrent et retournèrent en Angleterre. Alphonse revit Dalinde, et les chagrins de l'absence furent oubliés. Le bonheur d'exprimer un sentiment renfermé depuis si long-temps au fond de son âme et la douce sensibilité de l'aimable Dalinde le dédommagèrent de tout ce qu'il avoit souffert. Dalinde, en apprenant qu'elle étoit aimée depuis cinq ans, connut l'empire suprême que l'honneur et la reconnoissance avoient sur son

amant. Combien Alphonse alors s'applaudit d'avoir été fidèle à sa parole! Il devoit à ce vertueux effort l'estime et le cœur de Dalinde....... Et c'est ainsi qu'un sacrifice honnête n'est jamais qu'une peine du moment : en nous y décidant avec fermeté, nous plaçons sur l'avenir un fonds précieux, qui ne peut manquer, avec le temps, de produire un trésor.

Alphonse éprouva un petit chagrin : son tableau de la grotte de Staffa, fait sur du papier, ayant été mal emballé, se trouva tout-à-fait gâté; le papier étoit chiffonné et déchiré en plusieurs endroits, et deux trous sur la peinture ôtoient tout espoir de raccommoder l'ouvrage. Alphonse voulut le brûler, mais Thélismar, s'y opposant, le prit et le porta dans sa chambre. Quinze jours après, Thélismar entrant chez Alphonse : « Tenez, mon fils, lui dit-il, portez à Dalinde votre présent. » En disant ces mots, il lui donna le tableau de la grotte remis sur toile, et si parfaitement restauré, qu'il paroissoit sortir des mains du peintre. « Par quel miracle, dit Alphonse, cette peinture, qui étoit sur du

papier, a-t-elle pu être enlevée et transportée sur une toile? — Si elle eût été sur du bois, ou à fresque sur une muraille, je l'aurois enlevée de même. — Quel prodige de patience et d'adresse miraculeuse! — Je n'ai en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, que le mérite d'avoir recueilli les inventions les plus ingénieuses de l'industrie humaine, et c'en est assez pour paroître souvent un homme merveilleux. Jugez donc combien est véritablement merveilleuse l'industrie même! Et quel argument contre les prétendus philosophes qui s'efforcent de nous rabaisser à la condition des brutes! — Il faut convenir aussi qu'il faut être bien stupide pour ne pas désirer de s'instruire, afin de pouvoir connoître tous ces miracles de l'art et tous les phénomènes de la nature. »

« Cette réflexion d'Alphonse étoit fort juste; et si ce conte, mes enfans, ne vous inspire pas la même émulation, j'avouerai que son but est manqué. »

Thélismar quitta l'Angleterre; et, avec une satisfaction inexprimable, il s'embar-

qua pour aller en Suède. Après tant de travaux et de si longs voyages, il jouit enfin du bonheur de se trouver au milieu de sa famille, de ses amis, et dans sa patrie. Il eut le plaisir de revoir ce vertueux Zulaski chez lequel il avoit logé aux îles Açores, et dont la maison fut si miraculeusement lancée dans la mer. Thélismar apprit avec joie que la piété filiale de ce jeune homme le rendoit l'objet de l'admiration publique; que son souverain l'avoit comblé de bienfaits; que, pour comble de bonheur, il avoit retrouvé sa maîtresse fidèle; qu'enfin il étoit marié et le plus heureux de tous les hommes. Thélismar voulut le contempler au sein de sa famille. Il vit Zulaski entre son père et sa femme, et tenant sur ses genoux son fils, jeune enfant à peine âgé de deux ans. « O Zulaski, dit Thélismar, quel sort est comparable au vôtre! Cette femme, cet enfant que vous chérissez, votre fortune, votre réputation, tout ce qui fait vos plaisirs, votre félicité, votre gloire, vous le devez à la vertu! Ce bonheur est d'autant plus pur, qu'il inspire trop d'intérêt pour exciter

l'envie : les qualités qui ne sont que brillantes font plus d'ennemis qu'elles ne procurent d'admirateurs; mais celles qui ne viennent que du cœur entraînent, obtiennent le suffrage universel. On ne peut éblouir les hommes sans blesser leur orgueil; quand on les étonne, souvent on les irrite; et toujours quand on les touche, on les subjugue. Et ce fils, tendre objet de vos plus chères espérances, que n'êtes-vous pas en droit d'en attendre! Pour lui faire connoître l'étendue des devoirs sacrés de la nature, pour le rendre digne de vous, il ne faudra que lui conter votre histoire. »

Cependant Alphonse, plus que jamais dévoré d'inquiétudes sur la destinée de son père, conservant encore l'espérance de le trouver en Russie, déclara à Thélismar qu'il étoit décidé à partir pour Pétersbourg. Thélismar, imaginant facilement à quel point Alphonse seroit à plaindre si cette dernière recherche étoit infructueuse, ne voulut point l'abandonner et partit avec lui. Ils trouvèrent à Pétersbourg Frédéric, cet ancien ami de Thélismar, qu'ils avoient

rencontré dans l'île de Policandro. « Je suis destiné, leur dit Frédéric, à vous faire voir et à voir avec vous des choses extraordinaires. Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire dans un palais de cristal. — Nous savons, interrompit Alphonse, que vous nommez ainsi une caverne formée par la nature.... — Pour cette fois, reprit Frédéric, ce n'est point une façon de parler : vous allez voir un véritable palais de cristal, bâti par des hommes, et suivant les règles de la plus élégante architecture. » Cette assurance ne peut persuader Alphonse; et Frédéric, pour lui ôter son incrédulité, le conduisit sur-le-champ dans ce merveilleux palais. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, Alphonse fit une exclamation de surprise en voyant en effet un palais transparent, d'une superbe architecture, et qui paroissoit formé de cristaux de diverses couleurs. « Avançons, dit Frédéric, votre étonnement va redoubler. Regardez cette batterie de canons! — Que vois-je? s'écria Alphonse; des canons de cristal!... » Comme il disoit ces mots, son oreille fut frappée par des sons harmonieux. « Ces

concerts, reprit Frédéric, viennent du palais enchanté. L'entrée en est ouverte, oserez-vous pénétrer dans un lieu qui ne peut être habité que par des fées? — Oui, répondit Alphonse en souriant : je suis maintenant trop familiarisé avec les enchantemens pour les craindre. » En achevant ces paroles, il passa sous les brillans portiques du palais, et, conduit par les accords mélodieux d'une musique céleste, il arriva dans un magnifique salon, dont les colonnes et les murs, de la même matière que le reste du palais, étoient ornés de guirlandes et de festons de roses. Des girandoles de cristal, placées dans les angles du salon, portoient un nombre infini de bougies, dont la lumière se réfléchissant de tous côtés, produisoit une clarté éblouissante; mais ce qui frappa le plus Alphonse, ce fut la beauté des femmes qu'il trouva rassemblées dans ce palais magique. Il n'eut pas de peine à les prendre pour les fées : elles étoient vêtues à peu près comme on nous peint Calypso ou les nymphes de Diane; telles qu'Aréthuse ou la belle Atalante. Leur parure

étoit formée de la dépouille des animaux pris à la course ou vaincus à la chasse. Des agrafes de diamans rattachoient leurs manteaux d'hermine et de martre; et, dans cet habit superbe, leur beauté, leurs charmes, effaçoient l'éclat du brillant séjour qu'elles habitoient.

Alphonse, en quittant ce palais, sut enfin de quelle matière cet édifice étoit formé. Il apprit que les glaces de la rivière de Néva en avoient fourni tous les matériaux (28). « Quoi! maman, s'écria César, un palais de glace?... cela est-il bien vrai?... — Rien n'est plus certain... — Et comment ce palais rempli de lumières ne fondoit-il pas?..... Comment avoit-on pu trouver une glace assez épaisse pour le construire? D'ailleurs vous avez dit que cette glace était de diverses couleurs... — Mes notes répondront à toutes ces questions... — Oh! que j'ai envie de les voir, ces notes!..... Maman, vous aviez bien raison, il n'y a point de contes de fées plus merveilleux que le vôtre. Mais, chère maman, reprenez-en le fil, nous ne vous interromprons

plus.—Il est trop tard, dit madame de Clémire, demain vous apprendrez le reste de l'histoire d'Alphonse. »

Le lendemain au soir, madame de Clémire reprit ainsi la lecture de son manuscrit :

« Toutes les recherches d'Alphonse relativement à son père furent aussi infructueuses que celles qu'il avoit faites en Angleterre. Accablé de douleur, il trouva dans l'affection de son généreux bienfaiteur les seules consolations qu'il fût susceptible de recevoir. « Vous ne pouvez, lui dit Thélismar, disposer de votre main sans l'aveu de votre père, le devoir et les lois même s'y opposent. Il faut, cher Alphonse, vous soumettre à votre destinée. Vous avez fait tout ce qui dépendoit de vous pour retrouver votre père; maintenant il faut attendre avec résignation l'âge où les lois vous permettront de disposer de vous-même..... D'ici là vous serez séparé de Dalinde; vous ne la reverrez que pour recevoir sa main..... Vous passerez cet espace de temps, continua Thélismar, dans la Suède

dans une maison qui m'appartient, et que j'habitois avant mes voyages : je vais vous y conduire. Je vous y laisserai seul. J'irai à Stockolm rejoindre ma famille. Nous serons séparés; mais du moins nous habiterons le même pays, et nous avons la certitude d'être pour toujours réunis dans deux ans. — Hélas! dit Alphonse, quel exil! quelle séparation! Mais du moins Dalinde connoît mes sentimens! Je pourrai me flatter d'obtenir sa pitié!... Mon père adoptif, mon bienfaiteur, mon unique ami, lui parlera quelquefois de moi. Oui, je dois me soumettre à mon sort : ah! puissent les peines que je vais souffrir expier les fautes de ma jeunesse! Puisse le Ciel, touché de mon repentir, me rendre un père qui m'a coûté tant de larmes! »

Thélismar partit de Pétersbourg, et conduisit Alphonse dans la retraite qu'il lui destinoit. C'étoit un antique château, situé dans un lieu sauvage, situé aux environs de Salseberitz. « Voilà donc, dit Alphonse, la solitude où je dois passer deux ans! Sans le souvenir déchirant de

mes fautes et de mon père, je pourrois supporter avec courage cet exil rigoureux; mais je serai seul avec mes remords!... — Conservez de si justes regrets, dit Thélismar, mais ne vous laissez point abattre par la tristesse; occupez-vous du soin de perfectionner dans la retraite les connoissances dont je vous ai donné les élémens. Je vous ai promis jadis un *trésor* que vous êtes maintenant en état d'apprécier. Voyez-vous, sur ces tablettes, cette longue suite de volumes? Voilà, mon cher Alphonse, l'ouvrage immortel qui achèvera de vous dévoiler les secrets de la nature. Je ne vous quitterai que dans quelques jours. Nous parcourrons ensemble les environs de ce château, et vous trouverez dans ces lieux agrestes des objets dignes d'exciter votre curiosité. »

Le lendemain matin, Thélismar et le triste Alphonse montèrent en voiture au lever de l'aurore. Thélismar promit une promenade intéressante; mais Alphonse étoit trop profondément absorbé dans sa mélancolie pour pouvoir espérer que rien

pût l'en distraire. Après avoir fait près de trois milles, ils arrivèrent dans un lieu aride et sauvage, entouré de tous côtés d'énormes montagnes. « Arrêtons-nous, dit Thélismar : Alphonse, si je ne connoissois pas votre courage, je ne vous aurois point amené dans ce désert; car nous allons tenter une entreprise très-périlleuse : avançons..... A travers ces rochers n'apercevez-vous pas plusieurs gouffres ?..... Nous allons descendre dans ces abîmes. » Thélismar achevait ces mots lorsque deux hommes d'un aspect effrayant s'approchèrent de lui. Ils étoient enveloppés de longues robes d'une couleur sombre, ils avoient les bras nus, et tenoient des torches allumées. « Voilà nos guides, dit Thélismar; il faut nous séparer ici, nous nous rejoindrons bientôt. »

En disant ces paroles, il s'éloigne avec l'un des deux inconnus. Alphonse suit l'autre, qui marche devant en silence. Après avoir fait quelques pas, Alphonse se trouve sur le bord d'un gouffre; il s'arrête, et il aperçoit, à l'ouverture de cet

abîme, un petit tonneau qui paroissoit suspendu en l'air. Le guide d'Alphonse s'élance dans cette espèce de barque, Alphonse s'y place à côté de lui. Alors le guide, tenant toujours sa torche allumée, fait entendre sa voix lugubre. Au moment où l'air retentit de ses chants funèbres, la barque s'enfonce dans l'abîme. Une main invisible semble la précipiter au fond du gouffre. Alphonse, levant les yeux, n'aperçoit plus le ciel que comme un point imperceptible. Bientôt il le perd entièrement de vue, et ne voit plus que son étrange compagnon, qui lui retrace l'image du farouche batelier des enfers.

Cependant, au bout d'un quart d'heure, Alphonse commence à s'étonner de la longueur du trajet et de l'immense profondeur du précipice. Tout-à-coup il entend autour de lui des torrens impétueux tomber avec fracas de toutes parts. Ces chutes d'eau, qu'il ne peut voir, rappellent à son imagination les redoutables fleuves du Tartare. Sa curiosité s'accroît avec sa surprise; un pressentiment secret

l'émeut et le trouble... Il se sent attendri; il a peine à démêler lui-même ce qui se passe au fond de son cœur. Enfin la barque s'arrête. Il en sort précipitamment. Au même moment, Thélismar accourt et vient le rejoindre, et, après avoir fait quelques pas, Alphonse est frappé de la lueur d'une vive clarté. Il avance, et l'étonnement le rend immobile. Il se trouve dans un vaste et magnifique salon d'argent, soutenu par des colonnes de même métal, auquel viennent aboutir quatre galeries spacieuses. Un ruisseau d'une eau pure coule au milieu du salon et des galeries. Cet édifice somptueux est éclairé par une infinité de lampes et de flambeaux. Tout brille, tout éblouit dans ces régions souterraines. Les lumières se réfléchissent et se répètent sur l'argent des murs et des voûtes, et sur le cristal des eaux limpides qui traversent le salon.

Alphonse et Thélismar entrent dans les galeries : ils y trouvent un peuple immense employé à divers travaux. Au bout des galeries, Alphonse découvre des mai-

sons; il voit passer des chevaux, des chariots; et son étonnement est au comble en apercevant un moulin à vent!..... « Quoi! maman, interrompit Caroline, une ville d'argent souterraine, et dans cette ville, des chevaux, des voitures et un moulin à vent?... — Cette ville existe toujours telle que je viens de vous la dépeindre; mais laissez-moi finir mon conte, et ne m'interrompez plus.

Thélismar ramena Alphonse dans les galeries. Au moment où ils entroient, Thélismar tressaille, en remarquant que la lumière des lampes paroît s'affoiblir; il lève la tête, et voit voltiger en l'air une espèce de voile blanchâtre. Il prend brusquement Alphonse par le bras, l'entraîne avec lui, et le force à se prosterner sur le plancher. A l'instant même, un cri terrible et général fait retentir les voûtes du souterrain : toutes les lumières sont éteintes; une affreuse obscurité succède à l'éclat de la plus brillante illumination. Un profond silence augmente encore l'horreur de cette scène surprenante. Enfin, au bout de quelques secondes on

entend un bruit semblable à celui d'un coup de canon. Alors tout le monde se relève, on s'écrie qu'on est hors de danger. On rallume les lampes, et Thélismar se tournant vers Alphonse : « La mort, dit-il, a passé sur nos têtes. Tel est l'affreux péril où l'on est souvent exposé dans ces profonds abîmes creusés par la cupidité. Hélas! ce n'est pas ce peuple malheureux, privé de la clarté du soleil, qui jouit des trésors qu'il arrache du sein de la terre! La misère le force à descendre vivant dans ces tombes funestes. Au milieu des richesses qui l'environnent, il ne trouve même pas l'aisance; il se consacre aux plus pénibles travaux, il détruit sa santé, il avance le terme d'une vie languissante.

— Ah ciel! interrompit Alphonse, combien vous m'intéressez en faveur de ces victimes malheureuses (29)! Mais, poursuivit Alphonse, quel nouvel événement vient d'arriver? Voyez-vous tout ce monde qui se rassemble là-bas?... » En disant ces paroles, Alphonse retourne au bout de la galerie; Thélismar le suit, et ils rencon-

trent un homme qui leur apprend que, dans l'instant où la vapeur méphitique s'étoit répandue dans le souterrain, un ouvrier, n'ayant pas éteint assez promptement sa lumière, avoit été blessé, et qu'on s'empressoit à le secourir. « J'ai dans ma poche, dit Thélismar, un flacon qui peut lui être utile. Allons le voir. »

Alors Alphonse et Thélismar précipitèrent leurs pas. Ils percent la foule rassemblée autour du blessé, et ils arrivent auprès de lui. Ce malheureux, sans connoissance, étoit étendu sur la terre. « Il est mort! » dit un de ses camarades en voyant Thélismar s'avancer. Alphonse, pénétré de compassion, s'approche..... Il jette un œil mouillé de pleurs sur ce triste objet.... Il frémit..., recule..., s'élance vers lui.., le regarde d'un air égaré; son sang se glace dans ses veines, ses cheveux se hérissent sur sa tête, et, comme s'il eût été frappé de la foudre, sans pouvoir prononcer une seule parole, il tombe évanoui à côté de l'infortuné dont la vue vient de produire en lui une si terrible révolution....

Thélismar vole au secours d'Alphonse.

Il recommande l'inconnu aux gens qui l'environnent, en leur laissant son flacon et sa bourse, et il fait transporter Alphonse dans une autre galerie. Au bout d'un demi-quart d'heure, Alphonse fait un mouvement; il ouvre les yeux en poussant un cri douloureux. L'égarement du plus horrible désespoir se peint dans ses regards et défigure ses traits. « Mon père! s'écrie-t-il... C'est lui! c'est mon père!... Barbares, rendez-moi mon père!... Qu'on me conduise à ses pieds.... je veux le revoir... je veux mourir près de lui.... Dans quels lieux, dans quel état devois-je, ô ciel, le retrouver!... Il n'est plus, et j'existe encore!... Je jouissois de la clarté des cieux, et mon père gémissoit dans cet affreux abîme!.... Laissez moi, poursuivit-il en repoussant Thélismar d'un air farouche, laissez-moi; fuyez un monstre indigne de revoir le jour. Je renonce au monde, au bonheur, à la lumière : ce souterrain sera mon tombeau; il est, hélas! celui de mon malheureux père!... du moins la mort va nous réunir.... »

Alphonse, en prononçant ce discours

d'une voix entrecoupée, faisoit de vains efforts pour s'échapper des bras de son ami : « Arrêtez! s'écria Thélismar, arrêtez! Alphonse, méconnoissez-vous Thélismar? ne reconnoissez-vous plus sa voix? — Ah! je ne vois plus que mon père! je n'entends plus que la voix de la nature qui crie dans le fond de ce cœur déchiré! — Encore une fois, calmez-vous un instant, s'il est possible; écoutez-moi. S'il est vrai qu'une ressemblance trompeuse ne vous ait point abusé.... vous pouvez encore conserver quelque espérance.... — Ciel! il vivroit!.... — Et sa blessure peut-être n'est pas mortelle. — O Dieu! s'écria Alphonse en se précipitant à genoux et en élevant ses bras vers le ciel; Dieu, prends pitié de mes remords et de mon désespoir; rends-moi mon père!... Ah! courons, cher Thélismar; daignez guider mes pas... — Non, différons quelques instans une entrevue qui pourroit lui causer une révolution funeste.... — Mais il vit? vous m'en répondez?.... — Oui, je vous proteste que l'inconnu que vous avez vu sans connoissance n'est que blessé. J'ai donné l'ordre

qu'aussitôt qu'il auroit repris ses sens, on le fit sortir du souterrain. Il n'est plus ici... — Il a donc repris sa connoissance? il a parlé!.... O Thélismar! ne me trompez-vous point?... — Si vous ne me croyez pas, Alphonse, restez-ici; interrogez tous les ouvriers : pour moi je vais sur-le-champ soigner l'inconnu, car il est chez moi... — Chez vous? mon père est chez Thélismar! se peut-il? — Il est parti dans la voiture qui nous attendoit.... — Ah! courons, ne différons plus....»

A ces mots, Alphonse et Thélismar quittèrent précipitamment la galerie; ils reprirent leurs guides et sortirent du souterrain. Ils furent obligés de retourner à pied au château; cependant, à moitié chemin, ils trouvèrent des chevaux qu'on leur envoyoit. Alphonse questionna vivement sur son père les domestiques qui les conduisoient : il n'en put tirer que des réponses vagues et peu satisfaisantes. Ses soupçons et ses doutes se ranimèrent, et l'inquiétude qui le dévoroit étoit d'autant plus insupportable, qu'il n'osoit la montrer à Thélismar. Enfin on arrive au châ-

teau; Alphose veut en vain suivre Thélismar dans la chambre du malade : « Vous ne seriez point maître de vous, lui dit Thélismar. Si cet inconnu est votre père, demain je vous conduirai à ses pieds, mais laissez-moi le temps de le prévenir. »

Alphonse, obligé de se soumettre à cet arrêt, passa la journée entière dans un trouble et une agitation dont il est impossible de peindre la violence. Enfin, ne pouvant plus supporter une incertitude déchirante, il prit la résolution de cacher à Thélismar ce qui se passoit au fond de son âme, et de s'introduire la nuit dans la chambre de son père. En effet, aussitôt que Thélismar fut couché, Alphonse se rendit sans bruit dans le corridor où le malade étoit logé. On lui avoit désigné la chambre qu'il occupoit; il savoit que le lit étoit placé de manière qu'on pouvoit entrer sans être vu. Il ouvre doucement la porte; il pose avec précaution un pied tremblant dans la chambre. Au même instant il entend la voix de dom Ramire. Transporté, hors de lui, il s'arrête, écoute; mais, hélas! que devint-il,

en reconnoissant, par les discours de son père, qu'il est dans l'accès du délire le plus effrayant!... « Alvarès! s'écrioit le malheureux dom Ramire... Alvarès! viens me tirer du gouffre horrible où tu m'as précipité.... Prends pitié de mes peines! jette les yeux sur moi!.... Mais, du haut des cieux, tes regards pourront-ils pénétrer jusqu'au fond de cet abîme!.... Oh! qu'il est affreux cet abîme! J'y vois partout le tombeau de ton épouse et de ton fils.... leurs ombres pâles et menaçantes me poursuivront-elles toujours?... Dieu! que vois-je?... Alvarès, ton fils arme le mien d'un poignard!..... Alphonse veut te venger; il veut me percer le cœur!... Mon fils, arrête!... Est-ce à toi de me punir!... Mon fils, tu me donnes la mort et tu m'abandonnes!.... Ah! viens du moins recevoir mon dernier soupir!... » A ces mots Alphonse, au comble du désespoir, veut s'élancer dans les bras de son père... Dans ce moment Thélismar paroît, se précipite vers lui, et, malgré ses cris et sa violence, l'entraîne hors de la chambre.

Cependant un médecin que Thélismar

avoit envoyé chercher arriva. Dom Ramire paroissoit plus calme. Le médecin ne prononça pas d'abord. Il voulut voir l'effet de quelques remèdes. Dom Ramire reprit sa connoissance, et au point du jour le médecin répondit de sa vie. Les transports de joie d'Alphonse égalèrent l'excès de douleur qu'il avoit ressentie. En reprenant l'espérance de conserver son père, il reprit toute sa tendresse et toute son obéissance pour Thélismar.

Depuis quelques heures Thélismar, pour la première fois, trouvoit Alphonse injuste, emporté, intraitable; mais Alphonse, rassuré sur l'état de son père, redevint soumis, raisonnable, et plus tendre que jamais pour son bienfaiteur.

Dom Ramire, en apprenant qu'il étoit chez Thélismar, fit un cri de surprise, et demanda Alphonse: il ne fut plus possible de différer cette entrevue. Thélismar va chercher Alphonse, et le conduit dans la chambre de dom Ramire. Alphonse éperdu, baigné de larmes, court se précipiter à genoux auprès du lit de son père, qui lui tend les bras. « O mon père! s'écrie Al-

phonse, cher auteur de mes jours, vous m'êtes donc rendu!... et vous daignez recevoir dans vos bras votre coupable fils... Ah! sans doute vous lisez dans mon cœur; vous y voyez mon repentir, mes remords, ma tendresse... Mon père! ma vie entière vous sera consacrée; je ne veux exister que pour réparer mes fautes, pour vous rendre heureux, pour vous obéir..... Oh! parlez-moi, mon père! que j'entende le son si cher de cette voix révérée! Que mon pardon, confirmé par votre bouche, me rende le repos, le bonheur que je ne pouvois retrouver qu'avec vous! — Oh! n'est-ce point une illusion! dit enfin dom Ramire. Est-ce Alphonse, est-ce mon fils que je presse contre mon sein?.... Va, je n'accuse que moi de tes fautes et de mes malheurs!... Mais le Ciel est apaisé, puisqu'il nous réunit... Je te revois, je suis payé de tout ce que j'ai souffert...» La foiblesse de dom Ramire l'empêcha d'en dire davantage; il pâlit, et laissa tomber sa tête appesantie sur le visage de son fils. Alphonse, effrayé, se leva précipitamment, et rappela le médecin, qui le rassura, mais

qui défendit au malade de parler davantage.

La révolution que venoit d'éprouver dom Ramire retarda un peu les progrès de sa convalescence. Cependant, au bout de trois jours, il fut en état de se lever. Alphonse alors lui conta toutes ses aventures. Dom Ramire témoigna à Thélismar la reconnoissance dont il étoit pénétré; et quand il fut entièrement rétabli, il voulut aussi conter son histoire à Thélismar en présence de son fils. Il fit sans déguisement l'aveu de toutes ses fautes, et ne cacha aucune circonstance de l'histoire d'Alvarès, ce vertueux ermite portugais qu'il avoit rencontré sur le Mont-Serrat. Lorsqu'il en fut à l'époque de la fuite d'Alphonse, il continua son récit en ces termes :

« Le départ de mon fils me pénétra d'une douleur d'autant plus vive, qu'il me fut impossible de ne pas regarder cet événement comme une juste punition du ciel, et l'effet des imprécations prononcées autrefois contre moi par un père infortuné. « Hélas! me disois-je, combien sont équita-

bles les décrets de la Providence! J'abusois jadis de ma fortune et de ma faveur; le ciel me ravit l'une et l'autre. Mon ambition détestable priva le malheureux Alvarès d'une épouse et d'un fils. La colère divine m'arrache enfin l'unique bien qui pouvoit me tenir lieu de tous les autres.... Mon fils! ma seule espérance... Alphonse m'abandonne!... et, parvenu à ce comble de misère, je ne puis même me plaindre de mes maux. Je n'en puis accuser le sort : ils sont tous mon ouvrage!... » C'est ainsi qu'en gémissant sur ma destinée j'étois forcé d'admirer la justice céleste qui me poursuivoit.

» Cependant, à force d'informations, j'appris que mon fils avoit pris la route de Cadix. Je ne pus suivre ses traces sur-le-champ, comme j'en avois le désir et le projet. Arrêté à Grenade par une fièvre violente, je fus obligé d'y rester six semaines. Au bout de ce temps, quoique je n'eusse plus d'espérance de rejoindre mon fils, je persistai dans le dessein d'aller à Cadix, me flattant que je pourrois du moins y apprendre des nouvelles d'Al-

phonse. Arrivé à Loxe, je m'arrêtai dans une auberge, où, d'après le signalement que je donnai de mon fils, et les réponses de l'hôte, je sus, à n'en pouvoir douter, que mon fils y avoit passé quelques heures. Je voulus coucher dans sa chambre; j'examinai cette chambre avec autant d'intérêt que d'émotion. J'aperçus quelques caractères portugais gravés sur les vitres. Je ne pus méconnoître la main d'Alphonse, et je lus deux vers dans lesquels le nom de Dalinde étoit répété trois fois. Comme je retrouvois ce même nom tracé sur les murailles, il me frappa, et je l'écrivis sur mes tablettes. En arrivant à Cadix, je m'informai d'Alphonse, et même de *Dalinde*. Ces noms étoient inconnus à tous ceux auxquels je m'adressai; mais enfin j'appris qu'un jeune homme portugais, qui cachoit avec soin son nom et sa naissance, avoit passé dix jours à Cadix, avec une jeune personne qu'on le soupçonnoit d'avoir enlevée, et que ces deux fugitifs étoient partis pour la France, avec le projet de s'y fixer. Je ne doutai point que mon fils ne fût le ravisseur, et la jeune

personne cette Dalinde dont j'avois déjà découvert que mon fils étoit amoureux. Je pris sur-le-champ la résolution de passer en France ; mais auparavant je me rendis à Lisbonne pour y toucher quelque argent qui m'étoit dû de ma pension ; ensuite je partis pour Paris. Après beaucoup de temps, de recherches et de peine, je parvins à retrouver la trace des fugitifs qu'on m'avoit indiqués à Cadix ; et le fruit de tant de soins fut de découvrir deux personnes qui m'étoient totalement inconnues.

» Jusqu'à ce moment j'avois toujours été soutenu par l'espérance de rejoindre mon fils. En perdant cette espérance si chère, je tombai dans le découragement et la mélancolie la plus noire. Entièrement détaché du monde, je formai le projet de le quitter sans retour, et d'aller m'ensevelir dans la solitude même qu'avoit choisie le vertueux Alvarès. J'arrivai au Mont-Serrat, je courus à la grotte d'Alvarès ; mais, hélas ! ce vénérable vieillard touchoit au terme de ses peines. Je le trouvai sur le bord de sa tombe ; il me

reçut avec cette douceur, cette inaltérable bonté, qui le caractérisoient. Je lui fis part de mon malheur ; il écouta ce récit avec attendrissement : « Puisses-tu, me dit-il, trouver dans ce paisible asile quelque soulagement à tes maux!... Si tu veux te fixer dans cette grotte, tu la posséderas bientôt sans partage!... En te l'abandonnant, plût au ciel qu'il me fût possible de te laisser encore la tranquillité dont je jouis! »

» Tel fut l'accueil d'Alvarès. J'admirois toujours avec un nouvel étonnement une vertu si parfaite. Loin que sa présence augmentât mon trouble et mes remords, je me sentois moins agité près lui; je trouvois une douceur inexprimable à l'entendre, à le contempler, à lui rendre des soins; chaque instant redoubloit mon affection pour lui, et bientôt j'aurois voulu pouvoir prolonger sa vie aux dépens même de la mienne. Je ne lui avois d'abord confié mes malheurs que vaguement; je m'étois contenté de lui dire que mon fils avoit pris la fuite, que j'ignorois sa destinée, et que, sur de faux indices, je l'avois vaine-

ment cherché en France. Par la suite Alvarès me demandant un récit plus détaillé, je lui parlai de ces deux vers portugais que j'avois trouvés sur les vitres d'une auberge de Loxe. A peine eus-je prononcé le nom de *Dalinde*, qu'Alvarès m'interrompant : « Allez, me dit-il, chercher dans cette armoire le livre où j'inscris depuis deux ans le nom des étrangers qui sont venus visiter cet ermitage. » A ces mots je vole vers l'armoire, j'en rapporte le livre, et Alvarès y trouve la note suivante : *Ce 20 juin, j'ai reçu la visite d'une famille suédoise ; le père, qui s'appelle Thélismar, parle assez bon portugais ; il m'a charmé par son instruction et sa simplicité ; il revient du Portugal. Il va à Cadix, où il compte s'embarquer pour aller en Afrique. Sa fille est remarquable par sa beauté et sa modestie. Son père a voulu qu'elle me montrât des paysages de son ouvrage. Elle a tiré de sa poche un porte-feuille qui en contenoit plusieurs, tous dessinés d'après nature, à l'exception d'un seul, qu'elle n'a fait que de souvenir, et qui est précisément le mieux fini et le plus joli. Ce paysage représente la*

Fontaine de l'Amour, dans la province de Beïra. Cette jeune personne se nomme Dalinde.

» Cette note éclaircit tous mes doutes, et me causa le premier mouvement de joie que j'eusse éprouvé depuis mon retour de la France. Il me restoit encore bien des inquiétudes cruelles; mais enfin je découvrois des indices certains, je reprenois l'espérance de retrouver mon fils! Alvares m'apprit encore que Thélismar lui avoit dit qu'il comptoit voyager quatre ans avant de retourner dans sa patrie. « Ainsi, poursuivit Alvarès, si votre fils est avec lui, vous ne le reverrez que dans deux ans; mais ce n'est qu'en Suède que vous pouvez apprendre des nouvelles positives d'Alphonse... — Non, Alvarès, interrompis-je ; non, je ne vous abandonnerai point dans l'état où vous êtes..... Alvarès, vous avez offert un asile à votre persécuteur; vous lui donnez des conseils,vous le consolez, vous daignez recevoir ses soins!..... Tant de magnanimité, en redoublant encore mon repentir, diminue cependant les affreuses terreurs que me causoient mes remords. Lors-

qu'Alvarès n'est plus irrité contre moi, il me semble que le Dieu vengeur qui me poursuit, doit s'apaiser..... Hélas! je ne dois qu'à la religion cette pitié sublime que vous me témoignez! mais si votre cœur pouvoit partager les sentimens du mien!... j'oserois espérer encore la protection du ciel...» En parlant ainsi, mes yeux se remplirent de larmes. Alvarès me regarda avec un profond attendrissement. «Quoi! me dit-il, mon amitié pourroit adoucir ton infortune, et calmer la cruelle agitation de ton âme?.... Va, sois satisfait.... j'accepte tes soins, tes secours... ta main... la main de dom Ramire fermera les yeux d'Alvarès.»

» En prononçant ces paroles, le vertueux vieillard ne put retenir ses larmes. Je ne sentis que trop quel souvenir déchirant se retraçoit à son imagination..... En m'assurant de son amitié, l'infortuné pleuroit son fils!... A la moitié du jour qui suivit cet entretien, Alvarès, se sentant plus oppressé qu'à l'ordinaire, demanda les sacremens, et il eut la force de se lever pour les recevoir à genoux.

Ensuite il ne se remit point dans son lit, et quand la nuit fut tout-à-fait tombée, il s'appuya sur mon bras, et passa dans son jardin. Il s'assit. Les rayons de la lune donnoient sur son visage; leur lumière argentée, en ajoutant à sa pâleur, rendoit plus touchantes encore la douceur de sa physionomie et l'auguste sérénité répandue sur son front. Il éleva les yeux et les mains vers le ciel, et pendant quelques instans il parut absorbé dans une espèce de ravissement; ensuite, se tournant vers moi : « O toi, dit-il, qui depuis trois mois me rends tous les soins qu'un père pourroit attendre du fils le plus sensible, reçois enfin tout ce que je puis te laisser..... reçois la bénédiction paternelle d'Alvarès. —O mon père, m'écriai-je en me prosternant à ses pieds, mon respectable père! hélas! que m'annoncez-vous?...—Oui, reprit Alvarès d'une voix foible, tu vas perdre un père que la religion t'avoit donné........ Dans un instant, mon fils, je vais paroître devant l'Être éternel, dont la clémence et la bonté sont les plus sublimes... O Dieu, poursuivit Alvarès en

tombant à genoux à côté de moi ... Dieu, mon créateur et mon juge, je touche à ce moment redoutable où le plus vertueux des hommes doit craindre ta justice..... j'ose compter sur ta miséricorde !... J'ai su pardonner!.... vois dans quels bras j'expire!.... vois pour quel objet coulent mes larmes!..... vois pour qui je t'implore! Écoute, ô mon Dieu, les gémissemens de dom Ramire; son âme n'est point corrompue; elle est sensible; elle peut s'élever jusqu'à toi.... Achève de purifier son cœur, de dessiller ses yeux.... Rends-lui son fils! rends-lui la paix et le bonheur!... Daigne exaucer les derniers vœux d'Alvarès!... »

» En achevant ces mots, Alvarès laisse tomber doucement sa tête sur mon sein; je baigne de mes larmes son visage vénérable.... Hélas! je venois de recevoir son dernier soupir!.... Alvarès n'existoit plus.... Toute la douleur que peut causer la mort du père le plus chéri, le plus digne de l'être, je l'éprouvai en perdant Alvarès. Cependant je goûtois déjà les fruits heureux de cette bénédiction si solennelle et

si touchante qu'il m'avoit donnée; en me rappelant les derniers adieux d'Alvarès je ne me regardois plus comme une victime dévouée aux vengeances célestes; les plus douces espérances succédoient dans mon cœur aux noirs pressentimens inspirés par les remords.

» Dans l'enceinte de l'humble retraite d'Alvarès, à côté d'une fontaine ombragée d'oliviers, j'élevai de mes propres mains la tombe champêtre qui devoit contenir les restes précieux du plus vertueux des humains. Aussitôt que j'eus rempli ce devoir, je n'aspirai plus qu'à partir pour la Suède. Pour entreprendre un aussi long voyage, j'avois besoin d'argent. J'écrivis en Portugal que j'existois encore, que les intérêts les plus chers me forçoient à voyager dans le Nord. Je finissois ma lettre en demandant qu'on m'accordât deux années d'avance de ma pension. J'obtins cette grâce. Pour la dernière fois je me rendis au bois d'oliviers, où reposoient les cendres d'Alvarès; j'arrosai de mes larmes l'herbe et les fleurs qui croissoient sur sa tombe..... ensuite je

quittai le Mont-Serrat et l'Espagne, et je pris la route de Suède. Mon premier soin, en arrivant à Stockholm, fut de m'informer si Thélismar étoit de retour dans sa patrie. J'appris qu'il n'y reviendroit que dans un an; que sa femme et sa fille ne l'avoient point suivi, et qu'elles habitoient un château situé près de Salsebe-rizt. Je me disposois à les aller trouver, lorsque je fus informé qu'on attendoit incessamment à Stockholm un ami intime de Thélismar, nommé Frédéric, et que ce dernier avoit long-temps voyagé avec Thélismar. Alors voulant absolument voir Frédéric, je restai à Stockholm. Je l'attendis quelques mois. Il arriva enfin; je le vis; je lui parlai sans me faire connoître. Je le questionnai sur Thélismar, et je sus, à n'en pouvoir douter, qu'Alphonse existoit, et que la Providence l'avoit remis sous la garde et dans les mains de la sagesse et de la vertu....

» Rassuré sur le sort de mon fils, je sentis plus vivement que jamais le malheur d'en être abandonné.... Hélas! j'ignorois son repentir, sa douleur; j'ignorois qu'il

m'eût écrit. N'ayant été qu'un moment à Lisbonne depuis son départ, et n'étant jamais retourné dans la province du Béira, je n'avois pu recevoir ses lettres, qui, sans doute, ont été perdues. Frédéric n'ayant pu me dire dans quelle partie du monde étoit alors Thélismar, je me décidai à partir pour Salseberizt. Je n'y trouvai ni cette charmante Dalinde que j'avois tant d'envie de voir, ni sa mère. On me dit qu'elles voyageoient; qu'elles ne reviendroient à Salseberizt qu'avec Thélismar. Je vins dans ce château, j'interrogeai quelques domestiques, qui m'assurèrent que Thélismar avoit toujours habité cette solitude, qu'on l'attendoit, et qu'il arriveroit sous trois mois. Sur cette assurance, je me fixai à Salseberizt. J'y vivois inconnu, ignoré : mon projet, en attendant mon fils, étoit de m'offrir inopinément à ses yeux; de voir l'effet que produiroit sur lui cette première entrevue, et, si son cœur ne répondoit pas au mien, de le quitter pour jamais, et d'aller finir mes tristes jours auprès du tombeau d'Alvarès.

»Cependant Thélismar n'arrivoit point.

Plus d'un an s'écoula dans une attente que chaque jour me rendoit plus insupportable. J'allois écrire en Portugal, pour y déclarer enfin le lieu où j'étois retiré, et pour demander qu'on m'y fît toucher ma pension, lorsque je tombai malade. Une fièvre ardente m'ôta pendant plusieurs jours l'usage de ma raison. Durant ce temps, un scélérat qui me servoit me vola et prit la fuite en emportant tous les habits et tout l'argent que je possédois. L'homme chez lequel je logeois eut l'humanité de me cacher cet événement jusqu'au moment où ma santé fut entièrement rétablie. Alors il m'apprit mon malheur.... Je me soumis sans murmure à ma destinée. Je considérai ce dernier revers comme un moyen que le ciel daignoit m'offrir pour achever d'expier mes fautes. Cette idée ranima tout mon courage, et je connus que la douce et pieuse résignation soutient mieux les infortunés que l'espérance même. J'écrivis à Lisbonne. En attendant une réponse, que je n'ai pas encore reçue, je demandai du travail dans les mines d'argent. J'y fus employé, et j'ai

vécu trois mois dans ces profonds souterrains. »

Comme dom Ramire achevoit ces mots, Alphonse, dont les pleurs avoient plus d'une fois interrompu ce récit, se jeta aux pieds de son père, et lui dit tout ce que le repentir, la reconnoissance et la tendresse peuvent inspirer de touchant et de passionné à l'âme la plus noble et la plus sensible. Dom Ramire, au comble du bonheur, serroit son fils dans ses bras, et le baignoit de ses larmes; et Thélismar, en silence, les contemploit l'un et l'autre avec ravissement.

Enfin, dom Ramire, Alphonse et Thélismar partirent pour Stockholm. Thélismar conduisit Alphonse auprès de l'aimable Dalinde.

L'heureux Alphonse reçut la main de Dalinde; il justifia, par sa conduite et par ses vertus, le choix et l'affection du généreux Thélismar; il expia ses torts envers son père, par un attachement et une soumission sans bornes, et par les plus tendres soins. Il ne s'en sépara jamais; il mit sa gloire et sa félicité à remplir dans

toute leur étendue les devoirs de la nature, de la reconnoissance, de l'amitié : il fit le bonheur de son père, de son bienfaiteur et de sa femme.»

« Quoi ! maman, dit Caroline d'un ton chagrin, l'histoire d'Alphonse est finie ?... — Et même la *veillée*, répondit madame de Clémire en se levant. — Oh ! quel dommage !.... Et les notes ? — Nous en commencerons demain la lecture..... — Je meurs d'envie de voir les notes. — Vous avez raison : elles sont beaucoup plus intéressantes que mon conte ; mais nous allons nous coucher. »

Le lendemain, madame de Clémire demanda à ses enfans s'ils trouvoient qu'elle eût rempli l'engagement qu'elle avoit pris de leur composer un conte aussi merveilleux qu'un conte de fées, et dont cependant tout le merveilleux seroit vrai. » Oui, maman, reprit Caroline ; et puisqu'il existe dans la nature des choses si extraordinaires et si curieuses, vous pouvez être bien sûre qu'à l'avenir ce ne sera plus dans les contes des fées que nous irons chercher le merveilleux que nous aimons. — En lisant,

reprit madame de Clémire, en vous instruisant, vous apprendrez bien d'autres choses aussi surprenantes que celles que je vous ai contées. Si j'avois voulu employer tous mes extraits, l'histoire d'Alphonse auroit été en deux volumes : elle y eût gagné; car, pour l'abréger autant, il m'a fallu sacrifier des détails et des développemens intéressans, et une infinité de phénomènes curieux; et cependant mes extraits ne contenoient que des faits certains et avérés. J'ai rejeté tous ceux qui me paroissoient non-seulement fabuleux, mais même douteux. Si j'eusse eu moins de scrupule, je vous aurois parlé d'un village dont tous les habitans deviennent fous à l'âge de dix-huit ans; d'un fruit de la Virginie (*a*) dont on ne peut manger sans perdre la raison pendant un certain temps; d'un autre fruit exotique qui donne de la mémoire et de l'esprit, et qui fit en six mois un docteur habile d'un ignorant et d'un sot, recette merveilleuse et perdue. Je vous aurois parlé d'un arbre dont

(*a*) Une pomme.

les tiges, quoique vertes, donnent autant de lumière qu'un flambeau (*a*); d'un animal qui a une demi-lieue de long (30), etc. J'aurois fait la description d'une chose mieux attestée et beaucoup moins fabuleuse; je vous aurois dépeint Thélismar sur les mers agitées, paroissant commander aux élémens et calmer à son gré la tempête (31) : mais je n'avois pas besoin d'adopter des prodiges douteux, puisque j'ai été obligée d'en sacrifier une foule de certains. Ajoutez à cela qu'il en est beaucoup de cette dernière espèce que j'ignore. Ainsi, jugez du plaisir que vous auroit fait un conte de ce genre, s'il eût été composé par une personne véritablement instruite!

—Il me semble, par exemple, dit l'abbé à madame de Clémire, que vous auriez pu tirer un meilleur parti des phénomènes offerts par l'électricité, soit dans le cours du conte, soit en explication dans

(*a*) Voyez *Géographie physique*, par M. l'abbé Sauri, tome I.

les notes. — Je vous assure, reprit madame de Clémire, que je ne pouvois à cet égard rien faire de mieux, par une bien bonne raison : c'est que je ne sais pas un mot de physique : j'en ai fait un cours *comme un autre*, et comme un autre je n'en suis pas plus savante.... — Mais, reprit l'abbé, si vous m'en eussiez jugé capable, je me serois chargé avec plaisir de cette partie des notes. — Mon cher abbé, répliqua madame de Clémire, une femme ne doit jamais souffrir qu'un homme ajoute un mot à ses ouvrages. L'homme qu'elle consulte passera toujours pour l'inventeur, et elle sera accusée de mettre son nom au travail d'un autre. On peut, avec beaucoup de vertu, être un mauvais auteur, mais on ne peut être estimable en s'attribuant un ouvrage qu'on n'a pas fait : ainsi on doit éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourroit donner lieu à une accusation si flétrissante. Songez aux femmes qui ont écrit avec succès, vous verrez que presque toutes ont été soupçonnées de cette espèce de lâcheté. Made-

moiselle de Lussan eut pour amis trois auteurs, *Lasserre* (*a*), *l'abbé de Bois-Morand*, et *Baudot de Jully*. On a dit et écrit, et l'on croira toujours, que Lasserre a fait l'*Histoire de la comtesse de Gondez;* l'abbé de Bois-Morand, *les Anecdoctes de la cour de Philippe-Auguste;* et Baudot de Jully, *les Histoires de Charles VI, de Louis XI, et la Révolution de Naples* (*b*). Les ouvrages de madame de *la Fayette* sont attribués à *Segrais;* ceux de *madame de Tencin* (*c*), *à M. de Pont-de-Vesle*, son neveu; les tragédies de *mademoiselle Bernard*, qui furent jouées et eurent beau-

(*a*) Il a fait plusieurs opéras.

(*b*) Mademoiselle de Lussan a fait encore beaucoup d'autres ouvrages. Cette personne célèbre étoit, suivant la plus commune opinion, fille naturelle du prince Thomas de Savoie, comte de Soissons, frère du fameux prince Eugène. Elle mourut l'an 1758, âgée de soixante-quinze ans et demi.

(*c*) Madame de Tencin, chanoinesse de Neuville et sœur du cardinal de Tencin, avoit été cinq ans religieuse dans le couvent de Montfleuri en Dauphiné; mais elle réclama contre ses vœux, et rentra dans le monde. Elle est morte à Paris, en 1749, âgée de soixante-huit ans.

coup de succès dans le temps, ont été attribuées à *M. de Fontenelle*, son ami; celles de *mademoiselle Barbier* passent pour être de l'*abbé Pellegrin* (*a*), etc. Il me semble que ces exemples et tant d'autres devroient empêcher les femmes auteurs de consulter les hommes, et de former des liaisons intimes avec des gens de lettres. »

(*a*) Il est à remarquer que ce sont des gens de lettres qui, par leurs écrits, ont donné du poids à ces accusations. Je vois bien dans tous les temps les femmes célèbres calomniées, et je ne leur vois point de défenseurs. Il n'en est pas moins vrai cependant que beaucoup d'auteurs ont dû leurs succès à des idées et des sujets puisés dans des ouvrages de femmes. Sans parler de *Louise Labbé*, à laquelle La Fontaine doit une de ses plus jolies fables (*la Folie et l'Amour*), et que ce *bonhomme* a volée sans scrupule, sans dire un mot de son larcin; les ouvrages de mademoiselle de Scudéri, de mademoiselle de Lussan, de madame de Gomez, de mademoiselle de la Force, et tant d'autres, ont produit une multitude d'opéras, de comédies, et même de tragédies. Enfin c'est dans un ouvrage de femme que M. de Voltaire a pris le sujet de sa tragédie de *Tancrède;* c'est dans un roman de madame la comtesse de Fontaine, qui a pour titre *la Comtesse de Savoie.* Dans le temps

Cette conclusion révolta l'amour-propre de l'abbé. «Ainsi donc, madame, dit-il avec un sourire amer, si jamais vous devenez tout-à-fait auteur, si vous faites imprimer vos ouvrages, vous ne consulterez personne? — Pardonnez-moi, répondit madame de Clémire; je chercherai la vérité, et non des complimens et de vaines flatteries; je ferai des lectures, et pour cela je ne rassemblerai point un cercle composé d'étrangers ou de beaux-esprits; tout simplement je lirai mes ouvrages dans ma famille; et, si ma famille s'endort ou s'ennuie, je profiterai sage-

que cet ouvrage parut, M. de Voltaire adressa des vers à madame de Fontaine, parmi lesquels on trouve ceux-ci :

> Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,
> La force et la délicatesse,
> La simplicité, la noblesse
> Que Fénelon seul avoit joints? etc.

Il eût mieux valu ne pas égaler madame de Fontaine à Fénelon, et reconnoître dans la préface de Tancrède que le sujet de cette pièce étoit pris dans la *Comtesse de Savoie*. Madame de Fontaine est morte en 1748.

ment de cette critique, qui me paroît la plus frappante de toutes.»

L'abbé ne répondit rien; il avoit pris de l'humeur. Madame de Clémire changea d'entretien, et un moment après les enfans reparlèrent du conte. «Qu'Alphonse étoit heureux, dit César, d'avoir vu tant de choses extraordinaires! Quand je serai grand, je voyagerai aussi... et avec papa...: je verrai des arbres étrangers, et des animaux singuliers...... — A propos d'animaux singuliers, interrompit madame de Clémire, j'en avois une multitude dans mes extraits, que je n'ai point placés dans mon conte : je m'en rappelle un dans ce moment; voulez-vous que je vous en fasse la description?.... — Ah! maman, nous en serons charmés....

— Figurez-vous un monstre velu, jaunâtre, qui a huit jambes, dont chacune est armée de deux grands ongles qui contiennent une éponge mouillée : outre ces huit jambes, cè monstre a encore deux espèces de mains avec lesquelles il saisit sa proie : comme Argus, son visage est couvert d'yeux; il en a huit, rangés en

ovale sur son front; et deux horribles tenailles, garnies de crochets aigus, paroissent sortir de sa bouche.... — Oh! quel monstre hideux et extraordinaire! — Voici d'autres animaux encore plus singuliers. Croiriez-vous qu'il y ait dans la nature des animaux qu'on multiplie en les hachant; que le même animal, coupé en huit, dix, vingt, trente et quarante parties, est multiplié autant de fois?.... — Quoi! maman, cela est vrai?...—Le nom de cet animal, interrompit l'abbé, n'est pas bien difficile à deviner...—Et l'autre animal, dit Pulchérie, dont maman a parlé d'abord, le connoissez-vous? — J'avoue, répondit l'abbé, que la description que madame vient de faire est absolument une énigme pour moi. — Cependant, dit madame de Clémire, elle est exacte. Peut-être ai-je supprimé quelques détails intéressans; mais les caractères dont je vous ai parlé sont assez frappans pour faire reconnoître cet animal à tous ceux qui en auront lu la description.... — Maman, dans quel pays se trouve ce monstre?.... — Il est très-commun en France..... — En France....! — Oui, et

même en Bourgogne, à Champcery; vous l'avez vu mille fois.... — Oh! maman, je vous assure que je n'ai jamais rien vu de pareil.... — Mais, de grâce, dites-nous son nom.....! — Eh bien! c'est une araignée (*a*) (32).... — Ah! par exemple, je ne m'attendois pas à cela.... Comment! une araignée *a huit yeux... une éponge mouillée... entre ses griffes... et des tenailles à côté de la bouche?...* — Si vous aviez examiné une araignée avec une loupe, vous auriez parfaitement distingué tout cela; et, même à l'*œil nu*, vous pourriez le voir sur une grosse araignée. — Oh! je prierai Augustin de m'apporter de grosses araignées; car je veux absolument voir les éponges, les tenailles et les huit yeux.... — Et moi je vous lirai l'*Histoire des Araignées françaises et étrangères;* et je suis sûre que cette histoire vous amusera. Vous y trouverez des détails merveilleux.... — Maman, et le nom de l'autre animal qu'on multiplie en le coupant?.... — C'est un *polipe d'eau douce* (33). — Ah! je ne con-

(*a*) L'araignée domestique.

nois pas celui-là; il est étranger. C'est dommage, car il est encore bien plus curieux que l'araignée.... — Puisque vous avez tant d'envie de voir ce prodige, je vous donnerai cette satisfaction.... — Vous ferez venir des polypes des pays étrangers? maman, que vous êtes bonne....! — Vous en aurez demain.... — Est-il possible?.... — Les étangs de Champcery en sont pleins..... — Nos étangs!.... et nous ne connoissons seulement pas le nom d'un animal si singulier!... — La nature offre partout, et avec profusion, les phénomènes les plus surprenans; l'ignorance prive du plaisir de les admirer, tandis que l'homme instruit trouve à chaque pas des objets dignes d'exciter et de satisfaire sa curiosité.... — Maman, nous questionnerons, nous lirons; nous aurons des loupes, nous examinerons tous les insectes de Champcery, et du moins nous connoîtrons les choses curieuses qui nous environnent.»

L'abbé, qui étoit encore un peu piqué de n'avoir pas reconnu l'araignée, rompit enfin le silence, et s'adressant aux enfans:

« Croyez, dit-il, comme madame votre mère vous l'a fait observer très-judicieusement, que le conte d'Alphonse ne contient qu'une petite partie des phénomènes que nous présente la nature : par exemple, madame n'a point parlé des castors et des éléphans.... » — C'est peut-être, dit César, parce que maman savoit que nous connoissions l'histoire de ces animaux.... — Mais, reprit madame de Clémire, je ne vous ai rien dit d'une infinité d'autres animaux singuliers et beaucoup moins connus; tels que le toucan (34), le kamichi (35), les chauves-souris étrangères (36), etc. »

L'abbé, qui se creusoit la tête pour trouver quelque chose de merveilleux que madame de Clémire eût omis dans son conte, reprit la parole : « Il est certain, dit-il, que, sans parler des animaux, le règne végétal et le règne minéral offrent une foule de phénomènes dont madame n'a pu parler dans un ouvrage aussi court. Il me semble cependant qu'elle auroit pu placer avantageusement dans ce petit conte l'arbre de cire (37), la plante nom-

mée sensitive (38), celle qu'on appelle fraxinelle (39), et la toile d'amiante (40), etc. »

Après avoir prononcé cette nomenclature d'un ton capable, l'abbé, très-satisfait de sa mémoire, se leva et sortit. Pulchérie se mit à rire : « Je crois, maman, dit-elle, que M. l'abbé s'est un peu fâché contre vous.... — Si cela est, reprit madame de Clémire, pourquoi me le faire remarquer? S'il étoit vrai que M. l'abbé eût un peu d'humeur et de susceptibilité, il seroit d'autant plus excusable qu'il n'a jamais vécu dans le grand monde, où l'on perd souvent beaucoup de vertus, mais où l'on acquiert presque toujours du liant dans le caractère, et une politesse qui nous apprend à cacher nos prétentions et ces petits dépits ridicules causés par l'amour-propre mal entendu. Je vous ai déjà rappelé plus d'une fois tout ce que vous devez au précepteur de votre frère. Je vous ai répété bien souvent que, non-seulement il ne nous est pas permis de faire, dans le sein même de la plus grande confiance, des observations malignes sur les gens avec lesquels nous vivons inti-

mement; mais que nous devons encore écarter de notre imagination le souvenir de leurs torts, et rejeter les pensées qui nous rappellent leurs défauts. » Cette leçon toucha Pulchérie; elle répandit quelques larmes. Comme elle n'avoit dit qu'un mot sans réflexion, qu'elle pleuroit sans humeur, qu'elle se repentoit véritablement de sa faute, elle obtint son pardon et reprit bientôt sa gaieté.

La veillée du soir et sept ou huit autres furent employées à lire toutes les notes du conte d'Alphonse. Quand on eut fini cette lecture, César remarqua qu'il y avoit un des prodiges du conte qui n'étoit pas expliqué. « Dans les îles Canaries, poursuivit-il, après l'aventure de la caverne des Guanches, Alphonse, toujours égaré, arrive au bord d'un lac : c'est là qu'il voit la colonne merveilleuse, et puis cette pluie singulière; et lorsque ensuite il rencontre Thélismar, il le trouve instruit de tout ce qui lui est arrivé sur les bords du lac. Thélismar lui dit qu'il l'a vu de sa terrasse, quoiqu'ils fussent à deux lieues l'un de l'autre. — En effet, reprit madame de

Clémire, je n'ai point expliqué cela dans mes notes; mais venez demain déjeuner dans le petit belvédère qui est au bout du verger : je vous apprendrai là le secret de Thélismar. La petite famille accepta le rendez-vous avec joie, et s'y rendit avec empressement. Tout le monde étoit rassemblé au belvédère avant huit heures du matin. On y trouva une grande machine qui excita la curiosité des enfans. Ils en demandèrent le nom. « C'est un télescope, répondit madame de Clémire; Caroline, asséyez-vous vis-à-vis de ce verre, et regardez.... — Que vois-je! s'écria Caroline.... un château qui me paroît à deux pas d'ici.... — Cependant; reprit madame de Clémire, il est à une lieue. C'est celui de M. de Luzanne. — Ah! maman, cela est incroyable! Je distingue parfaitement toutes les personnes qui passent dans cette basse-cour..... Voilà une servante qui donne à manger à des poules;.... voilà des vaches que l'on conduit aux champs;.... voilà une vieille femme qui paroît à la porte, et qui demande l'aumône....» Ici, Caroline fut interrompue par

sa sœur, qui la pria instamment de lui céder sa place.

Pulchérie, en regardant dans le télescope, fit un cri de joie : « Ah! maman, dit-elle, je vois Sydonie! c'est elle-même!... elle parle aux servantes.... Je parie qu'elle est chargée du soin de veiller sur la basse-cour, car elle a l'air de donner des ordres.... C'est joli, à son âge; je voudrois bien être assez grande pour pouvoir me mêler aussi de la basse-cour!.... Elle se baisse.... Elle se relève.... Elle se baisse encore.... Oh! sûrement, elle ramasse des œufs.... Justement, on lui présente un panier!.... Ah! elle se tourne du côté de la pauvre femme, qui est toujours à la porte!.... César, continua Pulchérie, souffrez que je reste encore un moment.... Sydonie s'approche de la vieille femme.... Elle lui parle..... Elle la fait entrer dans la cour.... La vieille femme s'assied sur un banc.... Sydonie lui donne son panier.... et puis elle s'en va en courant. La femme reste.... — A mon tour, dit César.... — Ah! mon frère, un instant!... Sydonie revient... mais bien doucement.... Elle tient

une grande jatte.... c'est apparemment du lait.... Oui : elle le donne à la vieille bonne femme.... Ah! cette charmante Sydonie, que je l'aime!..... « En disant ces mots, Pulchérie se leva, et César prit sa place. Il ne vit rien d'intéressant. Sydonie sortoit de la basse-cour; mais il comprit enfin comment Thélismar, de sa terrasse, avoit pu voir distinctement Alphonse, malgré la distance qui les séparoit l'un de l'autre.

On ne parla, toute la journée, que du télescope et de Sydonie. Pulchérie admira la manière singulière dont elle avoit découvert le caractère bienfaisant de cette aimable jeune personne. » Elle ne se doutoit pas, poursuivit Pulchérie, que nous étions témoins de tout ce qui se passoit dans la basse-cour. — Le hasard, ajouta madame de Clémire, et une infinité de circonstances imprévues, découvrent chaque jour des actions bien plus cachées encore. Aussi, le plus sûr est de se conduire toujours comme on feroit devant des témoins : car, non-seulement Dieu nous voit et nous juge dans tous les instans de notre vie; mais le hasard, la cu-

riosité humaine, l'indiscrétion des domestiques, les trahisons des faux amis, exposent sans cesse au grand jour nos secrets les plus intimes. »

Après le dîner, madame de Clémire demanda à son fils ce qu'il pensoit du premier volume d'un livre qu'elle lui avoit prêté depuis peu de jours : c'étoit *la Vie du Dauphin père de Louis XV* (*a*). César répondit qu'il étoit enchanté de cet ouvrage, « d'autant plus, ajouta-t-il, qu'on y trouve beaucoup de détails sur l'enfance du prince ; au lieu que dans toutes les autres histoires on ne parle que des hommes, et jamais des enfans.... — Vous avez lu bien peu d'*autres histoires* ; ainsi ce jugement n'est fondé que sur une supposition. — J'imagine qu'il faut qu'un enfant soit un prodige, pour qu'un historien en fasse mention ; et, comme les prodiges sont rares, j'ai pensé que dans toutes les histoires il n'étoit presque pas question des enfans.... — Mais, qu'appelez-vous un prodige ? — Ce qu'étoit le duc de Bourgogne

(*a*) Par M. l'abbé Proyart.

dans son enfance : il aimoit les mathématiques, les vers; il faisoit des fables, des discours.... — Il n'y a rien de merveilleux à tout cela : c'étoit un enfant distingué, mais ce n'étoit point un prodige.... — Si un tel enfant n'étoit pas un prodige... que suis-je donc moi? — Un enfant ordinaire; et il ne tiendroit qu'à vous de ne pas l'être. Il ne vous faudroit qu'un peu plus d'application, de patience et d'envie de vous distinguer.... — Mais, maman, je ne ferois jamais *des discours*..... — Pourquoi pas?.... — Oh! je crois que mes discours seroient bien mauvais!.... — N'étiez-vous pas fort content de la tête que vous avez dessinée hier?.... — Oui, maman : tout le monde m'a dit qu'elle étoit bien.... — Croyez-vous qu'elle valût l'original?.... — Oh! non, maman.... — Mais pour votre âge, c'est un chef-d'œuvre. Il en seroit ainsi de vos discours.... — A présent je meurs d'envie de faire des discours... Quel dommage que tout mon temps soit si rempli!.... — Et quand vous vous promenez, quand vous travaillez à votre jardin, pensez-vous uniquement à des arbres, à des

fleurs? — Non, maman, je pense à mille autres choses.—Eh bien! durant ce temps, occupez-vous d'une idée intéressante; suivez-la constamment. C'est ainsi que l'on compose.... — Maman, donnez-moi un sujet chaque matin. — J'y consens, à condition que tous les soirs avant le souper vous me rendrez compte de votre méditation... — Maman, tantôt vous me donnerez un sujet de fable, tantôt un sujet de discours.... j'arrangerai tout cela dans ma tête, et je sens que je ne m'ennuierai plus tout seul... car je ne m'ennuie que parce que je n'ai rien à me dire.... — Voilà justement ce qui produit l'ennui le plus insupportable. Quand nous n'avons que des idées vagues et décousues, notre propre insipidité nous est aussi à charge qu'elle le seroit aux autres, si nous exprimions ces mêmes pensées dans la conversation; tandis qu'au contraire nous nous amusons nous-mêmes lorsque notre imagination travaille, et lorsqu'au lieu de penser à des choses communes et frivoles, nous nous occupons d'idées intéressantes.

» Mais revenons au livre que je vous ai prêté. Qu'avez-vous particulièrement remarqué dans le premier volume? — Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est une fable composée par M. le duc de Bourgogne lui-même, encore enfant. Cette fable a pour titre : *Le voyageur et ses chiens* (*a*). — Quel en est le sujet? — C'est Licas qui voyage : il avoit pour compagnons trois chiens, et pour provisions quatre pains. Il arrive dans une forêt bien *sombre*, enfin *au bord d'un clair ruisseau.* Il voit tout d'un coup paroître *un monstre.* Ses chiens combattent le monstre, et le *terrassent*..... Là-dessus Licas donne un pain à *Vorax* (c'est le nom d'un des chiens), et Vorax disparoît aussitôt. *Cerbère*, autre chien, reçoit aussi un pain, et de même prend la fuite. *Gargas*, le troisième chien, se présente à son tour, dans l'espérance d'obtenir une semblable récompense; mais Licas, qui étoit *prudent*, voyant que chaque pain lui

(*a*) *Vie du Dauphin père de Louis XV*, tome I, page 31.

coûtoit un chien, ne donna à Gargas qu'un petit morceau, et Gargas resta pour avoir le reste..... Voilà tout, maman.... — Quelle est, je vous prie, la morale de cette fable?..... — Maman..... mais j'ai le livre dans ma poche : je vais vous lire la fin de la fable..... Tenez, maman, voici la moralité..... « Princes, avez-vous trouvé des guides capables de vous diriger et de vous défendre dans la forêt de ce monde, gardez-vous bien de ne les mettre en état de se passer de vous que lorsque vous pourrez vous-même vous passer de leurs services. »

— Je suis persuadée, reprit madame de Clémire, que vous ne comprenez pas bien le sens de cette moralité; en conservant la pensée, je vais vous l'expliquer en termes plus clairs. Voici ce qu'elle signifie :

« Princes, avez-vous trouvé des ministres éclairés, des généraux habiles, des amis fidèles, gardez-vous bien de vous acquitter envers eux autant qu'il est en vous; gardez-vous bien de récompenser dignement leur zèle et leurs services, dans la crainte qu'après avoir obtenu

de vous tout ce qu'ils sont en droit d'en attendre, ils ne vous abandonnent. Princes, soyez injustes, soyez ingrats, afin de vous les attacher solidement! »

— Ah! maman, s'écria César, est-il possible que ce soit là le vrai sens de cette fable? — Oui, c'est le sens littéral de la moralité qui la termine. Réfléchissez-y, et vous le trouverez vous-même... — Cela est vrai. Comment n'ai-je pas senti cela d'abord? Comment ai-je pu aimer cette fable? — Dans l'ouvrage le plus intéressant et le plus estimable à tous égards, vous avez justement admiré la seule chose qu'on en doive critiquer. Si vous lisiez avec moins de rapidité et avec plus d'attention, vous ne feriez certainement pas de bévues aussi grossières. »

Le soir, à la veillée, la baronne prenant la parole : « César, dit-elle, vous vous êtes plaint que les historiens ne parlent pas assez des enfans; nous allons vous prouver que ce reproche n'est pas fondé; car nous ne vous entretiendrons, toute la soirée, que de traits tirés de l'histoire; et les héros que nous vous ferons con-

noître seront tous des enfans... — Ah! maman, cela est charmant! Vous verrez que les enfans distingués ne sont pas aussi rares que vous l'imaginez... — Maman, vous nous conterez donc plusieurs histoires?.... — Votre mère, M. l'abbé et moi, nous conterons chacun tour à tour un trait d'histoire, tant que notre mémoire nous en fournira; ce qui sûrement pourra remplir une bonne veillée. Je vais commencer, continua la baronne : écoutez. »

Chan-chi, empereur de la Chine, avoit trois fils. Les deux premiers n'étoient que des enfans ordinaires; mais le dernier, nommé Kang-hi, faisoit les délices de son père et de ses instituteurs. Il étoit docile, sensible, appliqué, sincère, rempli d'activité. Il avoit de l'empire sur lui-même; on pouvoit compter sur ses promesses; sa parole étoit inviolable. Lorsqu'il avoit pris une résolution utile et raisonnable, il la tenoit avec une persévérance que rien ne pouvoit rebuter. Il brûloit du désir de s'instruire, de se distinguer, de mériter l'affection de son père, d'obtenir l'ap-

probation de tous ceux qui l'entouroient. Il ne voyoit que des visages satisfaits. Chaque leçon lui procuroit le plaisir d'entendre louer son application, son caractère; on le chérissoit, on s'occupoit avec joie de ses plaisirs, de ses amusemens; il trouvoit toute l'indulgence à laquelle la bonne conduite et les vertus donnent tant de droits. Si par hasard il faisoit quelques fautes, on ne le grondoit pas, on s'affligeoit avec lui. Enfin ce prince charmant éprouvoit que les enfans les mieux nés sont toujours les plus heureux.

Cependant l'empereur tomba malade. L'aîné de ses fils n'avoit alors que douze ans, et le dernier, cet aimable Kang-hi, entroit dans sa neuvième année. L'empereur, sentant que son état étoit mortel, fit appeler ses enfans, et leur ayant déclaré que sa fin approchoit, il leur demanda lequel d'entre eux se croyoit assez fort pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise (*a*). L'aîné

(*a*) *Chan-chi* étoit fils de Tsunté, fondateur de la

s'excusa sur sa jeunesse, et supplia l'empereur de disposer à son gré de sa succession. Alors Kang-hi se mit à genoux devant le lit de son père, il baigna de larmes la main que l'empereur lui tendoit, et après un moment de silence..... « Pour moi, mon père, dit-il, je me sens capable de vous imiter. J'aime mieux la gloire que les plaisirs et le repos : si le ciel vous enlève à vos enfans, et si votre choix tombe sur moi, je vous prendrai pour modèle, et je rendrai mes peuples heureux. » Cette réponse fit tant d'impression sur Chanchi, qu'aussitôt il nomma le jeune prince pour son successeur, sous la tutelle de quatre personnes, par les avis desquelles il devoit se gouverner (*a*). Kang-hi justifia la tendresse et le choix de son père; il s'instruisit, il acheva de perfectionner son esprit et sa raison. Il éloigna de sa cour les flatteurs et les intrigans; il sut récompenser dignement le mérite, les talens et la vertu; il fut juste, il fut bon;

nouvelle dynastie tartaro-chinoise qui règne dans l'empire du Katay depuis le milieu du dernier siècle.

(*a*) Kang-hi monta sur le trône en 1661.

il aima la paix, et il devint le bienfaiteur et l'idole de ses peuples (*a*) (41).

La baronne ayant cessé de parler : « Je ne pourrai, mes enfans, dit madame de Clémire, vous citer un trait plus singulier que celui que votre bonne-maman vient de vous conter; car rien n'est plus extraordinaire qu'un enfant de huit ans qui sait obtenir le trône du plus vaste empire de l'univers, par ses discours, sa conduite et ses qualités; mais je vais vous entretenir d'un jeune prince du même âge, et qui devint aussi par la suite un des plus grands souverains de son temps. » Le duc Uladislas régnoit en Pologne (*b*) : il avoit un fils nommé Boleslas (*c*), âgé de neuf ans, dont l'activité, l'ardeur pour l'étude, la douceur, la patience, la bonté, donnoient les plus grandes espérances. La Bohème venoit de déclarer la guerre à la Pologne. Un jour qu'Uladislas, en présence de son fils, donnoit ses ordres au

(*a*) *Abrégé de l'Histoire des Voyages*, tome VII, page 152.

(*b*) En 1094.

(*c*) Qui fut depuis Boleslas III.

général de son armée, le jeune Boleslas, qui avoit écouté cet entretien avec une profonde attention, se jeta tout-à-coup aux pieds de son père, en le suppliant de lui permettre de faire la campagne sous les ordres du grand général. Il fit cette prière avec tant d'instances et tant d'énergie, il l'accompagna de raisonnemens si justes, si forts, et si singuliers pour son âge, que le duc, aussi attendri qu'étonné, ne put le refuser. Il se rendit à ses désirs, et le confia au grand général, qui l'emmena aussitôt avec lui.

Le jeune prince, arrivé à l'armée, y causa une surprise et une admiration générales; il parut attentif à tout ce qui s'y passoit; mais il montra une intelligence si extraordinaire, qu'on eût dit que rien n'y étoit nouveau pour lui, et qu'il se rappeloit plutôt qu'il n'apprenoit tout ce qu'il y voyoit faire. Affable, libéral pour les soldats, plein d'égards pour les officiers, il gagna tous les cœurs. Sa magnificence n'éclatoit que dans ses dons; on ne la connoissoit qu'à sa générosité. D'ailleurs, sa nourriture étoit frugale; la

terre lui servoit de lit, il souffroit gaiement les intempéries des saisons. Toujours à la tête des plus pénibles travaux, montrant un courage aussi naturel que brillant, il sembloit qu'il n'attendît sa fortune que de ses actions. Enfin tout annonçoit que ses vertus et ses exploits le rendroient un jour un modèle éternel de gloire pour les princes qui devoient régner après lui. Son exemple, que son âge rendoit encore plus frappant, redoubla l'ardeur des Polonais; les Bohèmes furent complétement défaits dans toutes les rencontres, et Uladislas jouit du bonheur inexprimable de devoir à son fils, âgé de neuf ans, une partie du succès de cette heureuse campagne.

La suite de la vie de Boleslas répondit à de si glorieux commencemens; il devint un héros. Quoique guerrier et conquérant, il fut humain, il fut sensible; il s'occupa du bonheur de ses peuples : il sut mériter leur amour, et les rendit heureux. Ce prince possédoit trop de vertus pour n'être pas encore distingué par sa piété filiale. Tous les historiens s'arrêtent

avec complaisance sur les détails intéressans de sa tendresse pour son père. Quand il eut le malheur de le perdre, la douleur qu'il en témoigna acheva de faire connoître toute la beauté de son âme, et le rendit encore plus cher à la nation. Boleslas voulut porter pendant cinq ans le deuil d'un père qu'il regretta toute sa vie; il voulut que son image, profondément gravée dans le fond de son cœur, fût toujours également présente à ses yeux. Il avoit nuit et jour attachée à son cou une médaille sur laquelle étoit gravé le portrait d'Uladislas. Il la regardoit sans cesse, pour se rappeler, disoit-il, les vertus de ce père si digne de son affection et de ses regrets. Enfin il désira qu'un enfant passionnément aimé servît encore à lui retracer le souvenir de son père : il donna à son fils aîné le nom chéri d'Uladislas (*a*).

« A présent, monsieur l'abbé, ajouta ma-

(*a*) Voyez *Histoire générale de Pologne*, par M. le chevalier de Solignac, tom. I, page 313, et tom. II, page 9.

dame de Clémire, c'est à votre tour. — Je ne conterai pas, répondit l'abbé, d'aussi belles histoires, car je ne me rappelle dans cet instant que deux faits absolument dénués de détails. M. César a dix ans, et lorsque son maître de dessin lui dit que, si depuis deux ans il s'étoit appliqué davantage, il seroit maintenant en état de dessiner des têtes d'après nature, M. César paroît croire qu'à son âge c'est beaucoup de pouvoir copier avec quelque exactitude; il ne sera donc pas inutile de lui dire que Pierre Mignard (*a*) fut destiné à la médecine par ses parens, qui lui firent faire des études en conséquence. Dans ses momens de récréation, le jeune Mignard

(*a*) Né à Troyes en Champagne, en 1610; il mourut à Paris en 1695, âgé de quatre-vingt-cinq ans, très-riche, et comblé d'honneurs. Son tombeau, en marbre, se voyoit dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré. La comtesse de Feuquière, sa fille, qui l'a fait ériger, y paroît à genoux, au-dessous du buste de son père, qui est de Desjardins. Ce monument est exécuté par Lemoine fils. (Voyez *Extraits des différens ouvrages publiés sur la Vie des Peintres*, par M. P. D. L. F., tome II.)

s'amusoit à dessiner. Il n'avoit point de maître, mais il avoit du goût et de l'application; et à l'âge de onze ans il dessinoit des portraits aussi corrects que ressemblans. Alors ses parens le mirent chez un peintre. Il se livra entièrement à cet art, et devint un des meilleurs peintres de l'école française.

Un autre peintre, nommé Jean-Baptiste Vanloo, commença à peindre très-agréablement dès l'âge de huit ans (*a*). Je n'en exige pas tant de M. César, mais je voudrois qu'il eût le désir de se distinguer dans tout ce qu'il fait, et la noble ambition de ne pas rester confondu dans la classe si nombreuse des enfans ordinaires.»

Ces deux citations de l'abbé n'eurent pas un grand succès auprès de ces enfans. César, attaqué personnellement, n'osa manifester son opinion, il garda un froid silence; mais Pulchérie prit la parole, et, avec plus de franchise que de politesse, elle déclara sans détours qu'elle aimoit

(*a*) On trouvera dans les notes sur les peintres beaucoup d'exemples de ce genre.

mieux l'histoire de Kang-hi et celle de Boleslas. « Je vois, mademoiselle, reprit l'abbé, que les leçons directes ne sont pas de votre goût. Vous êtes à cet égard comme les tyrans, qui ne peuvent supporter la vérité à moins qu'elle ne soit adoucie et déguisée sous le voile agréable de quelque apologue ingénieux.... — Ah! monsieur l'abbé, interrompit Pulchérie, je ne suis point *comme les tyrans!* j'aime toujours la vérité, je vous assure... Mais j'ai eu tort, je le sens; pardonnez-moi, monsieur l'abbé, et n'ayez pas mauvaise opinion de moi... — Mon opinion, mademoiselle, est une chose si peu importante.... — Pour me prouver que vous n'êtes pas fâché contre moi; je vous en prie, monsieur l'abbé, ayez la bonté de me faire une *leçon directe....* à moi toute seule.... j'en serois charmée.... — Quand on demande la vérité de si bonne grâce, on doit l'obtenir. Je vous dirai donc, mademoiselle, que depuis trois semaines que le chaud excessif nous a fait abandonner le cabinet de votre frère, et que notre étude de l'après-midi se passe dans la salle basse, où

vous travaillez une heure sous les yeux de votre gouvernante, j'ai pensé plus d'une fois qu'en faisant votre filet ou votre broderie vous pourriez profiter mieux des choses que vous entendez répéter à M. votre frère ; et voici à ce sujet un trait que je n'aurois jamais osé conter devant vous, sans la demande positive que vous venez de me faire.

» Mademoiselle le Febvre (*a*), qui fut depuis la célèbre et savante madame Dacier, n'apprit dans son enfance qu'à lire, écrire et travailler. Telle fut son éducation jusqu'à l'âge de onze ans. M. le Febvre, son père, avoit un fils qu'il élevoit avec le plus grand soin. Pendant qu'il lui donnoit des leçons, mademoiselle le Febvre étoit présente et travailloit à de la tapisserie. Un jour que le jeune écolier répondit mal aux questions de son père, sa sœur, sans quitter son travail, lui suggéroit à demi-voix tout ce qu'il devoit répondre. Le père l'entendit avec une joie égale à sa surprise, et de ce

(*a*) *Histoire littéraire des femmes françaises*, par une société de gens de lettres, tome II.

moment il se livra avec ardeur à l'éducation d'une enfant si digne de tous ses soins. Vous conviendrez, mademoiselle, poursuivit l'abbé, que si cette jeune personne, au lieu d'écouter les leçons, s'étoit amusée à faire des mines et de *petites niches* à son frère, elle n'auroit certainement pas procuré à son père une surprise si agréable.... — Je ne me rappelle pas, dit Pulchérie en rougissant, d'avoir fait beaucoup de petites niches à mon frère.... — Pour moi, reprit l'abbé, je me rappelle bien que lundi dernier vous avez tout doucement cousu son habit à sa chaise; que mardi vous l'avez piqué deux fois avec votre aiguille, *pour réveiller*, disiez-vous, *son attention;* qu'hier vous lui avez causé mille distractions en faisant toutes sortes de grimaces, entr'autres un certain *bec de lièvre*, qui a tant fait rire mademoiselle votre sœur, qu'elle a été obligée de sortir de la chambre. »

A ces mots, Pulchérie, les larmes aux yeux, regarda sa mère d'un air confus et suppliant. « Rassurez-vous, Pulchérie, dit madame de Clémire : je ne saurois

point ce détail si vous n'aviez pas désiré une *leçon directe;* et sûrement vous ne serez pas grondée pour avoir demandé qu'on vous dìt la vérité sans déguisement. Je vous observerai seulement que ces petites espiégleries n'ont rien d'aimable; qu'on n'en rit quelquefois que parce qu'elles sont ridicules; que ce caractère est surtout choquant dans une fille, parce qu'il lui ôte l'air de douceur et de modestie, le principal ornement de son sexe; qu'enfin un enfant *espiègle* peut bien servir de jouet pour un moment à des étrangers indifférens, mais qu'il est nécessairement insupportable à ses parens et à tous ceux qui l'entourent. J'ai encore un petit reproche à vous faire, Pulchérie; vous m'aviez promis de la confiance, vous m'aviez assurée que vous me feriez toujours un aveu sincère de vos fautes, et cependant vous ne m'avez point dit que vous eussiez troublé les leçons de votre frère.

— Ma chère maman, répondit Pulchérie, ce n'est point un manque de confiance, c'est que je ne sentois pas comme à présent tout mon tort; et, pour mon-

trer que je ne veux rien vous cacher, je vous avoue que M. l'abbé n'a pas tout dit. Il a oublié qu'il y a environ huit ou dix jours j'ai fait semblant d'éternuer pendant presque toute la leçon, en faisant une grande révérence à chaque éternuement.... — Et moi aussi, maman, reprit Caroline d'un ton triste, j'ai un peu éternué et fait la révérence. — Et moi aussi, madame, dit l'abbé, j'ai fait au moins dix révérences; car, de la meilleure foi du monde, j'ai cru que ces demoiselles étoient enrhumées du cerveau; c'est pourquoi je n'ai point parlé de cette ingénieuse espiéglerie dont j'ai été complétement la dupe. — Maman, dit Pulchérie, pardonnez-moi. — De tout mon cœur, dit madame de Clémire en l'embrassant; mais songez, Pulchérie, que, puisque vous sentez à présent les conséquences et l'absurdité de toutes ces petites malices plates et puériles, vous ne seriez plus excusable de retomber dans les mêmes fautes.

— Maintenant, dit la baronne, reprenons nos petites histoires d'enfans : ma fille, c'est à vous à parler. — Je vais, reprit ma-

dame de Clémire, vous conter un trait d'un enfant de cinq ans : ainsi vous ne devez attendre qu'un petit détail bien minutieux; mais cet enfant étoit Gustave Adolphe, et fut depuis un des plus grands rois qui aient régné sur la Suède. Agé de cinq ans, il se promenoit un jour avec ses femmes dans une prairie près de Nicoping. Le jeune prince s'échappa, et il gagnoit des broussailles, lorsqu'une de ses femmes, pour l'engager à revenir, lui cria que ce petit taillis étoit rempli de gros serpens venimeux qui le piqueroient. *Eh bien!* répondit Gustave, *donnez-moi un bâton, je les tuerai.* On voulut en vain le détourner de cette résolution : comme Hercule, avec sa massue, assommant tous les monstres de la forêt de Némée, le petit prince, armé d'une baguette, entra dans le taillis, prêt à exterminer tous les serpens qu'il y trouveroit; mais ses recherches furent infructueuses. Nul monstre ne s'offrit à ses regards; et pour ce jour-là ses travaux se bornèrent à une promenade aussi longue que fatigante (*a*).

(*a*) *Histoire de Gustave Adolphe*, tom. I, p. 50.

— Ce trait est charmant, dit la baronne; il prouve bien que le courage vient de l'âme, et non du sentiment de sa force, ou du raisonnement. On n'exige pas d'un enfant les qualités qui ne sont ordinairement le fruit que de l'expérience et de la réflexion : par exemple, on trouve simple qu'il soit quelquefois inconséquent, étourdi, inappliqué; mais on veut qu'il annonce toutes les vertus qui tiennent au cœur; ces vertus naturelles qui n'ont besoin que d'être cultivées, et dont tous les enfans bien nés apportent en naissant l'heureux germe. Ainsi un enfant qui auroit de la lâcheté, de la dureté, de l'ingratitude, seroit un monstre, si ces vices n'étoient pas l'ouvrage d'une mauvaise éducation.

— Ma bonne maman, il naît donc beaucoup de monstres? car on dit qu'il y a bien des ingrats, bien des gens durs.... — C'est qu'il y a une multitude de gens corrompus. La nature produit bien rarement des monstres; mais l'éducation en fait beaucoup. — Ainsi, maman, s'il y a des méchans, c'est donc la faute des pères et des mères?... — Oui, en général; mais

cependant un enfant, sans être né méchant, peut se corrompre en recevant la meilleure éducation du monde... — Comment cela? — S'il n'est pas docile et de la plus parfaite sincérité, les parens les plus vigilans, les plus éclairés, ne pourront le préserver d'une infinité de vices auxquels il se livrera insensiblement. Vous souvenez-vous de ce pauvre Brunet, le laquais de votre père?... — Oui, maman; qui mourut il y a deux ans.... — Sa plaie à la jambe n'étoit pas mortelle; il étoit pansé par le meilleur chirurgien de Paris, il avoit une garde qui ne le quittoit ni jour ni nuit. On s'aperçut qu'il arrachoit l'appareil mis sur sa jambe, je lui donnai une garde de plus. On fut même obligé de lui lier les mains pendant la nuit. Toutes ces précautions furent inutiles. Il frottoit ses jambes l'une contre l'autre; avec un de ses pieds il écartoit l'appareil salutaire qui pouvoit le guérir. Enfin la gangrène se mit à sa jambe; l'habileté, les lumières de son chirurgien, la vigilance de ses deux gardes, la bonté même de sa constitution, rien ne put le sauver; il mourut.... Un enfant

indocile et désobéissant est l'image de cet infortuné. Que peuvent les soins de ses parens, s'il n'en sent pas le prix; s'il ne comprend pas qu'on ne lui défend que ce qui peut le rendre vicieux, et par conséquent haïssable et malheureux, et qu'on n'exige de lui que ce qui doit assurer son bonheur?... — Mais il faut qu'un enfant soit imbécile pour ne pas sentir cela... Si nous désobéissons quelquefois, ce n'est que par étourderie et faute de mémoire et de réflexion : quand nous nous en apercevons, nous sommes bien fâchés.... — Cela ne suffit pas; il faut me l'avouer, il faut venir m'en instruire comme on va consulter son médecin quand on a fait quelque imprudence dont on doit redouter les suites pour sa santé. Je me doute bien que la crainte *des médecins* fait souvent différer la consultation; mais voilà précisément en quoi consiste l'imbécillité dont César parloit tout-à-l'heure; il n'y a que la stupidité même qui puisse aimer mieux ne pas guérir que de faire les remèdes convenables à son état, surtout

quand on est certain que ces remèdes seront aussi doux que salutaires.

» N'êtes-vous pas sûrs, mes enfans, que, lorsque vous me faites l'aveu d'une faute que j'ignore, cette candeur vous donne les plus grands droits à mon indulgence, et qu'en même temps elle redouble ma tendresse pour vous? Aussi, vous le savez, si la faute est légère, vous en êtes quittes pour une simple représentation; si elle est grave, la pénitence est bien plus douce que celle que vous recevriez si j'avois découvert le tort dont vous me faites l'aveu. Ainsi, votre intérêt, de toutes les manières, doit donc vous porter à la plus parfaite sincérité. D'ailleurs songez encore que, si vous pouvez pendant quelque temps me dissimuler vos fautes, il est impossible que vous puissiez me les cacher toujours. Nous le disions hier, à propos du télescope; tout se découvre avec le temps. N'est-il pas plus avantageux pour vous que je doive à votre amitié des lumières que le hasard et ma vigilance finiroient toujours par me procurer? Enfin

quand je suis instruite sur-le-champ de vos petits torts, j'éclaire votre esprit, et je forme votre raison par des conseils qui vous ouvrent les yeux : je vous faïs sentir les conséquences de vos fautes. Alors, comme vous avez un bon naturel, vous craignez d'y retomber; au lieu que, si je ne suis instruite qu'au bout d'un certain temps, je trouve en vous de mauvaises habitudes, formées, enracinées, qu'on ne peut plus vous faire perdre qu'à force de punitions et de pénitences.

» Pour vous en citer un exemple, Caroline et Pulchérie, je vous ai toujours recommandé de vous accoutumer à l'ordre et à l'économie. Pendant la longue maladie de votre bonne, vous avez pris l'habitude de ne rien serrer, de ne rien remettre à sa place, de perdre vos mouchoirs, vos mitaines, etc. Je l'ai su à la fin, mais trop tard. Cette habitude étoit devenue un défaut dont vous aurez beaucoup de peine à vous corriger. Si dès le commencement vous m'eussiez fait l'aveu de vos petites négligences, la seule his-

toire d'*Églantine* auroit suffi alors pour vous rendre actives et soigneuses. »

On convint unanimement de la vérité de ces réflexions de madame de Clémire, et les trois enfans promirent de ne jamais faire à l'avenir la plus légère faute sans en avertir leur mère avec autant d'empressement que de sincérité. « Je vous préviens, madame, dit l'abbé, que si vous avez encore quelque trait à raconter, nous n'avons plus le temps de faire la conversation, car il est près de neuf heures et demie. — Ce qui me reste à conter, reprit la baronne, n'est pas long. Dans ce moment je ne me rappelle que de la bataille de Leucofoé, remarquable par une circonstance peut-être unique. On y vit trois rois, l'un âgé de douze ans (*a*), les autres de dix (*b*) et de neuf (*c*), commander en personne leurs armées (*d*).

(*a*) Clotaire.

(*b*) Théodebert.

(*c*) Théodoric.

(*d*) Les deux derniers princes, Théodebert et

» Je vais aussi, dit madame de Clémire, vous citer un trait pris dans l'histoire de France. Cet infortuné Charles VI, qu'une maladie cruelle priva de la raison, sans cet affreux malheur eût été un bon roi. Charles V prit un soin particulier de former son cœur. Il se faisoit un plaisir d'éprouver ses premiers sentimens. Un jour, l'ayant fait venir dans son cabinet, il lui permit de choisir un bijou parmi ceux qui composoient son trésor. Le jeune prince, négligeant tout ce qu'il voyoit de riche et de précieux, s'arrêta, comme Achille, à une épée suspendue dans un coin du cabinet. Une autre fois, le roi lui présenta d'une main une couronne d'or, et de l'autre un casque : le prince choisit le casque. *Sire,* dit-il à son père, *gardez à jamais votre couronne.* Ces bagatelles, qui annonçoient un caractère heureux, pénétroient de joie ce sage monarque, aussi tendre père que vertueux politique (*a*).

Théodoric, étoient frères (*Histoire de Charlemagne,* par M. Gaillard).

(*a*) *Histoire de la querelle de Philippe de Valois*

—Jusqu'ici, dit l'abbé, nous n'avons cité que des enfans distingués. Je vais maintenant vous faire connoître quelques autres enfans qu'on peut appeler des prodiges........ « *Chrisiliel le Bereclh d'Exter* mourut dans sa dixième année, en 1706. Il étoit fils d'un médecin... On publia ses ouvrages posthumes en allemand. Ce sont des traités de piété, dans lesquels on remarque une simplicité pleine de bon sens.

» *Jacques Marini*, Vénitien, à l'âge de sept ans soutint à Rome, l'an 1647, des thèses publiques sur la théologie, la jurisprudence, la médecine et plusieurs autres sciences.

» Le fils de M. *Baratier*, nommé *Jean-Philippe*, parloit parfaitement le latin à quatre ans, et à cinq ans savoit le grec. Alors il apprit l'hébreu, et à six ans il savoit quatre langues, l'histoire, la géographie.

» On peut mettre au rang des enfans ex-

et d'Édouard III, par M. Gaillard, tome II. Charles VI n'avoit que douze ans lorsqu'il monta sur le trône.

traordinaires le *baron de Hemfeld*, suédois, qui mourut en 1674. Sa jeunesse justifia les espérances qu'on avoit conçues de lui dès sa plus tendre enfance. A dix-sept ans, il fut reçu dans la Société royale de Londres. A vingt ans, il parloit dix langues, il étoit excellent mathématicien et grand jurisconsulte.

» *Chrétien-Henri Heideikein*, né à Lubeck, commença à parler à dix mois. A deux ans il avoit une connoissance superficielle, mais générale, de l'histoire ancienne et moderne, et de la géographie. A cinq ans il savoit de plus trois langues, qu'il parloit également bien.

» Enfin, *Adrien Baillet*, à qui nous devons un traité fort intéressant des enfans célèbres par leurs études, en cite une multitude, et il auroit pu se mettre lui-même au rang de ces jeunes savans. Il naquit en 1649, au village de Neuville, près Beauvais. Son père était un paysan. Le jeune Baillet apprit à lire et à écrire dans un couvent de cordeliers où il alloit régulièrement prendre des leçons; et, quoique son père ne l'exigeât pas, il faisoit

tous les jours plusieurs lieues dans l'espoir de s'instruire. Peu de temps après, un ecclésiastique, aussi éclairé que bienfaisant, voulut se charger de cet enfant si digne d'inspirer de l'intérêt. Il lui fit faire ses études. Baillet devint un savant distingué, et mourut en 1705. Il n'est pas le seul qui ait recueilli des notices sur les enfans célèbres par leurs travaux littéraires. Beaucoup d'autres savans se sont occupés du même objet, et nous ont donné des ouvrages très-curieux en ce genre (*a*).

(*a*) Entre autres, *M. Goezius*, *M. Kleffeker*, *Wolf*, *Seelen*, etc. *Voyez* Dictionnaire des Merveilles de la Nature, au mot *Enfans précoces*. On peut mettre encore au rang des enfans célèbres, Édouard VI, roi d'Angleterre, fils de Henri VIII et de Jeanne de Seymour. Il monta sur le trône à l'âge de neuf ans et il savoit alors le latin, le français, le grec et l'italien. Marie Stuart, reine d'Écosse, *à l'âge de treize ans récita publiquement dans une salle du Louvre, en présence du roi Henri II, de la reine Catherine de Médicis, et de toute la cour, un discours latin de sa composition, où elle soutenoit*, dit M. Gaillard (*contre le préjugé dès lors commun*), *qu'il sied aux femmes d'être instruites*. Marie faisoit

— Monsieur l'abbé, dit madame de Clémire, c'est apparemment par politesse pour notre auditoire, que vous nous avez annoncé que tous les enfans dont vous alliez nous parler avoient été des prodiges. Il est vrai que ces enfans sont bien supérieurs aux nôtres; cependant je ne vois parmi eux qu'un seul prodige, celui qui parloit à dix mois. Tous les autres ne me paroissent que des enfans extrêmement appliqués. — En effet, répondit l'abbé, tout leur mérite ne venoit que d'une application soutenue, jointe à une extrême docilité. J'ai lu avec attention l'histoire détaillée de plusieurs de ces enfans, et j'ai vu qu'ils avoient tous un respect sans bornes, une affection touchante pour leurs instituteurs, et par conséquent une obéissance aveugle et une douceur inal-

aussi des vers français, excellens pour le temps; elle réunissoit d'ailleurs tous les talens agréables; elle dansoit parfaitement, elle chantoit, elle jouoit de plusieurs instrumens.

L'histoire du fameux Pic de la Mirandole est généralement connue, et tout le monde sait que Pascal à douze ans étoit grand géomètre.

térable. — Mais, monsieur l'abbé, reprit César, cette mémoire prodigieuse..... — Elle est le fruit, non de l'esprit et du génie, mais des qualités que je viens de vous dépeindre. Un enfant se souvient toujours des choses qu'il écoute avec attention. La preuve en est, qu'on n'a jamais vu un enfant appliqué n'être pas très-remarquable par sa mémoire. D'ailleurs, calculez donc, si vous pouvez, combien l'impatience, l'humeur, le dépit, le chagrin, les réponses, les raisonnemens déplacés, font perdre de temps à un enfant mutin et désobéissant. Si on le reprend, au lieu de redoubler d'attention et d'écouter avec soumission, il répond pour donner de mauvaises excuses. On est forcé de lui imposer silence. S'il obéit, il boude, il murmure au fond de son cœur, il n'entend plus rien, il est distrait, dominé par l'humeur : voilà une leçon perdue... — Mais je me flatte, monsieur l'abbé, que vous ne me trouvez pas un *enfant mutin et désobéissant?*...— Non, sûrement, puisque je reste avec vous : vous êtes, en général, docile, soumis, et vous

ne manquez pas d'application; mais vous ne possédez pas encore ces qualités à un degré éminent, et vous êtes enfin au dessous de ce que vous pourriez être. — Ah! monsieur l'abbé, je vous assure que je ne me suis jamais senti tant d'émulation que j'en ai maintenant que je sais qu'il y eut de tout temps une si grande quantité d'enfans célèbres; et, puisqu'il ne faut, pour le devenir, que de la docilité et un bon cœur, je vais redoubler d'attention, et je suis bien certain qu'à l'avenir vous serez content de mes progrès. Caroline et Pulchérie firent à leur mère les mêmes promesses, et l'on fut se coucher fort satisfait d'une veillée qui avoit produit de si bonnes résolutions.

L'arrivée de quelques voisins qui vinrent passer quelques jours à Champcery, interrompit les veillées; mais, le soir même de leur départ, la baronne conta l'histoire suivante.

LES ESCLAVES,

OU LE POUVOIR DES BIENFAITS.

Snelgrave étoit un voyageur anglais, capitaine de vaisseau, et recommandable par son humanité. Il voyagea long-temps en Afrique (*a*). Il y fit ce qu'on appelle la traite des nègres, c'est-à-dire qu'il y acheta beaucoup d'esclaves, commerce affreux, que l'usage ne sauroit autoriser puisqu'il outrage la nature, et qu'on ne peut faire sans s'exposer aux plus grands périls; car l'injustice et la tyrannie produisent presque toujours le désespoir et la révolte; aussi les Européens sont-ils obligés d'enchaîner sur leurs vaisseaux, pendant la nuit, et durant la plus grande partie du jour, les malheureux nègres qu'ils achètent; et, malgré toutes leurs précautions, les esclaves trouvent toujours les moyens de se réunir pour former des complots, qui souvent coûtent la vie à leurs maîtres.

(*a*) Vers l'an 1722.

Snelgrave acheta beaucoup de nègres sur les bords de la rivière de Kallabar. Parmi ces infortunés il remarqua surtout une jeune femme qui paroissoit accablée de douleur. Touché des larmes qu'il lui vit répandre, il la fit questionner par son interprète, et il apprit qu'elle pleuroit un enfant unique qu'elle avoit perdu la veille. On la conduisit sur le vaisseau de Snelgrave; et, le jour même, le chef ou roi du canton fit inviter Snelgrave à venir le voir. Snelgrave y consentit; mais, connoissant la férocité de cette nation, il se fit accompagner de dix matelots bien armés, et de son canonnier. Il fut conduit à quelque distance de la côte, où il trouva le roi assis sur un siége élevé, à l'ombre de quelques arbres. L'assemblée étoit nombreuse; une foule de seigneurs nègres environnoit le roi; et sa garde, composée d'environ cinquante hommes armés d'arcs et de flèches, le sabre au côté et la zagaie à la main, se tenoit derrière lui à quelque distance. Les Anglais, le fusil sur l'épaule, se rangèrent vis-à vis le roi.

Snelgrave présenta au roi quelques bagatelles d'Europe; et, comme il achevoit sa harangue, il entendit des gémissemens sourds qui le firent tressaillir. Il se retourna, et il aperçut un petit nègre attaché par la jambe à un pieu enfoncé dans la terre. Sur le bord d'un fossé, deux nègres d'un aspect hideux, armés de haches et vêtus d'une manière extraordinaire, paroissoient garder cet enfant, qui les considéroit en pleurant, et en joignant ses petites mains d'un air suppliant. Le roi, en voyant l'émotion que ce spectacle étrange causoit à Snelgrave, crut le rassurer en lui protestant qu'il n'avoit rien à craindre de ces deux nègres qu'il considéroit avec tant de surprise. Ensuite il expliqua gravement au voyageur que l'enfant étoit *une victime qu'on alloit sacrifier au dieu Egho pour la prospérité du royaume*... A ces mots Snelgrave frémit d'horreur.... Il n'avoit avec lui que dix hommes; la cour et la garde du prince africain formoient une troupe composée de plus de cent nègres; mais la compassion et l'humanité ne permirent pas à Snelgrave d'en-

visager tout ce qu'il avoit à craindre et du nombre et de la férocité des barbares qui l'environnoient. « O mes amis ! s'écria-t-il en se retournant vers ses gens, sauvons ce malheureux enfant ! venez, suivez-moi !... » En disant ces paroles, il s'élance vers le petit nègre. Les Anglais, animés du même sentiment, se précipitent sur ses pas. Les nègres poussent des cris affreux, et fondent en tumulte sur la troupe anglaise. Snelgrave tire de sa poche un pistolet; le roi s'effraie. Snelgrave demande à être entendu. Le roi, d'un seul mot, calme la fureur des nègres, qui s'arrêtent et restent immobiles. Alors Snelgrave, par le moyen de son interprète, explique les motifs de son action, et finit en suppliant le roi de lui vendre la victime. Cette proposition fut acceptée. Snelgrave étoit bien décidé à ne pas disputer sur le prix. Mais, heureusement pour lui, le roi nègre n'avoit besoin ni d'or ni d'argent; il ne connoissoit ni les diamans, ni les perles, et, croyant exiger beaucoup, il ne demanda qu'un collier de verre bleu, qui lui fut donné sur-le-champ. Alors Snel-

grave vole vers l'innocente petite créature qu'il venoit d'arracher à la mort, il tire son sabre pour couper la corde qui lui lioit les jambes. L'enfant, effrayé, croit que Snelgrave veut le tuer : il jette un cri douloureux. Snelgrave le prend dans ses bras avec transport, et le presse contre son sein. L'enfant, rassuré, sourit et caresse son libérateur, qui, plein d'une émotion délicieuse et pénétré d'attendrissement, prend congé du roi nègre et retourne à son vaisseau. En arrivant sur son bord, Snelgrave rencontre cette jeune négresse qu'il avoit achetée le matin. Elle s'étoit trouvée mal; et, baignée de larmes, elle étoit assise à côté du chirurgien du vaisseau, qui, n'ayant pu l'obliger à prendre de la nourriture, la faisoit rester à l'air, dans la crainte qu'elle ne s'évanouît encore. Au moment où Snelgrave passoit auprès d'elle avec ses gens, elle tourna la tête; et, tout-à-coup apercevant le petit nègre que portoit un matelot, elle fait un cri perçant, se lève, se précipite vers l'enfant, qui la reconnoît, l'appelle et lui tend les bras. Elle le reçoit dans les siens... Les

résolutions funestes qu'elle a formées, la perte de sa liberté, les projets du désespoir, les maux affreux qu'elle a soufferts, tout est oublié.... Elle est mère.... Elle a retrouvé son fils!... Cependant elle apprend de l'interprète tous les détails de l'action de Snelgrave. Alors, tenant toujours son enfant dans ses bras, elle court se jeter aux pieds de son bienfaiteur. « C'est maintenant, lui dit-elle, que je suis ton esclave! Sans cet enfant, la mort m'eût cette nuit délivrée de l'esclavage. Tu n'étois pour moi qu'un tyran : tu m'as rendu mon fils, c'est me donner plus que la vie; tu deviens mon père : oui, tu peux compter désormais sur mon obéissance; cet enfant si cher en est le gage!..... » Tandis que cette femme parloit avec le feu et l'expression de la reconnoissance la plus passionnée, l'interprète expliquoit son discours à Snelgrave. Il ne pouvoit recevoir un prix plus doux de son humanité; mais il en reçut encore de nouveaux fruits. Il avoit sur son vaisseau plus de trois cents esclaves. La jeune négresse leur conta son aventure. Après avoir écouté ce récit tou-

chant, les nègres l'entourèrent en exprimant leur admiration par des applaudissemens redoublés; ils lui promirent une soumission sans bornes; et en effet, Snelgrave, pendant le reste du voyage, trouva en eux tout le respect et l'obéissance qu'un père pourroit attendre de ses enfans (*a*).

« Si tel est le pouvoir des bienfaits et de la vertu sur les sauvages les plus féroces, quelle doit être parmi nous la force irrésistible de ce moyen, et si sûr et si doux, de gagner et de subjuguer tous les hommes! Cette petite histoire, mes enfans, doit encore vous confirmer une vérité qu'on ne sauroit vous répéter trop souvent : c'est qu'une action vertueuse devient toujours une action utile à nos intérêts personnels..... — César, dit madame de Clémire, de quel genre est l'action de Snelgrave? est-elle *héroïque?*..... — Héroïque, je ne le crois pas..... Mais je vais l'examiner suivant les règles que

(*a*) *Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, tome II, pag. 39 et suiv.

vous m'avez données. — Voyons si vous vous les rappelez bien, ces règles : répétez-les. — Pour qu'une action soit *héroïque*, il faut qu'elle soit utile, qu'elle ait exposé à un grand danger, ou qu'elle ait coûté un grand sacrifice, et qu'il eût été possible de ne pas la faire sans se rendre méprisable..... — C'est cela. Revenons à Snelgrave. — Il s'est exposé à un grand danger..... — Moins grand que vous ne le croyez peut-être. Il est vrai qu'il n'avoit avec lui que dix hommes, et que les nègres formoient une troupe d'environ cent hommes; mais les sauvages les plus féroces sont toujours les plus lâches. D'ailleurs tous les Anglais avoient des fusils; et, si le combat se fût engagé, il n'est pas douteux que les sauvages eussent bientôt pris la fuite..... — Ainsi le danger n'étoit pas bien grand..... Il me semble que Snelgrave eût été méprisable si, pouvant l'empêcher, il eût laissé égorger cet enfant sous ses yeux..... Par conséquent il n'a fait qu'une bonne action, et non une action héroïque..... — C'est fort bien raisonner. Mais comptez-vous pour rien ce

premier mouvement si généreux, et indépendant de toute réflexion, qui fit voler Snelgrave au secours de l'enfant? Ce premier mouvement fut si impétueux, que je suis persuadée qu'il auroit fait braver à Snelgrave les dangers les plus terribles; et c'est là surtout ce qui rend cette action si touchante. L'action, en effet, par elle-même n'est pas héroïque : l'humanité la prescrivoit; mais le premier mouvement qui l'inspira fut sublime.

—Ma bonne maman, dit Caroline, l'histoire que vous nous avez contée est charmante, mais elle est trop courte..... — Eh bien! mes enfans, reprit la baronne, je vais vous en dire encore une. César n'a pas trouvé l'action de Snelgrave héroïque : voyons ce qu'il pensera de celle-ci.

Le vertueux duc de Bourbon (beau-frère de Charles le Sage) servit d'otage au roi Jean, et languit huit ans dans la captivité. Son absence donna lieu à des désordres. Ses barons pillèrent ses domaines, et Chauveau, son procureur général, fut forcé, par le devoir de sa charge, d'informer contre eux. Le duc, devenu

libre, ferme les yeux sur les fautes passées, et ne songe qu'à gagner les cœurs de ses vassaux. Il institue l'ordre de l'*Espérance*. Au milieu de la solennité de cette cérémonie, le sévère Chauveau paroît, tenant à la main le cahier des informations. Il le présente à genoux au duc : *Monseigneur,* lui dit-il, *vous verrez ici bien des coupables : les uns méritent la mort, les autres ont au moins encouru la confiscation. Voici le registre de leurs crimes.* Les prévaricateurs étoient présens, et frémissoient. *Chauveau*, dit le prince, *avez-vous aussi tenu registre des services qu'ils m'ont rendus?* Il prend le registre, et le jette au feu sans le lire. A ces mots divins, à cette action généreuse, des larmes de joie et de tendresse coulèrent de tous les yeux; il n'y eut pas un de ces gentilshommes, coupable ou non, qui ne jurât de donner sa vie pour un prince si magnanime(*a*). — Ah! s'écria César, c'est bien là une action héroïque..... — Vous

(*a*) *Histoire de la querelle de Philippe de Valois*, etc., tome II.

voyez, mes enfans, reprit la baronne, quelle grandeur d'âme la seule bonté peut donner! Si l'on savoit combien il est doux, combien il est utile de savoir pardonner, de tels exemples ne seroient pas si rares!.. »

Comme la baronne achevoit ces paroles, on entendit une grande rumeur dans la maison. Les enfans courent vers la porte; madame de Clémire les suit précipitamment. Au même instant des cris redoublés se font entendre, et l'on distingue ces mots : *La paix est faite!* Madame de Clémire s'élance hors de la chambre. Elle rencontre un courrier qui arrivoit de Paris, et qui lui confirme cette heureuse nouvelle. « La paix! s'écria madame de Clémire : ah! bénissons le ciel et le roi qui nous la donnent!... » Elle n'en put dire davantage; les douces larmes de la joie lui coupèrent la parole. Elle embrasse sa mère, ses enfans; elle relit vingt fois la lettre que lui avoit donnée le courrier; elle répète à chaque instant : « La paix est faite!..... et une paix glorieuse!.... Mes enfans, nous verrons ici votre père dans deux mois au plus

tard!... — Ah! maman, dit Pulchérie, ne nous envoyez point coucher, laissez-nous veiller pour parler de notre bonheur. » Cette demande fut accordée, et madame de Clémire, apprenant du courrier qu'en traversant le village il avoit crié de toute sa force : *La paix est faite!* voulut savoir si quelques paysans s'étoient relevés. On envoya dans le village, et l'on trouva une foule de villageois aux portes du château; on les fit entrer. Madame de Clémire descendit sur-le-champ; ils l'entourèrent avec empressement, et elle leur lut la lettre qu'elle venoit de recevoir. Après cette lecture, tous les paysans crièrent *Vive le Roi!* avec cette effusion de cœur qui n'appartient qu'à des Français. « Ces transports, dit madame de Clémire, ne sont que les tributs d'une juste reconnoissance; mais quelle nation sut jamais mieux que la nôtre mériter un bon roi! » Madame de Clémire envoya chercher les ménétriers. On donne du vin aux paysans, on illumine à la hâte, et comme on peut, la cour et une partie des jardins; le cuisinier prépare un *réveillon*, et, en attendant, on se pro-

mène, on chante, on danse; et César et ses sœurs, pour la première fois de leur vie, ne se couchèrent qu'au grand jour.

Les voisins de madame de Clémire vinrent successivement la féliciter sur un événement si intéressant en général, et particulièrement pour elle. Il fallut rendre toutes ces visites. Elle commença par madame de Luzanne, qui la retint une journée entière chez elle. M. de Luzanne voulut lui faire voir son jardin, et ce jardin étoit à l'*anglaise*, c'est-à-dire qu'aucun arbre n'en étoit taillé ; que dans les petites allées les branches écorchoient le visage et arrachoient les cheveux; que les chardons et les orties croissoient en liberté dans ce lieu champêtre; qu'on y trouvoit deux ou trois buttes honorées du nom de *montagnes*, quelques vieux décombres formant une *ruine*, une vilaine chaumière bien sale, et plusieurs petits ponts de bois sur une vase épaisse et verte qu'on appeloit la *rivière*. Ainsi, comme on voit, à l'exception d'un *rocher*, d'un *temple* et d'un *tombeau*, ce jardin contenoit toutes les *fabriques* qu'on ne peut se dispenser de

placer dans un jardin anglais quand on a du goût, de l'invention et du génie. Aussi cette agréable possession, ouvrage de M. de Luzanne, ajoutoit infiniment à sa vanité naturelle. Il jouissoit de tous les priviléges attachés à la gloire d'avoir conçu un jardin à l'anglaise. Il se déchaînoit avec force contre les *allées droites, la symétrie, les parterres, les pattes d'oie, les étoiles;* et ces lieux communs, épuisés depuis dix ans, il les répétoit avec complaisance, et croyoit étonner tout le monde par l'originalité de ses idées et la délicatesse de son goût.

Caroline et Pulchérie, qui, surtout depuis l'aventure du télescope, avoient pris l'amitié la plus vive pour la jeune Sydonie, se promenèrent avec elle, et furent goûter dans sa chambre. Elles y trouvèrent dans des corbeilles une grande quantité de *bluets* effeuillés; et, questionnant à ce sujet Sydonie, elle répondit que c'étoit pour faire de l'eau de bluets (*a*). «Quoi! dit Pulchérie, vous la savez faire?

(*a*) Bonne pour les yeux.

— Rien n'est plus aisé, reprit Sydonie. — Et mademoiselle, ajouta la gouvernante de Sydonie, fait aussi de l'eau de roses; et avec les feuilles (*a*) de ces mêmes fleurs elle fait encore des couleurs charmantes qui lui servent à peindre ces jolis bouquets que vous voyez là encadrés. — Et pour peindre les feuillages? — Elle fait une couleur verte avec des feuilles. — Cela est charmant. — Oh! mademoiselle fait bien d'autres choses! ce sirop d'orgeat que vous avez trouvé si bon, c'est elle qui l'a fait, ainsi que cette gelée de groseille... — Ah! que je voudrois en savoir faire autant!.... — Vous le saurez dans un instant, reprit Sydonie; je vous donnerai toutes mes petites recettes; vous n'aurez besoin ni d'alambic, ni d'appareils incommodes.... — Et nous ferons de l'eau de roses et des couleurs?... — Dès demain, si vous voulez. » A ces mots l'obligeante Sydonie fut embrassée à plusieurs reprises par les deux sœurs. Ensuite la gouvernante, qui n'approuvoit

(*a*) C'est-à-dire, les pétales.

pas trop que Sydonie *donnât toutes ses recettes*, ouvrit une armoire, et priant Caroline et Pulchérie de s'approcher : « Mesdemoiselles, dit-elle, voilà des ouvrages que vous n'apprendrez pas si promptement. Regardez toutes ces pelotes, ces jolis petits coffres, ces bourses de filet, ces cordons de canne, ces sacs brodés, c'est mademoiselle Sydonie qui a fait tout ce magasin...— Il n'y a personne, interrompit Sydonie, qui n'en puisse faire autant. Je n'ai point de talens, et du moins je tâche de varier mes occupations. Ma mère m'a fait prendre l'habitude, et me donne l'exemple de n'être jamais un seul instant oisive. »

Pulchérie, qui examinoit avec attention tout ce qui étoit dans la chambre, aperçut une grande caisse placée sous le lit. Elle demanda ce que c'étoit. Sydonie rougit, et répondit que cette caisse ne contenoit rien d'intéressant. La gouvernante se mit à rire. « Je n'oserois pas, dit-elle, donner un démenti à mademoiselle; cependant..... — Oh ma bonne! s'écria Sydonie, de grâce!..... — Assurément, inter-

rompit la gouvernante, la rougeur des jeunes demoiselles est bien trompeuse, on n'y connoît rien; car qui ne croiroit, en voyant celle de mademoiselle Sydonie en cet instant, qu'elle a de bonnes raisons pour être embarrassée? et pourtant..... — Ma bonne! ma chère bonne!... — Allons, je me tairai, je ne dirai qu'une seule chose, c'est que cette caisse renferme encore de l'ouvrage de mademoiselle, et que sa maman l'a grondée de s'être levée aujourd'hui à cinq heures pour achever cet ouvrage, que madame la marquise de Clémire ne lui a pas permis de finir tout-à-fait. » Ce dialogue excita toute la curiosité de Caroline et de Pulchérie. La dernière surtout ne put se contenir. Elle se jeta au cou de Sydonie, lui reprocha tendrement *son manque de confiance*, et la conjura de lui montrer *le charmant ouvrage* que renfermoit la caisse. Sydonie rougissoit, sourioit, embrassoit Pulchérie, et ne répondoit rien. La gouvernante, qui mouroit d'envie que la caisse fût ouverte, prit la parole : « Il est vrai, dit-elle, que mademoiselle ne doit pas dire....... ne

doit pas se vanter..... Aussi, a-t-elle travaillé en secret, et sans le secours de personne...... Cela n'en est que plus louable... Enfin, tout se découvre.... Moi, il n'y a que quatre ou cinq jours que je suis dans la confidence, et encore malgré mademoiselle. Allons, ma chère enfant, continua-t-elle en s'adressant à Sydonie; allons, satisfaites ces deux aimables jeunes demoiselles : elles seront discrètes, j'en suis sûre..... — Oh! oui, s'écria Pulchérie. — Je n'ai rien à leur refuser, reprit tristement Sydonie; mais, en vérité, cette caisse ne vaut pas la peine.... — Profitons de la permission, dit la gouvernante en tirant la caisse au milieu de la chambre. » Caroline et Pulchérie se mettent précipitamment à genoux pour mieux voir. La gouvernante ouvre enfin cette mystérieuse cassette..... Mais quelle est la surprise de Caroline et de sa sœur, en ne voyant que des habits grossiers de paysanne! « Voilà, dit la gouvernante, six chemises; la toile n'en est pas fine, mais regardez *ces coutures, ces surjets!* comme cela est fait!... Voilà deux corsets et deux

jupons de flanelle : des *bonnets ronds*, des mouchoirs, des tabliers, des bas tricotés...... C'est un petit trousseau complet; et puis, par-dessus le marché, voici une jolie grimace (*a*). Ouvrons-là....... Ah !...... mademoiselle y avoit enfermé un chapelet, des ciseaux, un petit couteau et un dé d'ivoire... Eh bien ! mesdemoiselles, continua la gouvernante, vous paroissez étonnées; que pensez-vous de ceci ?... » Les deux sœurs devinèrent facilement que tout cet ouvrage de Sydonie étoit destiné à quelque pauvre femme. Caroline et Pulchérie, quoiqu'elles fussent bien enfans, surent cependant apprécier la résistance que Sydonie avoit opposée à leur curiosité. Également touchées de l'action et du vertueux embarras que cette charmante jeune personne éprouvoit encore, elles se jetèrent dans ses bras, et la sensible Sydonie les embrassa mille fois avec l'expression de la plus tendre amitié. La gouvernante, attendrie, considéroit en silence ce tableau intéressant..... Mais enfin, re-

(*a*) Une pelote.

prenant la parole, elle conta qu'en effet cette caisse étoit destinée à une pauvre femme dont Sydonie prenoit soin depuis un mois; et Pulchérie, faisant de nouvelles questions, apprit que cette femme étoit précisément celle qu'elle avoit vue par le télescope. Enfin, on vint interrompre un entretien si agréable. Madame de Clémire, revenue de sa promenade, envoya chercher ses filles, et Sydonie, les prenant sous le bras, les conduisit dans le salon.

Le soir, en retournant à Champcery, Caroline et sa sœur contèrent à leur mère tout ce qui leur étoit arrivé. « Ah! mes enfans, dit madame de Clémire, profitez donc d'un exemple si touchant! songez que les âmes froides, et même les âmes les plus dures, ne peuvent se défendre d'admirer la vertu. Mais elles s'en tiennent à cet hommage involontaire et stérile; tandis que les belles âmes brûlent du désir d'imiter ce qu'elles admirent. — Ah! sûrement, maman, nous imiterons Sydonie! n'en doutez pas; et comme elle aussi, nous ne serons jamais un instant

oisives. A nos récréations, nous ferons des pelotes, des petits coffres, des porte-feuilles, de l'eau de roses et de bluets, et des ouvrages pour les pauvres. — Sydonie ne vous a pas dit qu'elle étudie la botanique, et qu'elle connoît parfaitement toutes les plantes des champs et leurs propriétés?.... — Non, maman; elle est si modeste!..... — Mais, comment a-t-elle appris cela?.... — En se promenant avec M. de la Palinière, qui, comme vous savez, est un très-grand botaniste. Sydonie, qui ne perd pas une occasion de s'instruire, quand M. de la Palinière vient chez sa mère, se promène avec lui, et cueille toutes les plantes qu'elle rencontre..... — Ah! si nous avions eu cette idée, nous en connoîtrions déjà beaucoup; car nous nous sommes promenées bien souvent avec M. de la Palinière. — Si nous n'étions pas si empressés de parler, et si nous savions profiter de l'instruction des gens que nous rencontrons, ou avec lesquels nous vivons, les hommes nous instruiroient infiniment mieux que les livres; et personne ne nous pa-

roîtroit ennuyeux. Par exemple, M. d'Ormont n'est pas un homme bien amusant!.... — Oh! il est d'une tristesse!..... avec ses prairies artificielles; j'ai retenu ce mot-là, parce que toutes les fois qu'il vient vous voir, maman, je lui ai entendu dire cela..... — Assurément, je le fais toujours parler d'agriculture, parce que c'est la seule chose qu'il sache parfaitement et dont il soit occupé. Je l'oblige beaucoup en mettant la conversation sur un objet qui l'intéresse, et je m'instruis en l'écoutant...... — C'est comme lorsque M. Milet a passé cinq jours à Champcery, vous parliez toujours d'anatomie........ — Parce que M. Milet est chirurgien; et c'est ainsi qu'il n'existe personne dont il ne soit possible de tirer parti, et dont la conversation ne puisse être instructive. »

Après ces réflexions, on parla encore de Sydonie, et madame de Clémire n'oublia pas de dire à ses filles que leur âge seul pouvoit excuser l'indiscrétion qu'elles avoient eue d'abuser de la douceur de Sydonie, en la pressant de découvrir une

chose qu'elle désiroit cacher; et elle leur fit sentir combien la curiosité est dangereuse, puisqu'elle peut faire commettre de semblables fautes. « Mais, ajouta madame de Clémire, avez-vous demandé à Sydonie la permission de me confier ce secret? — Oui, maman, et elle y a consenti sans hésiter. — Parce qu'elle connoît tous les devoirs d'une fille envers sa mère; mais, si elle eût été moins honnête et moins éclairée, et qu'elle eût exigé de vous de ne point conter cette petite aventure?.... — Maman,... aurions-nous pu vous en parler alors?... — Mais, n'aviez-vous pas donné votre parole, avant d'ouvrir la caisse, de n'en parler à personne?.... — Oui, maman.... — C'étoit à cette condition que vous avez obtenu ce que vous désiriez.... — Nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire d'ajouter *excepté maman*, parce que cela va sans dire.... — Dans tous les marchés que nous faisons, nous ne pouvons être liés que par nos actions et nos paroles; nos intentions sont comptées pour rien; et vous sentez bien que, si l'on pouvoit les faire valoir après

le marché fait, il n'y auroit point d'engagement solide, on ne sauroit plus sur quoi compter. Ainsi, vous aviez dit : *Je n'en parlerai à personne;* vous ne m'aviez point exceptée; par conséquent, vous ne pouviez plus me confier ce secret sans le consentement de Sydonie. Si elle n'eût pas voulu vous le donner, qu'auriez-vous fait? — Ah! quelle triste supposition!... Eh bien! maman, il faut bien garder sa parole : nous aurions pris le parti de nous taire.... — Et si je vous avois questionnées comme je fais toujours, et si je vous avois demandé de me conter avec détail et sans rien omettre tout ce qui s'étoit passé entre vous et Sydonie?.... — Oh! mon Dieu, maman, dans quel embarras vous nous mettez!... —Vous n'auriez eu de moyen de garder le secret qui vous étoit confié qu'en me trompant, qu'en me faisant beaucoup de mensonges....—Oh! non, maman, nous ne vous aurions point trompée!... Vous auriez donc trahi votre secret?... — Nous aurions fait l'aveu de notre faute; je vous aurois dit que Sydonie nous avoit confié un secret..... — C'eût été déjà une indiscrétion;

et moi, j'aurois pensé que ce secret n'étoit point du tout à l'avantage de Sydonie... — Nous vous aurions dit que sa modestie seule lui faisoit désirer qu'il fût caché... — Alors, je l'aurois deviné..... — Oui, je le vois bien, il eût fallu ou mentir ou manquer à notre parole; cela est affreux! Ma chère maman, nous ne nous trouverons jamais dans une situation si cruelle; jamais nous n'accepterons un secret sans demander auparavant la permission de vous le dire; et, si on ne vouloit point nous l'accorder, nous refuserions la confidence... — D'autant mieux qu'une personne qui voudroit mettre des bornes à votre confiance en moi manqueroit certainement de principes et d'honnêteté, et le secret d'une semblable personne ne peut être intéressant. »

Comme madame de Clémire avoit beaucoup de lettres à écrire, on ne reprit pas encore les veillées. César demanda à sa mère la permission de lire l'*Iliade*. « Vous n'êtes point encore en âge, répondit madame de Clémire, de sentir les beautés de cet ouvrage : cependant, comme cette lec-

ture est indispensable pour l'intelligence d'une infinité de tableaux, je veux bien que vous la fassiez; mais ce n'est pas un ouvrage que vous puissiez lire à vos récréations... — Pourquoi, maman? — Avec moi, vous comprendrez mieux ses beautés et surtout ses défauts..... — Mais je sais que madame Dacier a fait des remarques, et je vous assure, maman, que je ne les passerois point.... — Ce sont précisément les remarques que je serois très-fâchée que vous lussiez sans moi..... — Quoi! maman, elles ne sont pas justes?...... — Tenez, l'Iliade est sur cette tablette; apportez-la-moi... — La voici, maman... — Je vais vous en lire quelques passages; celui-ci, par exemple... Il faut auparavant vous mettre au fait de ce qui précède. Dans une bataille, Adraste, un jeune Troyen, est dans un char; ses chevaux prennent le mors aux dents, son char se brise. Adraste tombe à terre sur le visage. Alors Ménélas s'élance vers lui, dans l'intention de percer de sa pique un ennemi à terre et sans défense. Mais Adraste lui demande la vie, et lui promet une rançon. Ménélas alloit

lui donner la vie et l'envoyer sur ses vaisseaux, lorsque Agamemnon accourt, et, d'un ton plein de colère, lui reproche sa pitié....

« N'épargnons point les Troyens, dit-il; qu'aucun n'échappe de nos mains, non pas même l'enfant qui est dans le sein de sa mère; qu'ils périssent tous avec Ilion, etc. »

» Cet avertissement plein de force et de sagesse changea l'esprit de Ménélas, qui d'abord repousse le malheureux Adraste; et, en même temps, Agamemnon lui plonge son épée dans le sein. Ce jeune prince tombe à la renverse, et Agamemnon, lui mettant le pied sur la gorge, retire sa pique. *Iliade*, liv. VI.

» Eh bien! mon fils, dit madame de Clémire, comment trouvez-vous cette action? — Je la trouve horrible, répondit César; tuer son ennemi sans défense, c'est assassiner... — Tels sont cependant les héros du poème.... Mais voyons, sur ce passage, la remarque de madame Dacier; la voici :

« Homère loue cette cruauté d'Agamemnon : car, comme il y a une pitié perni-

cieuse, il y a aussi une cruauté salutaire. Des ennemis aussi injustes et aussi perfides que les Troyens ne méritoient pas d'être épargnés (*a*). »

« Comment! maman, madame Dacier approuve cette action !..... — Je n'imaginois pas que la cruauté pût jamais vous paroître louable; mais, comme toutes les remarques de madame Dacier sont dans ce genre, j'ai dû craindre que l'autorité d'une personne si justement célèbre n'eût du moins le pouvoir d'affoiblir en vous l'horreur que l'inhumanité doit inspirer.... — Quoi! maman, madame Dacier ne désapprouva jamais des actions barbares?... — Jamais, même les actions les plus lâches. Dolon,

(*a*) Quel langage! et dans la bouche d'une femme!......... D'ailleurs, quelle logique! En quoi les Troyens étoient-ils injustes et perfides? Pâris avoit enlevé Hélène : c'étoit le crime d'un prince troyen, et non de la nation troyenne; mais l'injustice même d'un ennemi peut-elle autoriser le meurtre et l'assassinat? Quand les Troyens eussent été en général méprisables, étoit-ce une raison de les massacrer tous sans exception comme sans pitié? Étoit-ce une raison de n'épargner pas même l'enfant dans le sein de sa mère?

un espion, est pris par Ulysse et Diomède : Dolon demande la vie ; Ulysse la lui promet, à condition qu'il déclarera tout ce qu'il sait. Sur cette assurance, le lâche Dolon instruit avec détail les deux guerriers, qui ensuite, plus lâches et plus perfides que lui, au mépris de leur parole, ont la barbarie atroce de lui ôter la vie (*a*). Tenez, voilà le trait. Voici la remarque ; vous verrez que madame Dacier approuve cette basse cruauté. En voulez-vous encore un exemple ?.... Ulysse, après avoir abattu Socus par une blessure mortelle, l'insulte, en lui disant qu'il n'aura point de sépulture, et qu'il sera dévoré par les oiseaux de proie, qui se battront sur son cadavre, etc..... Et point de remarque de madame Dacier. Mais, dans une occasion semblable, elle a cru pouvoir tirer parti de l'ironie barbare employée par Idoménée : aussi a-t-elle fait une remarque. Idoménée donne un coup de pique à Othrionée, et le perce

(*a*) Il est d'autant plus étrange que madame Dacier n'ait pas fait de eemarque sur cette action atroce, qu'Homère la conte très-simplement, et sans paroître le moins du monde la désapprouver.

d'outre en outre. Othrionée, blessé à mort, tombe, et Idoménée, fier de sa victoire, lui tient ce discours : « Othrionée, vous serez le plus brave de tous les hommes si vous tenez la parole que vous avez donnée à Priam (*a*). Ce bon roi, pour vous engager à la tenir, vous a promis sa fille. Mais nous sommes plus en état de vous satisfaire que le roi Priam. Nous allons vous faire venir d'Argos la plus belle fille d'Agamemnon, et nous vous la donnerons en mariage, à condition que votre rare valeur nous rendra maîtres de Troie. Venez donc sur nos vaisseaux, afin que nous dressions les articles; nous ne sommes pas indignes d'avoir un gendre comme vous. Après cette raillerie amère, Idoménée le traînoit par les pieds. Azius vint l'arracher de ses mains, etc. » (*Iliade*, liv. XIII.) « Quelle horreur! dit César; insulter ainsi un ennemi vaincu, mourant!... Peut-on rien imaginer de plus cruel et de

(*a*) Il avoit promis à Priam de repousser les Grecs; et Cassandre devoit être le prix de ses services.

plus lâche ! Comment madame Dacier peut-elle excuser une semblable barbarie !..... Homère veut bien convenir que cette raillerie est amère, et madame Dacier ne la trouve qu'*héroïque* et *plaisante.* Voici sa remarque :

« Homère a mêlé ici, avec beaucoup d'art, des railleries qui partent d'un courage *héroïque*, et qui sont très-capables d'allumer le courage des combattans qui les entendent, et de *divertir* le lecteur tranquille qui les lit. D'ailleurs Homère *relève encore par là le caractère d'Idoménée*, en faisant voir qu'au milieu du plus grand danger il ne laisse pas de conserver *sa gaieté* ordinaire, ce qui est la marque d'un grand courage..... »

— Est-il possible que madame Dacier ait fait imprimer un pareil jugement ! — Votre étonnement est fondé. En effet, il ne faut ni penser, ni raisonner, ni écrire ainsi, quoiqu'on sache le grec. Finissons cet examen par ce passage qui me tombe sous la main. Ménélas terrasse Pisandre ; ensuite, lui mettant le pied sur l'estomac, il lui adresse un discours aussi long qu'in-

sultant, des *paroles pleines de fiel*, ajoute Homère; et madame Dacier, en parlant de ce discours, dit *qu'on y trouve la force, la convenance, la justice et la brièveté*... (*a*) — Mais, maman, madame Dacier avoit donc un bien mauvais cœur? — Au contraire, elle avoit une très-belle âme...... — Elle manquoit donc absolument d'esprit et de bon sens?...... — Point du tout; elle avoit certainement un mérite supérieur.... — Mais comment a-t-elle pu écrire des choses si révoltantes?......... — Elle étoit égarée par l'enthousiasme, c'est-à-dire, par la passion; elle savoit parfaitement le grec, par conséquent elle sentoit mieux que personne toutes les beautés de l'Iliade, et son admiration pour Homère lui ôtoit cette impartialité si estimable et si rare, sans laquelle un écrivain ne peut ni persuader ni instruire. — Cela prouve bien encore, maman, comme vous nous l'avez dit, qu'il ne faut se *passionner* que pour la vertu, puisque les autres passions peu-

(*a*) On pourroit citer du même ouvrage une infinité de traits semblables; le livre XXI est, dans ce genre, un des plus révoltans.

vent rendre si aveugles. Maman, comment faut-il faire pour conserver toute sa vie une parfaite impartialité?....... — Il faut entretenir et fortifier au fond de nôtre cœur un sentiment si naturel qu'il ne nous est pas possible de parvenir à le détruire entièrement, *l'amour de la justice et de la vérité;* il faut se préserver des passions. Alors on pense noblement, on raisonne avec justesse, on voit bien, on juge sainement; on rend sans effort justice à ses ennemis; s'ils ont des talens et du mérite, on en convient, et même on trouve un grand plaisir à louer ce qu'ils ont d'estimable..... — Voilà, je crois, le plus difficile. J'avoue, maman, que je n'aurois pas un *grand plaisir* à louer quelqu'un qui me haïroit. — Seriez-vous insensible au plaisir d'exciter une admiration générale et fondée sur l'opinion que vous donneriez de votre cœur et de votre esprit?..... — Qui pourroit être insensible à cela?..... — Eh bien! je suppose que vous n'êtes plus dans l'âge heureux où l'on n'a point encore d'ennemis; je suppose que vous en avez un dont l'aversion

pour vous est bien reconnue : vous vous trouvez un jour dans une société composée de huit ou dix personnes; la conversation tombe sur votre ennemi, on se permet beaucoup de médisances à son égard; vous vous taisez : de la médisance à la calomnie, le passage est facile et prompt; on en vient bientôt jusqu'à noircir votre ennemi; on donne des conjectures absurdes pour des faits; on dénature les faits mêmes, en changeant les circonstances. Votre ennemi a de l'esprit et des talens, on lui refuse le sens commun, etc. Alors vous prenez la parole, et, guidé par *l'amour de la justice et de la vérité*, vous parlez avec force en faveur de votre ennemi. Vous causez beaucoup d'étonnement. Cependant on vous écoute d'abord avec une certaine défiance; on doute un moment de votre sincérité : prenez garde à vous; il faut dire de bonnes raisons; il faut justifier votre ennemi, ou vous ne passerez que pour un hypocrite; mais vous prouvez votre générosité par des raisonnemens solides et sans réplique. Alors vous voyez sur tous les visages la

surprise et l'admiration; vous entendez autour de vous un doux murmure d'applaudissemens : vous venez d'attirer tous les cœurs par un charme irrésistible. Votre ennemi saura demain ce qu'il vous doit. S'il ne cesse pas de vous haïr, c'est un monstre. Mais de quel front oseroit-il encore se déchaîner contre vous? il ne peut désormais témoigner de l'aversion pour vous qu'en se rendant odieux et méprisable..... — Ah! je voudrois être grand pour avoir un ennemi, afin de le louer et de le défendre! — Ne vous lassez donc point d'admirer l'utilité de la vertu : voyez quels fruits on en retire, quels succès flatteurs elle procure! Oh! combien l'homme s'épargneroit d'embarras et de peine, s'il vouloit constamment ne consulter qu'elle!

— Maman, vous n'avez point d'ennemi?..... — Je me flatte que vous êtes bien sûr que je ne hais personne? — Oh! certainement. — La religion et l'humanité réprouvent également cet affreux mouvement : ainsi vous croyez bien qu'il n'a jamais souillé mon cœur. Cependant

on m'a dit que j'avois des ennemis....... — Est-il possible!...... — Mais je ne les crois pas bien ardens, et je suis sûre que dans quelques années je n'en aurai plus, parce que la haine s'affoiblit et finit par s'anéantir quand elle n'est point partagée..... — Puisque vous avez des ennemis, maman, ils ne vous connoissent donc pas?... — En effet, j'ose croire que, s'ils connoissoient le fond de mon cœur, ils cesseroient de me haïr..... — Mais il est impossible qu'ils puissent dire du mal de vous... — Du moins ils ne m'accuseront pas d'être une mauvaise mère, ou d'être intrigante, ou d'afficher une noblesse de sentimens démentie par mes actions et par ma conduite; je suis tranquille à cet égard.

» Mais, à propos des personnes qui ont de l'aversion pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'en ai cité une, il y a quelque temps, dans une de nos veillées. — Je me flatte que cette personne n'étoit pas l'héroïne de l'histoire..... — L'action la plus touchante, le trait, selon moi, le plus intéressant que je vous

aie jamais conté, c'est précisément cette personne qui me l'a fourni..... — Oh! maman, et nous aurons pleuré, sans doute?.. — Oui, beaucoup, et moi aussi, en vous contant ce trait, dont je ne parlerai jamais sans enthousiasme. — Dans ce moment nous admirions une personne qui a de l'aversion pour vous : cette idée me fait de la peine. Mais êtes-vous bien sûre que cette personne ne vous aime pas? — Jugez-en vous-même : elle a eu besoin de moi pendant sept ou huit ans; elle venoit sans cesse me consulter, me confier ses secrets, me demander des démarches, des sollicitations, que je n'aurois certainement pas faites pour mon propre intérêt : nous n'avions d'ailleurs nul rapport de société. Sa situation intéressante, le désir que j'éprouvois de lui être utile, voilà les seuls rapports qui existassent entre elle et moi. Elle ne venoit jamais me voir que pour me demander un service; je ne l'écoutois que pour entendre le détail de ses affaires, je ne parlois d'elle que pour solliciter une grâce. Le succès couronna mon zèle; j'obtins successivement, dans

cet espace de huit ans, tout ce qu'elle m'avoit chargée de demander. À cette époque un événement nous sépare. Au bout d'un an je la revois. Elle semble à peine me connoître; je ne trouve plus en elle qu'une étrangère; et bientôt j'apprends, avec quelque surprise, qu'elle étoit devenue mon ennemie...... — Quelle ingratitude!..... — Je n'en ai pas moins de plaisir à citer un trait d'elle, dont je vous parlois tout-à-l'heure; et voilà l'esprit de justice et d'impartialité que je désire vous inspirer. Mais revenons à vos lectures.

» Je me flatte que vous renoncez au projet de lire seul l'Iliade?..... — Oui, maman. On m'avoit dit qu'on permettoit cette lecture à tous les enfans de mon âge, et que les remarques étoient fort instructives. J'ai vu, l'année passée, mon cousin Frédéric lire l'Iliade et l'Odyssée à ses récréations : c'est pourquoi je vous demandois la même permission ; mais puisqu'il y a tant de mauvais principes dans cet ouvrage, j'aime mieux ne le lire qu'avec vous, parce que vous me ferez

sentir toutes les conséquences des choses dangereuses qu'on y trouve. — En général, il est bien peu d'ouvrages que vous puissiez lire seul sans danger....... — Mais un livre d'histoire, à présent, maman, *que je sais juger des actions?*... — Vous avez lu tous les abrégés, si utiles et si estimables, faits principalement pour la jeunesse et pour l'enfance (*a*) : quelle histoire désirez-vous lire à présent?..... — L'histoire de Malte.... — L'abbé de Vertot est un historien agréable; mais ses jugemens ne sont pas toujours justes et conformes aux principes d'une saine morale, il s'en faut bien... — Choisissez donc vous-même, maman, le livre que vous me donnerez. — Vous me promettez toujours de lire lentement et avec réflexion, et de me rendre compte tous les soirs de ce que vous aurez lu?...... — Oui, maman. — Eh bien! je vais vous donner un abrégé de l'histoire d'Angleterre, en deux volumes, qui me paroît clair et fort bien fait. »

(*a*) Par M. l'abbé Millot.

Deux jours après César dit à sa mère qu'il étoit choqué d'un passage qu'il venoit de lire dans le livre qu'elle lui avoit prêté. « Voyons, dit madame de Clémire; lisez-moi ce passage. — Le voici, dit César.

« Les Français furent défaits à Azincourt par Henri V; il y fit tant de prisonniers, que, pour pouvoir sûrement faire face aux ennemis qui menaçoient encore, il fallut mettre à mort ceux que le sort avoit déjà livrés (*a*). »

— Eh bien ! qu'est-ce qui vous choque dans ce passage?....... — Mais, maman, l'historien ressemble à Homère : il conte cette cruauté comme une chose toute simple, et même indispensable. Il ne fait ensuite nulle réflexion là-dessus : ainsi il semble approuver cette barbarie. » A ces mots, madame de Clémire embrassa son fils. « Vous n'avez pas lu, lui dit-elle, comme un enfant; en lisant vous avez réfléchi, vous avez consulté votre cœur et votre raison; et ce n'est qu'ainsi que la lecture

(*a*) *Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire d'Angleterre*, deux gros volumes. *Voyez* tome I[er], page 75.

peut être utile. Cette manière de conter un trait atroce est en effet bien révoltante. Que diriez-vous donc de l'ouvrage que je lis maintenant, et dans lequel on trouve ce portrait de Frédégonde?

« Frédégonde répara le défaut de sa naissance par tant de qualités éminentes, qu'on est tenté de dire d'elle, que, si elle n'est pas née dans l'élévation des premiers rangs, elle méritoit d'y naître. Elle est une de ces héroïnes qui ne sont pas obligées de rougir des fautes du sort..... La grandeur de son génie la fit régner presque sans partage sur ce prince (Chilpéric), etc. (*a*). » Peut-on parler ainsi d'une femme abominable, qui a commis tant de crimes!...... Croiroit-on que c'est là le portrait d'un monstre, l'opprobre de son sexe, et l'exécration de la postérité!....... L'auteur la loue beaucoup de son *adresse*. Elle savoit, dit-il, *triompher de tous ses ennemis*. Mais par quels moyens? par la trahison et par le meurtre. Toute *son adresse* con-

(*a*) *Mémoires historiques, critiques et anecdotiques de France*, tome I, page 70. Cet ouvrage est intéressant, et plein de recherches curieuses.

sistoit à faire empoisonner ou assassiner ceux qu'elle craignoit. Mais demain, mon fils, je vous lirai dans l'Histoire de Charlemagne (*a*) le vrai portrait de Frédégonde. Nous lirons aussi dans un autre ouvrage du même auteur le récit de la bataille d'Azincourt (*b*); et vous serez, je l'espère, charmé de cette lecture. — Maman, vous aimez beaucoup les ouvrages de cet auteur?..... — Oui, parce qu'on y trouve une véritable philosophie, du sentiment, des idées neuves, une impartialité parfaite, la morale la plus pure, des jugemens toujours justes, enfin tous les grands résultats que doit offrir l'histoire: d'utiles leçons pour les hommes, et surtout pour les rois (*c*). — Maman, connoissez-vous

(*a*) Par M. Gaillard.

(*b*) *Histoire de la querelle de Philippe de Valois*, etc.

(*c*) Je n'ai guère entendu dire d'un historien, qu'il eût de la *sensibilité*. Cet éloge ne semble convenir qu'aux ouvrages d'imagination; mais ceux de l'auteur cité par madame de Clémire justifient cette expression. Il me paroît impossible de les lire sans être souvent attendri jusqu'aux larmes. Lisez, entre

l'auteur? — Je ne l'ai pas vu quatre fois dans ma vie. — Maman, pourquoi ne me donnez-vous pas ses ouvrages? — Je veux que nous les lisions ensemble, afin que vous n'en perdiez rien, que rien ne vous en échappe, et que vous sentiez tout. Ainsi, je vous donnerai d'autres ouvrages pour vos lectures particulières; et, je vous le répète, lisez toujours avec la plus grande attention; pesez bien les réflexions et les jugemens de l'auteur. J'insiste beaucoup sur ce point, parce qu'il est d'une extrême importance; car, en prenant cette habitude, la lecture formera véritablement votre cœur et votre esprit, et par la suite aucun livre, quel qu'il soit, ne pourra être dangereux pour vous; au lieu que, si vous lisiez sans réflexion, vous prendriez insensiblement une foule d'idées fausses, et la lecture, loin de vous éclairer et de vous instruire, ne pourroit qu'affoiblir votre

autres, toute l'histoire de la Pucelle d'Orléans (*Histoire de la querelle de Philippe de Valois*, t. III); le beau portrait de saint Louis (*Histoire de la Rivalité*, etc.); celui de Henri IV; tout le récit de la bataille de Pavie (*Histoire de François Ier*).

raison, ébranler vos principes, et peut-être même vous corrompre. » L'abbé, qui vint chercher César, interrompit cette conversation. Le soir on reprit les *veillées*, et madame de Clémire conta l'histoire suivante.

PAMÉLA,

OU L'HEUREUSE ADOPTION.

Félicie, uniquement occupée de l'éducation de ses deux filles, vivoit dans le sein d'une famille aimable qu'elle chérissoit, ne voyant que ses parens et ses amis. Félicie chaque jour s'applaudissoit de son bonheur. Elle avoit le goût de l'occupation et de l'étude, une âme douce et sensible. Elle ne connut jamais la haine, elle abhorroit la vengeance, elle savoit aimer : il n'est point de sacrifices que l'amitié n'eût le droit d'attendre d'elle; enfin personne ne dédaigna jamais plus sincèrement *le faste et la fortune*.

Cependant les filles de Félicie commençoient à sortir de l'enfance; Camille, l'aînée, atteignoit à peine sa quatorzième

année, lorsque Félicie, par la situation de ses affaires, se trouva forcée de la marier. Elle n'avoit point de fortune à lui laisser, elle ne pouvoit l'établir qu'en obtenant pour elle des grâces et des places. Le parti le plus avantageux à tous égards s'offroit pour Camille; Félicie ne devoit pas balancer, mais elle n'en sentit pas moins vivement combien il est fâcheux d'être obligé de marier sa fille dans un âge si tendre. En effet, c'est un malheur d'autant plus grand pour une jeune personne de quatorze ans, qu'il doit influer sur tout le reste de sa vie. Son éducation n'est qu'ébauchée, et reste à jamais imparfaite...... « Mais, maman, interrompit Caroline, si cette jeune personne est bien née, elle sera toujours soumise et obéissante comme avant son mariage; ainsi sa mère pourra perfectionner son éducation...... — Il faudra que cette jeune personne ait bien de l'esprit et de la raison pour conserver la même application avec ses maîtres, en s'entendant appeler *madame*. D'ailleurs ne sera-t-elle pas obligée de quitter ou du moins d'interrom-

pre ses études toutes les fois que son mari viendra dans sa chambre? — Mais si ce mari aime les talens? — A quatorze ans on n'a point encore de talens qui puissent être agréables aux autres; ainsi vous sentez combien la crainte d'ennuyer son mari et le plaisir de s'entretenir avec lui doivent nuire aux études et retarder les progrès. Mais revenons à notre histoire.

Camille, peu de temps après son mariage, tomba dangereusement malade. Félicie éprouva des inquiétudes qui, réunies aux veilles et aux insomnies, causèrent une altération dans sa santé, dont elle se ressentit long-temps après le rétablissement de sa fille. Comme sa poitrine parut s'attaquer, les médecins lui ordonnèrent les eaux de Bristol. Elle fut obligée de laisser sa chère Camille à Paris, entre les mains d'une belle-mère, et elle partit pour l'Angleterre avec Natalie, sa seconde fille, qui étoit alors dans sa treizième année.

Félicie n'avoit pas eu la précaution de s'assurer d'une maison. Aussi, en arrivant à Bristol, elle ne put trouver qu'un

logement d'autant plus désagréable, qu'il n'étoit séparé que par une cloison d'un autre appartement occupé par une Anglaise malade, et dans son lit depuis deux mois. Félicie, qui savoit parfaitement l'anglais, questionna son hôtesse sur sa voisine, et elle apprit que cette malheureuse Anglaise se mouroit de la consomption. Elle étoit veuve : son mari, jeune homme d'une naissance distinguée, avoit été déshérité par ses parens pour avoir fait un mariage peu convenable. En mourant il n'avoit pu laisser à sa femme qu'une petite pension viagère; circonstance d'autant plus affligeante pour cette femme infortunée, qu'elle avoit une fille âgée de cinq ans, qui perdroit avec sa mère tout moyen de subsister. L'hôtesse termina ce récit par l'éloge de Paméla (c'étoit le nom de l'enfant), elle assura Félicie qu'il n'existoit pas une plus charmante petite créature. Cette histoire intéressa vivement Félicie, et toute la soirée elle ne s'entretint avec Natalie que de leur malheureuse voisine et de son enfant.

Félicie et sa fille habitoient la même

chambre. Il y avoit environ deux heures qu'elles étoient couchées; Natalie dormoit profondément; sa mère commençoit à s'assoupir, lorsqu'un mouvement extraordinaire, qu'elle entendit dans la chambre de l'Anglaise malade, la réveilla en sursaut. Elle prête une oreille attentive, et distingue des gémissemens. Alors, se rappelant que la malade n'avoit pour la servir qu'une femme-de-chambre et une garde, Félicie imagine que peut-être son secours ne sera pas inutile. Elle se lève précipitamment, prend sa lampe de nuit, et sort doucement, afin de ne pas réveiller Natalie : elle traverse une garde-robe où couchoit sa femme-de-chambre : en passant elle lui recommande de ne pas quitter Natalie; ensuite elle entra dans le corridor. La porte de la malade étoit ouverte : Félicie entend des accens entrecoupés de sanglots; elle avance en tremblant... Tout-à-coup une femme-de-chambre en pleurs s'élance hors de la chambre, en s'écriant : *C'en est fait, elle n'est plus!....* — O ciel! dit Félicie, et j'accourois pour vous offrir des secours!.... — Elle vient d'expirer, re-

prit la femme-de-chambre; ô mon Dieu! que deviendra sa malheureuse fille? J'ai moi-même quatre enfans: comment pourrai-je me charger de cette infortunée?.... — Où est-elle cette enfant? interrompit vivement Félicie.... — Hélas! madame, l'innocente n'est pas en âge de connoître son malheur! Sait-elle seulement ce que c'est que la mort?.... Elle chérissoit sa pauvre mère!.... car jamais enfant ne fut plus sensible;... mais elle dort paisiblement dans la même chambre où sa mère vient de rendre le dernier soupir!... » A ces mots, Félicie frémit : « Juste Dieu! s'écria-t-elle : ah! venez, arrachons cette enfant d'un lieu si funeste! » En disant ces mots, Félicie se précipite vers la chambre; elle entre.... Pour approcher du berceau de l'enfant il falloit passer à côté du lit de la malheureuse Anglaise. Félicie tressaille et s'arrête. Elle fixe un instant ses yeux remplis de pleurs sur ce triste et touchant objet. Ensuite, se mettant à genoux : « O mère infortunée, dit-elle, quelle a dû être l'horreur de vos derniers momens!... Vous laissiez votre enfant sans

appui, sans secours!..... Ah! du sein de l'éternité, j'aime à le croire, vous pouvez encore et me voir et m'entendre!.... Je me charge de votre enfant : je ne lui laisserai point oublier celle qui lui donna la vie; chaque jour elle implorera pour sa mère la clémence de l'Être suprême.» En achevant ces paroles, Félicie se leva, et, avec une émotion égale à son attendrissement, elle s'approcha du berceau. Un rideau cachoit l'enfant. Félicie, d'une main tremblante, l'écarte doucement, et découvre l'innocente petite orpheline. Félicie contemple avec ravissement sa beauté, sa figure angélique et touchante. L'enfant dormoit profondément; à côté du lit funèbre de sa malheureuse mère elle goûtoit paisiblement les charmes du repos! La sérénité de son front, la candeur de sa physionomie, qu'un doux sourire embellissoit encore, la fraîcheur et l'éclat de son teint, formoient avec sa situation un contraste aussi frappant que pathétique. «Hélas! dit Félicie, comme elle dort! dans quel moment et dans quel lieu!... Aimable et malheureuse enfant!.... en vain tu de-

manderas ta mère..... Mais, du moins, l'humanité t'en donne une autre : oui, je t'adopte; oui, tu trouveras dans mon cœur la sensibilité, l'affection d'une mère! Allons, continua Félicie en s'adressant à la femme-de-chambre, aidez-moi à transporter chez moi ce berceau. » La femme obéit avec joie; et l'enfant, sans se réveiller, fut portée doucement sur son petit lit dans l'appartement de Félicie. La jeune Natalie s'étoit levée : inquiète et troublée, elle accourt au-devant de sa mère, qui lui dit, en entrant dans la chambre : « Approche, Natalie; je t'apporte une seconde sœur; viens la voir, et me promettre de l'aimer. » Natalie vole auprès du berceau; elle se met à genoux pour mieux considérer l'enfant. Félicie lui conte en peu de mots tout ce qui lui est arrivé. Natalie pleure en écoutant ce triste récit; elle regarde tendrement la petite Paméla, en l'appelant sa sœur; elle voudroit être au lendemain, pour l'entendre parler et pour l'embrasser mille fois. Enfin il fallut se remettre au lit. Félicie ne put fermer l'œil durant le reste de la nuit; mais peut-on désirer le som-

meil quand c'est le souvenir d'une bonne action qui nous en prive?

A sept heures du matin on entra dans la chambre de Félicie. Aussitôt que les fenêtres furent ouvertes, Paméla se réveilla. Félicie courut à son berceau. L'enfant, en l'apercevant, parut surprise; et puis, la regardant fixement, elle sourit et lui tendit les bras. Félicie la serra dans les siens avec transport. Elle croyoit à la sympathie (c'est la superstition de tous les cœurs sensibles); elle se persuada qu'elle en voyoit les effets dans les douces caresses de la petite Paméla, qui lui inspiroit déjà une affection si tendre; et elle l'en aima davantage encore. Cependant bientôt Paméla demanda sa mère. Ce nom de mère, dans sa bouche, attendrit Félicie : « Votre maman, dit elle, n'est plus ici... » A ces mots, Paméla fondit en larmes. Natalie voulut entreprendre de la consoler : « Ah! dit Félicie, laissez-lui cette affection touchante! j'avois besoin de voir couler ses pleurs; songez à sa situation, Natalie, et vous éprouverez le même sentiment. »

Quand Paméla fut habillée, elle se mit à genoux, et fit tout haut ses prières; Félicie tressaillit en lui entendant dire : *Mon Dieu, rendez la santé à maman!* — Ne faites plus cette prière, dit Félicie, car votre maman ne souffre plus.... — Elle ne souffre plus! s'écria Paméla; ô mon Dieu, je vous en remercie!... » Ces paroles déchirèrent l'âme de Félicie. « O mon enfant! interrompit-elle, ne dites que les prières que je vous dicterai; dites : *Mon Dieu, daignez faire le bonheur de maman.* » Paméla répéta cette prière avec autant de ferveur que d'attendrissement. Ensuite, se tournant du côté de Félicie, et la regardant d'un air tendre et ingénu : « Permettez-moi, dit-elle, de demander encore à Dieu qu'il me fasse la grâce de rejoindre bientôt maman. » En achevant ces mots, elle s'aperçut que les yeux de Félicie se remplissoient de larmes; elle se leva et fut se jeter à son cou en pleurant. Dans ce moment on vint avertir Félicie que sa voiture étoit prête; elle prit sa petite Paméla dans ses bras, et, suivie de Natalie, elle sortit, monta en voiture, et

partit pour Bath (*a*). Elle ne revint à Bristol qu'au bout de quinze jours; et, ne voulant plus retourner dans son premier logement, elle y loua une autre maison.

Chaque jour Félicie s'attachoit davantage à Paméla : la douceur angélique, la sensibilité, la reconnoissance de cette enfant, lui faisoient goûter délicieusement le fruit de ses bienfaits. Après avoir passé trois mois à Bristol, Félicie quitta l'Angleterre et retourna en France. Toute sa famille, ainsi qu'elle, adopta l'aimable petite Paméla. Il étoit impossible de la voir sans s'intéresser à elle, et de la connoître sans l'aimer. Lorsqu'elle eût atteint sa septième année, Félicie l'instruisit de son sort, et lui conta l'histoire de la malheureuse Anglaise qui lui donna le jour. Ce triste détail fit verser à Paméla des torrens de larmes. Quand Félicie eut cessé de parler, elle se jeta à ses pieds, et lui dit tout ce que la reconnoissance et la plus vive tendresse pourroient in-

(*a*) Bath est à quatre ou cinq lieues de Bristol.

spirer de touchant et de sublime à la personne de vingt ans la plus sensible. Telle étoit Paméla, son âme l'élevoit sans cesse au-dessus de son âge. Lorsqu'elle parloit de ses sentimens, elle n'avoit plus le langage ni les expressions de l'enfance. On pouvoit citer d'elle mille traits charmans, des réponses fines et délicates, une foule de mots heureux et touchans que le cœur seul peut inspirer : cette sensibilité vive et profonde répandoit une grâce inexprimable sur toutes les actions de Paméla; elle donnoit à sa douceur un charme qui pénétroit l'âme, elle embellissoit sa figure. On voyoit mille fois Paméla avant de savoir si ses traits étoient réguliers, si elle étoit belle ou jolie. On n'étoit frappé que de sa physionomie intéressante, ingénue; on ne remarquoit que l'expression céleste de son visage. On ne pouvoit ni l'examiner ni la louer comme une autre. Elle avoit de grands yeux bruns, de longues paupières noires; on ne disoit rien de ses yeux, on ne parloit que de son regard. Elle avoit toute l'envie de plaire et d'obliger que donne un bon

naturel; elle étoit attentive, généreuse, complaisante, sincère autant que naïve. Enfin on trouvoit en elle des qualités et des agrémens dont la réunion est bien rare. Elle avoit de la finesse, de la franchise et de l'ingénuité. Elle étoit aussi gaie que sensible, aussi vive que douce. Les seuls défauts qu'eût Paméla venoient même de cette extrême vivacité, qui jamais ne lui causa le plus léger mouvement d'impatience contre qui que ce fût, mais qui lui donnoit une étourderie que peu d'enfans ont poussée plus loin. En voici un trait qui montrera en même temps sa douceur, son respect et sa tendresse pour Félicie. Paméla, beaucoup moins par négligence que par l'effet de sa vivacité et de son étourderie, perdoit sans cesse tout ce qu'on lui donnoit. Alloit-elle se promener, elle ôtoit son chapeau pour mieux courir; et, rentrant dans la maison toujours en courant, elle oublioit le chapeau, qui restoit sur le gazon. Après avoir travaillé, l'empressement d'aller jouer ne lui permettoit ni de rassembler son dé, ses aiguilles, son étui,

ni de les serrer; elle se levoit précipitamment : le sac à l'ouvrage, tout ouvert, tomboit à terre, Paméla sautoit par-dessus, et disparoissoit en un clin d'œil. On étoit charmé de la voir courir dans les champs et dans un jardin; mais on lui défendoit de courir dans la maison. Paméla, avec le plus grand désir d'obéir, oublioit continuellement cette défense; elle tomboit régulièrement trois ou quatre fois par jour, et laissoit à toutes les portes des lambeaux de robes et de tabliers. Enfin, à force de prières, d'exhortations et de pénitences, insensiblement elle perdit un peu de cet excès de turbulence. Félicie avoit l'attention tous les matins de lui demander compte de tout ce qu'elle devoit avoir dans ses poches et dans son sac à ouvrage; et cet examen journalier contribuoit à rendre Paméla moins étourdie. Un matin que Félicie, suivant cette coutume, visitoit les poches de Paméla, elle ne trouva pas ses ciseaux. Paméla, grondée et questionnée, répondit que du moins ses ciseaux n'étoient pas perdus, puisqu'elle savoit où

ils étoient. « Et où sont-ils? demanda Félicie. — Maman, répondit Paméla, ils sont à terre dans le cabinet de ma sœur.... — Comment, à terre! Et pourquoi les avez-vous laissés là? — Maman, j'étois dans ce cabinet : je me mouchois; en tirant mon mouchoir mes ciseaux sont tombés de ma poche; dans ce moment j'ai entendu votre sonnette; aussitôt je me suis mise à courir pour venir dans votre chambre....... — Quoi! sans prendre le temps de ramasser vos ciseaux!..... — Oui, maman, pour vous voir plus tôt..... — Mais vous saviez bien que je vous demanderois compte de vos ciseaux, et que je vous gronderois en ne les trouvant pas...... — Maman, je n'ai pas pensé à cela; je n'ai pensé qu'à vous, qu'au plaisir de vous voir. » Paméla, en prononçant ces mots, avoit les larmes aux yeux, et elle rougit. Félicie la regarda fixement et d'un air sévère, et elle rougit davantage encore. Cette vive rougeur et le peu de vraisemblance dans le récit de Paméla persuadèrent à Félicie que l'innocente petite Paméla venoit de mentir. « Otez-vous

de mes yeux, lui dit-elle; je suis sûre qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous venez de me dire; sortez sans répliquer. » A ce terrible discours, Paméla, baignée de larmes, joint les mains, et tombe aux genoux de Félicie sans proférer une parole. Félicie ne vit dans cette action suppliante que l'aveu de sa faute. Elle la repoussa avec indignation, et l'accabla de reproches. Paméla, suivant l'ordre qu'elle avoit reçu, gardoit toujours le silence, et n'exprimoit sa douleur que par ses sanglots et ses gémissemens. Félicie étoit à la campagne; elle sortit pour aller à la messe; et au lieu d'y mener Paméla, comme à l'ordinaire, elle chargea sa femme-de-chambre de l'y conduire, et la quitta précipitamment. Félicie, arrivée à la chapelle, eut, malgré elle, bien des distractions; elle tourna plusieurs fois la tête du côté de la porte, et vit enfin arriver Paméla, qui, les yeux rouges et remplis de pleurs, se mit humblement à genoux sur les marches de l'escalier. La femme-de-chambre lui dit de ne pas rester là avec les domestiques, et d'avancer;

la triste Paméla répondit d'une voix basse : *Cette place est encore trop bonne pour moi.* Cette humilité toucha Félicie; elle fit signe à Paméla d'approcher, qui pleura de joie en reprenant sa place à côté de Félicie. Après la messe, la femme-de-chambre de Félicie s'approcha d'elle. « Paméla, dit-elle, n'avoit pas menti.... — Comment? interrompit Félicie. — Non, madame, reprit la femme-de-chambre : elle m'a priée de descendre avec elle dans le cabinet, et nous y avons trouvé les ciseaux à terre, comme elle l'avoit dit. — O ma charmante Paméla! s'écria Félicie en la prenant dans ses bras; et tu te laissois accuser, maltraiter, sans rien dire pour ta justification? — Ma chère maman, vous m'aviez défendu de parler. — Et tu tombois à mes genoux, tu paroissois me demander pardon! — Je dois toujours demander pardon quand maman est fâchée contre moi. Quand elle me gronde, j'ai sûrement tort. — Mais j'étois injuste. — Non, ma bienfaitrice, ma tendre mère ne peut jamais l'être avec moi! — Qui pourroit ne pas adorer un

enfant capable d'un semblable attachement, et qui prouve une soumission si touchante, une douceur si enchanteresse ! »

Paméla souffrit beaucoup *de ses dents de sept ans.* Elle eut à cette époque une maladie de langueur qui dura plus d'un an. Félicie, pour pouvoir mieux la soigner, la fit coucher tout ce temps dans sa chambre. Paméla, voyant l'inquiétude de Félicie, cherchoit à lui cacher ses souffrances. Elle avoit des insomnies cruelles. Félicie se relevoit souvent, la prenoit dans ses bras, lui donnoit à boire. Paméla ne recevoit jamais de semblables soins sans verser des larmes d'attendrissement et de reconnoissance. Elle conjuroit Félicie de se coucher promptement. « Dormez, maman, disoit-elle : votre sommeil me fait du bien. Quand j'entends à votre respiration que vous êtes endormie, je souffre mille fois moins. »

Il n'est point de sentiment honnête qui fût étranger au cœur de Paméla, même ceux qui semblent ne devoir être que le fruit de la réflexion et de l'éducation. A

peine se souvenoit-elle de l'Angleterre : elle chérissoit trop Félicie pour ne pas aimer la France; mais elle savoit qu'elle étoit anglaise, et elle conservoit pour sa patrie un attachement d'autant plus vertueux, qu'elle n'auroit pu sans désespoir envisager la nécessité d'y retourner pour s'y fixer. Un jour (elle avoit huit ans), Félicie écrivoit, et Paméla jouoit tranquillement à côté de sa table. On étoit alors en guerre avec l'Angleterre; tout-à-coup Félicie entend le bruit du canon; elle écoute, et s'écrie : « *Voilà peut-être l'annonce d'un avantage sur les Anglais !* » En disant ces mots, ses regards tombent sur Paméla, et sa surprise est extrême en la voyant pâlir, rougir et baisser les yeux. Dans ce moment plusieurs personnes entrèrent dans la chambre; on vint avertir que le dîner étoit servi. Paméla paroissoit toujours tremblante et troublée. Félicie, voulant absolument lire au fond de son âme : «Il faut, dit-elle, savoir pourquoi on a tiré le canon. Je me flatte encore que nous *avons battu les Anglais.....*» A peine Félicie achevoit-elle ces paroles, que Pa-

méla, fondant en larmes, se précipite à ses pieds : « O maman ! s'écria-t-elle, pardonnez-moi de pleurer. Je n'en aime pas moins les Français.... mais je suis née en Angleterre !.... » Ce mouvement, singulier pour son âge, toucha profondément Félicie. « Ame pure et sensible, dit-elle, un instinct touchant et sublime t'inspire mieux que ne pourroit faire la raison !....... En croyant commettre une faute, tu remplis un devoir sacré : conserve toujours à ton pays, à celui de tes pères, cet intérêt si tendre ! Aime les Français, tu le dois ; mais n'oublie jamais que l'Angleterre est ta patrie. » Ces paroles ranimèrent Paméla et la pénétrèrent de joie ; et le soir même, avant de se coucher, elle ajouta à ses prières celle-ci : « *Mon Dieu, faites que les Anglais et les Français ne se haïssent plus, et qu'ils ne se fassent jamais de mal !* » Avec autant de sensibilité, il étoit impossible que Paméla n'eût pas une piété sincère et tendre. Certaine que Dieu la voyoit et l'entendoit dans tous les instans de sa vie, elle ne faisoit jamais de fautes sans lui demander pardon avec les larmes touchantes du re-

pentir le plus vrai. Mais, avant d'implorer ce pardon, elle s'accusoit à Félicie : « Dieu, disoit-elle, pourroit-il me pardonner si je manquois de confiance en maman? D'ailleurs, une faute me pèse tant, quand maman l'ignore! et puis il est si doux d'ouvrir son cœur à ce qu'on aime!... Maman me donnera peut-être une petite pénitence; mais elle causera, elle raisonnera avec moi, elle louera la sincérité de sa Paméla; elle l'embrassera mille fois; et ce soir en me couchant, quand je lui demanderai sa bénédiction, elle me la donnera avec encore plus de tendresse qu'à l'ordinaire.... s'il est possible. » Après ces réflexions, Paméla voloit dans les bras de sa mère, et elle y trouvoit le prix de sa candeur et de son affection. Ne pouvant se séparer de Félicie, préférant à tout autre plaisir celui d'être avec elle, même sans lui parler; établie dans sa chambre, tandis que Félicie lisoit, écrivoit, ou faisoit de la musique, Paméla s'amusoit en silence et sans faire le moindre bruit, dans la crainte de troubler Félicie. De temps en temps cependant elle se levoit douce-

ment et sur la pointe des pieds, elle s'approchoit de Félicie, elle l'embrassoit, et puis elle retournoit à sa place. Plus d'une fois, quittant brusquement ses joujoux, elle alla se précipiter, en pleurant, dans les bras de Félicie : « Au lieu de jouer, disoit-elle, je pensois à vous, maman, à vos bienfaits... » En parlant ainsi, Paméla tomboit aux pieds de sa bienfaitrice; elle embrassoit ses genoux, elle les arrosoit de larmes; et, avec l'expression passionnée et toute l'énergie du sentiment et de la reconnoissance, elle se rappeloit tout ce qu'elle lui devoit.

Un enfant si extraordinaire et si attachant ne pouvoit être par la suite une personne médiocre; aussi Paméla, à dix-sept ans, justifia-t-elle toutes les espérances que son enfance avoit fait concevoir. Elle avoit de l'instruction, des talens agréables, et toute l'adresse qui sied si bien à une femme. Il n'y a point d'ouvrages qu'elle n'eût appris et qu'elle ne sût faire. Elle pouvoit également se passer de brodeuse, de lingère et de marchande de modes. D'ailleurs, elle dessinoit bien, elle

peignoit parfaitement les fleurs, elle jouoit supérieurement de la harpe, talent charmant et précieux pour elle, parce qu'elle le devoit uniquement à sa mère, qui avoit été sa seule maîtresse de harpe. Paméla aimoit la lecture, l'histoire naturelle, la botanique. Elle avoit une écriture charmante, et pour son style on n'avoit pas eu de peine à le former. Avec une âme si délicate et si sensible pouvoit-elle écrire sans goût, ou manquer de force et d'imagination? Elle avoit conservé l'ingénuité et toutes les grâces de son enfance, des manières caressantes, une gaieté franche et communicative, et cette douceur attrayante qui lui gagnoit tous les cœurs. Comme l'amusement favori de son enfance avoit été de s'exercer à courir et à sauter, elle jouissoit d'une excellente santé; elle avoit, avec des traits délicats et une taille mince et légère, une force étonnante. Il étoit impossible de la surpasser à la course; personne ne marchoit mieux qu'elle, et ne dansoit de meilleure grâce. Elle joignoit à tous ces agrémens une bonté qui ne se démentit jamais.

Comme Sydonie, elle travailloit souvent en secret pour les pauvres (*a*), elle méritoit l'éloge charmant qu'un auteur célèbre a fait d'une reine infortunée, et surtout des femmes en général : on pouvoit dire de Paméla, *qu'elle montroit ces vertus douces et bienfaisantes que la philosophie enseigne aux hommes et que la nature donne aux femmes* (*b*).

Natalie, plus âgée que Paméla de sept ans, étoit dans le monde depuis quelques années, ainsi que sa sœur Camille; elle faisoit le bonheur de sa mère par sa tendresse pour elle, sa conduite et sa réputation; enfin, ces trois objets si chers et si dignes de l'être, Camille, Natalie, Paméla, rendoient Félicie la plus heureuse personne de la terre. Cette félicité si pure fut troublée par un événement qui plon-

(*a*) L'enfant que j'ai voulu peindre ici a depuis justifié cet éloge : elle est une épouse, une mère et une amie parfaite. Tous les traits cités de son enfance et de sa première jeunesse sont exactement vrais.

(*b*) M. Gaillard, *Supplément* à *l'Histoire de la Rivalité*, tome II.

gea Félicie dans la plus juste affliction. Elle avoit une jeune belle-sœur nommée Alexandrine (*a*), qui, par ses vertus, ses talens et ses charmes, faisoit les délices de sa famille. Attaquée depuis six mois d'une maladie de langueur, que d'abord on ne jugea pas dangereuse, Alexandrine prit la résolution d'aller passer un an dans les provinces méridionales. Félicie éprouva le double chagrin de voir partir sa mère avec Alexandrine. Cette mère, aussi vertueuse que tendre, consentit à se séparer de sa fille, à supporter les fatigues d'un triste voyage et les peines d'une longue absence, pour suivre une belle-fille à laquelle ses soins devenoient nécessaires.

(*a*) Cette touchante Alexandrine, morte à vingt-cinq ans, étoit la mère de l'infortuné jeune homme auquel cet ouvrage est dédié. Tous les détails qui la concernent dans cette histoire, ainsi que ceux qui regardent *madame Busca*, sont de la plus scrupuleuse vérité. Il m'est doux de rendre cet hommage à sa mémoire; mais, d'ailleurs, je crois que de tels exemples feront plus d'impression sur mes jeunes lecteurs, lorsqu'ils sauront avec certitude qu'ils ne sont point d'invention.

Hélas! elle emportoit du moins des espérances consolantes; mais elles les perdit bientôt sans retour. Le voyage ne fit qu'augmenter les maux d'Alexandrine.... Enfin les symptômes les plus funestes achevèrent de ravir un reste d'espoir.... Félicie, instruite par sa mère de ces douloureux détails, cherchoit encore à s'abuser, lorsqu'elle reçut d'elle une lettre conçue en ces termes :

De N..... ce..... novembre 1782.

« Elle existe encore!... mais, peut-être, hélas! quand vous recevrez cette lettre!... ô ma fille! que deviendra votre malheureux frère?... que deviendrai-je moi-même avec sa douleur et la mienne?... et je suis à deux cents lieues de vous!... Cette créature angélique que nous allons perdre, nous ne la connoissions qu'imparfaitement : une vie tranquille et fortunée, telle qu'étoit la sienne, ne pouvoit faire briller aux yeux des autres les vertus sublimes qu'elle possède.... Vous n'avez point d'idée de son courage, de sa piété, de sa patience,

de sa parfaite résignation. Je vous ai mandé qu'elle s'abusoit sur son état; j'étois dans l'erreur. Elle étoit éclairée même en partant de Paris; elle le dit alors en secret à sa femme-de-chambre; je tiens ce détail de Julie elle-même...... Pour adoucir l'horreur de notre situation, l'infortunée vouloit du moins nous persuader qu'elle conserve l'illusion que nous avons perdue : mais hier elle s'est trahie avec moi. Nous étions tête à tête : elle m'a dit qu'elle désiroit recevoir ses sacremens le surlendemain, et qu'elle me conjuroit de l'annoncer à son mari avec les précautions et les ménagemens nécessaires pour qu'il n'en fût point alarmé. Ensuite elle est tombée dans une profonde rêverie. Afin de l'arracher à ses réflexions, j'ai repris la parole; j'ai dit que je vous écrirois ce matin. A ces mots elle a paru vouloir me dire quelque chose, et je me suis aperçue qu'elle balançoit. J'ai serré sa main dans les miennes, en lui demandant si elle désiroit me donner une commission pour vous. « Oui, m'a-t-elle répondu. J'ai une inquiétude qui me tourmente, et la voici :

Vous savez, a-t-elle continué, *qu'à treize ans j'ai eu le malheur de perdre ma mère ; on me mit alors au couvent : peu de jours après, une pauvre femme me fit demander au parloir ; elle étoit paralytique, et elle m'apprit que ma mère pendant les deux dernières années de sa vie l'avoit fait subsister. J'embrassai cette malheureuse femme en pleurant ; depuis ce temps je prends soin d'elle. Daignez, maman,* poursuivit-elle avec émotion, *daignez recommander cette femme à ma sœur, et lui dire de ma part que mon amitié l'en charge. Julie vous donnera son adresse ; et, de grâce, envoyez-la demain à ma sœur.* » Je n'ai pu répondre à ce discours que par des larmes. Elle m'a baisé la main avec une expression déchirante.... Dans ce moment cette petite chienne que vous lui connoissez, et qu'elle aime tant, *Zémire,* a voulu monter sur son lit. Je l'ai prise sur mes genoux. Votre sœur s'est penchée pour la baiser. « *Pauvre Zémire!* a-t-elle dit : *Maman, vous aimez les chiens : je vous la donne ;... promettez-moi de la garder toujours.....* » Vous saurez, ma fille, appré-

cier de tels traits. Au moment de tout quitter, penser à tout! n'oublier rien!... A vingt-quatre ans, belle, heureuse, jouissant d'une réputation sans tache, près de se séparer pour toujours du mari le plus aimé, d'un enfant charmant, d'une tante chérie, qui fut à la fois pour elle une bienfaitrice généreuse et l'amie la plus aimable (*a*);... enfin, en consommant le plus douloureux sacrifice, conserver une humanité si touchante! en s'occupant du soin vertueux d'assurer un sort à l'infortunée dont elle étoit le seul appui, en vous léguant sa pauvre femme (*b*), s'occuper encore de petits détails dont une légère maladie suffiroit pour distraire tout autre, ne pas même oublier son chien!.... Ah! comment ne pas admirer une bonté si prévoyante, un courage si héroïque!.... Adieu, ma fille. Je vous envoie la seule consolation que je puisse vous offrir dans

(*a*) Madame de Montesson. Feu ma tante et non celle de feu M. de Genlis, comme on le dit dans une *Biographie nouvelle*.

(*b*) Ce legs honorable rappelle celui d'*Eudamidas*. (Voyez *Annales de la Vertu*, t. I, p. 340.)

ce moment : c'est l'adresse de la pauvre femme, qu'il vous sera bien doux de voir et de soigner. »

Aussitôt que Félicie eut lu cette lettre, elle sortit sur-le-champ, et, suivie de Paméla, elle monta en voiture, et alla dans la rue *du faubourg Saint-Jacques*. C'étoit où demeuroit la pauvre femme, nommée *madame Busca*, et qu'on n'appeloit dans son quartier que la *sainte femme*. L'étonnement de Félicie et de Paméla, en la voyant et en l'écoutant, fut égal à la pitié d'admiration qu'elle leur inspira. Cette malheureuse femme paralytique avoit les jambes et les mains entièrement desséchées. Ses doigts, horriblement allongés, paroissoient disloqués, et avoient perdu toute forme humaine. Son visage n'offroit rien de hideux, mais elle étoit d'une maigreur et d'une pâleur frappantes. Elle ne pouvoit ni soulever ni tourner la tête; elle la portoit inclinée sur sa poitrine, et dans cet affreux état, depuis dix-sept ans, elle avoit cependant conservé toute sa connoissance et toute sa raison. Elle couchoit dans une grande chambre proprement ar-

rangée ; un ecclésiastique d'une figure vénérable étoit assis à côté de son lit. Félicie, en entrant, dit qu'elle étoit la belle-sœur d'Alexandrine. A ces mots, la pauvre femme leva les yeux au ciel, et dans le même moment son visage se couvrit de larmes. « Ah! madame, s'écria-t-elle, quel ange vous avez pour sœur !... Elle est bien jeune, et il y a cependant onze ans qu'elle me tient lieu de tout!... Si vous saviez, madame, quels soins j'ai reçus d'elle!.... — Elle venoit souvent vous voir?.... — Avant son mariage, comme elle ne pouvoit sortir du couvent, je me faisois porter trois fois la semaine à son parloir : alors elle demandoit la permission de passer la grille, afin d'être avec moi dans la même chambre; elle m'apportoit mon déjeuné, qu'elle avoit préparé elle-même. Je ne peux pas me servir de mes mains : c'étoit elle qui me faisoit manger, et avec une bonté, une amitié!.... Enfin, madame, savez-vous la grande pénitence que pouvoit lui donner sa bonne? c'étoit de lui dire : « *Demain vous ne ferez pas manger madame Busca, ce sera moi qui la servirai toute seule.* »

Alors elle devenoit obéissante comme un mouton. Elle me faisoit toujours l'honneur de m'appeler sa mère, et elle vouloit que je l'appelasse ma fille : hé bien ! quand je voyois que la bonne n'étoit pas contente d'elle, je l'appelois *mademoiselle.* Cette chère enfant ne tenoit pas à cela ; les larmes lui rouloient dans les yeux, et elle alloit aussitôt demander pardon à sa bonne... Vous pleurez, mesdames, poursuivit la bonne femme : que seroit-ce donc si je vous disois tout ce qu'elle a fait pour moi depuis son mariage ! Une jeune et charmante dame comme elle, venir tous les deux ou trois jours s'enfermer des heures entières avec une pauvre paralytique comme moi !... Elle m'apportoit du linge, des fruits, des confitures, et souvent elle me lisoit un chapitre des saints Évangiles.... Vous savez, madame, comme elle chante divinement ! Un jour je la priai de chanter. « Je ne sais, dit-elle, que de vilaines chansons mondaines, qui ne plairont pas à ma mère ; mais j'apprendrai pour elle quelque beau cantique. » En effet, quatre ou cinq jours après, elle vint me

chanter plusieurs noëls d'une beauté!.... En vérité, madame, je croyois voir, je croyois entendre un ange!.... Une autre fois, elle apporta sa harpe, et elle en joua pour moi plus de deux heures... Mais ce n'est pas tout, madame : vous voyez l'état où je suis; il faut que vous sachiez encore que tous mes membres sont aussi douloureux qu'ils sont déformés, et que je ne passe pas de semaine sans avoir des convulsions terribles.... Si ce n'étoit, madame, pour vous faire connoître votre digne sœur, je n'oserois vous faire un semblable détail.... — Ah! parlez, interrompit vivement Félicie en versant un ruisseau de larmes, parlez!.... — Hé bien! madame, reprit la femme, l'humanité chrétienne de ce cher ange est telle, qu'il n'y a point de services que je n'aie été forcée d'accepter d'elle. Par exemple, puisque vous l'ordonnez, je vous dirai qu'on ne peut me couper les ongles sans me faire éprouver une très-grande souffrance, à moins d'une extrême adresse; et voilà le soin dont elle se chargeoit régulièrement.... Sûrement, madame, vous aurez

remarqué ces petites mains si blanches et si délicates, mais vous ignorez que toutes les semaines ces jolies mains lavoient les pieds d'une pauvre infirme!... »
Après avoir prononcé ces mots, la femme s'arrêta, et ses larmes recommencèrent à couler. Félicie et Paméla n'étoient pas en état de parler. Il y eut un moment de silence. Au bout de quelques minutes, une jeune fille entra dans la chambre, et demanda à la pauvre femme si elle n'avoit besoin de rien. La femme la remercia, et la jeune fille sortit. Alors l'ecclésiastique, qui étoit toujours resté au chevet du lit de la femme, prit la parole, et s'adressant à Félicie : « Madame, dit-il, apprendra sûrement avec intérêt que cette jeune personne qui offroit ses services à madame Busca est la fille d'une de ses voisines; et toutes les autres voisines de madame Busca sont aussi obligeantes. L'une vient travailler auprès d'elle, l'autre arrange sa chambre, une troisième se charge de lui apporter de la lumière et d'entretenir son feu; enfin, madame, l'esprit de charité de votre respectable sœur

semble animer toutes les personnes qui habitent cette maison. Il est vrai que l'exemple de cette jeune et vertueuse dame n'a pas peu contribué à redoubler l'activité d'un zèle si louable... — Ah! dit Félicie, quelle profonde, quelle utile admiration je remporte d'ici!.... — En effet, madame, reprit l'ecclésiastique, ce que vous venez d'entendre, et l'objet qui est sous vos yeux, méritent bien d'inspirer de semblables sentimens...... Cette femme malheureuse! Si vous connoissiez, madame, sa piété et la sublimité de sa religion!..... Elle ne vous a pas dépeint tous ses maux; ce corps desséché et sans mouvement est couvert de plaies et d'ulcères... J'épargne à votre sensibilité des détails que vous n'entendriez pas sans frémir.. —Ah, l'infortunée! s'écria Félicie; eh quoi! ne peut-on soulager ses souffrances? n'est-il point de remèdes?.... — Non, madame, il n'est point d'art humain qui puisse les adoucir; mais admirez-la d'autant plus qu'elle ne se trouve point à plaindre........ — Ah! se peut-il?... — Oui, madame, reprit la femme; non-seulement j'accepte

avec résignation ces maux passagers, mais je les endure avec joie.... Eh! comment peut-on s'en étonner?..... Pour des souffrances d'un moment, supportées avec patience, obtenir un bonheur éternel? Nos récompenses seront proportionnées *à nos mérites.* Quelle reconnoissance je dois à Dieu, de m'avoir mise dans une situation où je puis avoir un mérite continuel à ses yeux, celui de souffrir sans me plaindre; dans une situation où rien ne peut me distraire de lui, où tout m'invite à ne m'occuper que de l'éternité!..... Oh! que mes maux me sont chers! ils ont expié les fautes de ma jeunesse, ils ont purifié mon cœur, ils m'ont détachée de de tous les faux biens!.. Le monde n'existe plus pour moi; il ne peut plus ni me séduire, ni me corrompre, ni me perdre : mon âme n'habite plus cette terre étrangère; elle est déjà unie à son créateur...... Mon Dieu! je vous vois, j'entends votre voix paternelle; elle m'élève, elle me fortifie, elle m'ordonne de me soumettre sans murmure, elle me promet à ce prix une couronne immortelle!... O mon Dieu!

je vous obéis avec transport, j'adore vos décrets, je bénis ma destinée! et je ne la changerois pas pour le sort le plus brillant de l'univers. » En parlant ainsi, cette femme s'exprimoit avec autant de force que de sentiment : le son de sa voix n'annonçoit plus l'état de foiblesse et d'épuisement où la réduisoient ses souffrances; ses yeux, naturellement éteints et languissans, brilloient alors d'un feu extraordinaire. Félicie et Paméla l'écoutoient, et la contemploient avec ravissement. « Eh bien! madame, dit l'ecclésiastique, auriez-vous pu croire que dans un semblable état il fût possible de se trouver heureuse? Cette femme qui bénit sa destinée, que deviendroit-elle sans la religion? Quelle seroit l'horreur de sa situation, si elle pouvoit douter des vérités éternelles dont elle est pénétrée!..... Ah! l'athée, barbare autant qu'insensé, qui cherche à faire des prosélytes, que pourroit-il répondre à cette femme lorsqu'elle lui diroit : *Vous voulez m'arracher l'unique consolation qui me reste et que je puisse goûter! vous voulez me plonger dans le plus affreux déses-*

poir!... Cruel! voyez mes maux, voyez mon courage, ma patience, ma résignation; voyez le calme de mon âme, et frémissez de votre horrible dessein. »

Félicie applaudit à la justesse de cette réflexion; ensuite elle se leva, et quitta la femme, en se promettant bien de revenir la voir aussi souvent que ses occupations et ses devoirs pourroient le lui permettre. Félicie et Paméla ne s'entretinrent tout le reste du jour que d'Alexandrine et de la *sainte femme.* « Comment se peut-il, disoit Paméla, que jamais ma tante ne nous ait parlé de cette femme? — Voilà, reprit Félicie, ce qui doit mettre le comble à notre admiration. Tel est le caractère de la véritable vertu. Quand c'est la raison seule qui fait faire une bonne action, alors on est tenté de s'enorgueillir des efforts qu'il en coûte, mais quand c'est le sentiment qui nous porte au bien, au lieu de s'admirer soi-même, on se dit : « Je ne mérite pas d'éloges, je n'ai fait que suivre mon inclination et les mouvemens de mon cœur... » Avez-vous jamais vu un avare se décider

à faire un présent? c'est toujours avec une pompe et une emphase qui prouvent combien cette action lui est peu familière, et combien il en tire de vanité. En effet, elle lui coûte tant, qu'il faut bien lui pardonner le sot orgueil qu'il en montre. Remarquez, au contraire, avec quelle noble simplicité une personne généreuse sait donner. C'est ainsi que les âmes communes tirent vanité de leurs bonnes actions, parce que les trouvant pénibles, elles y attachent un mérite extrême; tandis que les grandes âmes sont préservées de cet orgueil par leur élévation même et par le penchant sublime qui les entraîne à tout ce qui est honnête et vertueux. — Cette réflexion, dit Paméla, devroit bien faire aimer la modestie ou du moins engager ceux qui en manquent à cacher avec soin leur orgueil, et à ne jamais se vanter de ce qu'ils ont fait de louable, puisqu'une conduite différente ne sert qu'à déceler la petitesse de leur âme et leur peu de goût pour la vertu. »

Peu de jours après cet entretien, Félicie reçut l'accablante nouvelle de la

mort d'une belle-sœur qu'elle avoit toujours tendrement aimée, et que les détails contés par la *sainte femme* lui avoient encore rendue plus chère. Quoiqu'elle fût préparée depuis trois mois à cet événement, elle en ressentit une profonde douleur. Elle alla chercher la *sainte femme*; elle goûta la triste consolation de pleurer avec elle, et d'entendre un éloge funèbre digne de celle qui en étoit l'objet.

Paméla voulut remplacer auprès de la pauvre femme l'intéressante et vertueuse Alexandrine. Elle lui rendoit les mêmes soins, et alloit régulièrement chez elle deux fois la semaine. Il y avoit près d'un an qu'elle remplissoit les devoirs touchans qu'elle s'étoit imposés à cet égard, lorsqu'un matin qu'elle étoit chez la *sainte femme*, et qu'à genoux devant son fauteuil elle lui lavoit les pieds, la porte de la chambre s'ouvrit tout-à-coup, et un homme de cinquante ans, d'une figure imposante et noble, parut, et, après avoir fait quelques pas, s'arrêta en regardant fixement le spectacle qui s'offroit à ses regards..... Paméla étoit à genoux; elle te-

noit les jambes desséchées de la pauvre femme, et les essuyoit. Dans cette attitude, elle avoit la tête penchée, et ses longs cheveux, retombant sur son visage, en cachoient une partie.... Au bruit que fit l'inconnu, elle leva la tête. En l'apercevant, elle fit un mouvement de surprise; une vertueuse rougeur se répandit sur son visage, et rendit plus intéressantes encore sa figure et son action. Elle se retourna vers une femme-de-chambre anglaise qui l'avoit accompagnée, et la gronda un peu en anglais d'avoir oublié de fermer le verrou de la porte. Aussitôt que Paméla eut cessé de parler, l'inconnu, transporté, s'écria en anglais : *Grâces au ciel, cet ange est une compatriote!....* L'étonnement de Paméla fut extrême, et son embarras s'accrut aussi lorsqu'elle vit l'inconnu s'approcher, prendre une chaise, et s'asseoir gravement vis-à-vis d'elle. Tandis qu'elle se pressoit d'envelopper les jambes de la bonne femme afin de s'en aller, l'inconnu reprit la parole : « Céleste créature! dit-il, oh! qui n'a pas contemplé ce tableau n'a qu'une imparfaite idée de

l'impression que peuvent produire la jeunesse et la beauté! » Après cette exclamation, l'inconnu cessa de parler, regardant fixement Paméla. Il étoit tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il n'avoit pas l'air de s'apercevoir de l'embarras et de l'étonnement que causoit sa présence. Enfin Paméla se leva, elle dit adieu à la femme, ensuite passant devant l'inconnu, elle lui fit une profonde révérence et sortit précipitamment, laissant l'inconnu tête à tête avec la femme. Quelques jours après cette aventure, Paméla retourna chez la femme, et cette dernière conta que l'inconnu étoit resté près d'une heure avec elle, et qu'il lui avoit fait mille questions sur Paméla; qu'il avoit voulu savoir son nom et celui de la personne qui l'avoit élevée. Le soir même Félicie reçut une lettre qu'elle montra à Paméla, et qui étoit conçue en ces termes :

« Madame, prêt à retourner en Angleterre, je ne puis me résoudre à partir sans prendre les ordres de la personne généreuse qui a daigné adopter une orpheline

anglaise. L'aimable Paméla fait trop d'honneur à sa patrie et à l'éducation qu'elle vous doit, madame, pour ne pas inspirer le plus vif intérêt à un Anglais qui n'est pas indigne de jouir du bonheur de contempler de près la vertu. J'ai cinquante ans; ainsi, madame, j'ai le droit de vous dire sans détour que le spectacle dont j'ai été témoin il y a quelques jours a fait sur mon cœur la plus profonde impression. La charmante Paméla à genoux, et lavant les pieds de cette malheureuse femme paralytique, ne s'effacera jamais de mon souvenir. On m'a dit qu'elle avoit des parens en Angleterre qui refusoient de la reconnoître : daignez me confier le secret de sa naissance; je vous offre pour elle les services et le zèle du père le plus tendre.

» Je suis, avec respect, etc.

» CHARLES ARESBY. »

« Ah! maman, s'écria Paméla après avoir lu ce billet, ne voyez point cet Anglais. Vous êtes tout pour moi; ne cher-

chez point à me faire reconnoître par des parens qui m'ont abandonnée : je suis à vous; que manque-t-il à mon bonheur?... — Mais, mon enfant, reprit Félicie, si vos parens vous reconnoissoient, vous auriez un nom, un état.... — Vous me donnez le doux nom de fille; vous me permettez de vous consacrer ma vie, que pourrois-je encore désirer? — Laissez-moi recevoir cet Anglais; j'avoue que son admiration pour ma Paméla me donne le désir de le connoître. Il sait apprécier mon enfant; quel titre auprès de moi! Mais je te promets de ne jamais lui confier ton nom sans ton aveu. » A cette condition, Paméla donna son consentement à la visite de l'Anglais, et dès le lendemain M. Aresby fut reçu chez Félicie. Après les premiers complimens, M. Aresby renouvela ses offres de services, et conjura Félicie de lui confier le nom de famille de Paméla. Félicie lui avoua naturellement que Paméla elle-même s'opposoit à cette confidence. M. Aresby soupira. « Je perds, dit-il avec chagrin, l'espoir de lui être utile. — Du moins, monsieur, reprit Pa-

méla, ne doutez point de ma reconnoissance. Je ne puis envisager sans effroi le moindre changement dans mon sort, puisque je trouve dans la tendresse de ma chère et généreuse bienfaitrice une félicité qui remplit tous les désirs de mon cœur; mais je n'en suis pas moins touchée de vos bontés. » A ces mots, M. Aresby regarda Paméla avec attendrissement, et se retournant vers Félicie : « Je pars, dit-il, sur la fin de cette semaine; oserai-je espérer, madame, que vous daignerez me permettre de me rappeler quelquefois à votre souvenir?...» Félicie interrompit M. Aresby pour lui promettre de lui écrire, et pour lui demander son adresse. « Je n'habite plus Londres, dit M. Aresby, et je voyage souvent; mais si vous voulez bien, madame, adresser vos lettres à Londres, sous l'enveloppe de madame *Selwin*, elles me parviendront sûrement. » A ce mot de *Selwin*, Félicie s'émut, et Paméla se troubla. M. Aresby, qui regardoit Félicie, remarqua sa surprise, et lui demanda si madame Selwin avoit l'avantage d'être connue d'elle. « Je connois son nom, ré-

pondit Félicie.—Ce nom, reprit M. Aresby, est le mien.... — Comment?... — Oui, madame; je l'ai quitté en épousant une héritière dont on ne pouvoit obtenir la main qu'en prenant le nom de sa famille; je suis veuf depuis dix ans, et je n'ai point d'enfans.... — Aviez-vous un frère? demanda Félicie avec une extrême émotion. — Hélas! madame, répondit M. Aresby, j'en ai eu deux, et je les ai perdus! Madame Selwin est veuve du second, et le troisième... — Hé bien! monsieur?... — Ah! madame, cet infortuné, égaré par une passion funeste, méconnut l'autorité paternelle;... il fut déshérité.... Le repentir, le chagrin abrégèrent ses jours.... Notre malheureux père le suivit de près dans la tombe.... J'étois absent alors.... Un nouvel enchaînement de malheurs me força de prolonger mes voyages. Je ne revins en Angleterre qu'au bout de quatre ans. J'appris la mort de la veuve de mon second frère... Elle avoit laissé une fille; je formai le projet de chercher cette enfant et de l'adopter. La femme qui s'en étoit chargée venoit de mourir; mais le mari de cette femme m'ap-

prit qu'il tenoit d'elle que la malheureuse petite orpheline n'avoit survécu que de quelques mois à sa mère : cet homme ajouta qu'il n'avoit revu sa femme que six mois après la mort de ma belle-sœur, et que déjà l'enfant n'existoit plus....» En prononçant ces paroles, M. Aresby s'aperçut que Paméla cherchoit en vain à cacher les larmes dont son visage étoit baigné. Surpris de son agitation, de sa pâleur, il la considère avec émotion. Félicie, aussi troublée que Paméla, tenoit une de ses mains dans les siennes, et serroit tendrement cette main tremblante..... Tout-à-coup Paméla, éperdue, se lève, et s'avançant d'un pas chancelant vers M. Aresby : « Oui, dit-elle, je dois me faire connoître au frère de mon père.... — Juste ciel!....» s'écrie M. Aresby en se précipitant vers elle. Paméla, saisie d'un effroi qu'elle ne peut vaincre, recule et se jette dans les bras de Félicie. « O ma mère! dit-elle en versant un torrent de pleurs, ma bienfaitrice! c'est à vous que j'appartiens! gardez votre enfant! ne l'abandonnez point!... Si vous cédez vos droits sur moi,

vous me donnerez la mort!... » En achevant ces mots, Paméla laisse tomber sa tête sur le sein de Félicie; ses yeux se ferment, elle s'évanouit.... Félicie, hors d'elle-même à cette vue, baigne de pleurs le visage de Paméla; elle appelle du secours. Paméla bientôt reprend sa connoissance; elle ouvre les yeux. M. Aresby saisit une de ses mains : « O Paméla! lui dit-il, bannissez des craintes insensées et qui m'outragent! je n'ai ni le droit ni le désir inhumain de vous arracher des bras de votre bienfaitrice; vous devez lui consacrer tous les momens de votre vie!... Ah! s'il est vrai que vous soyez cette enfant, cette infortunée Selwin, dont j'ai si long-temps déploré la perte, vous ne trouverez en moi qu'un ami, qu'un tendre père, incapable d'exiger de vous le plus léger sacrifice!... » A ce discours, Paméla embrassa Félicie avec transport, et elle exprima sa joie et sa reconnoissance pour M. Aresby, avec cette grâce, cette sensibilité passionnée qui la caractérisoient. Félicie alla chercher une cassette qui contenoit les preuves de la naissance de Pa-

méla. M. Aresby lut des lettres et différens papiers que la femme-de-chambre de madame Selwin avoit jadis remis à Félicie. Cette femme ayant reçu alors quelques présens de Félicie, on devina facilement qu'afin de ne pas les partager avec son mari, elle avoit supposé la mort de la jeune Selwin, sûre d'ailleurs que cette enfant ne reparoîtroit jamais en Angleterre.

M. Aresby, au comble de ses vœux de retrouver sa nièce dans cette même jeune personne dont les vertus avoient fait sur son cœur une si profonde impression, voulut qu'elle prît son nom dès le jour même : par la suite, son affection pour Paméla devint si tendre, qu'il s'établit en France. Paméla sut mériter ses bienfaits par son attachement et sa reconnoissance. Elle ne quitta jamais Félicie; et le soin de la rendre heureuse fut toujours pour elle le premier et le plus doux de ses devoirs. »

Madame de Clémire ayant cessé de parler, la baronne donna le signal de la retraite. Cependant, comme il n'étoit pas tard, on obtint une prolongation de la

veillée. On fit quelques réflexions sur l'histoire de Paméla; on admira le caractère de l'héroïne, et surtout sa sensibilité : on convint que la reconnoissance est la plus touchante de toutes les vertus. On ne pouvoit se lasser de parler de la vertueuse Alexandrine...... On remarqua qu'elle avoit inspiré à Paméla cette espèce d'admiration qui caractérise les belles âmes, celle qui excite le désir d'imiter une conduite sublime. Enfin, on fut également frappé, et de l'heureuse influence qu'avoit eue sur le sort de Paméla sa bienfaisance à l'égard de la femme paralytique, et du pouvoir de la religion, qui sait donner des vertus si touchantes, un courage inébranlable, et les seules consolations qui puissent faire supporter sans murmure pendant dix - huit ans le comble des misères humaines (*a*).

(*a*) Madame Busca, qui vit encore (au mois d'août 1783), est depuis dix-huit ans dans l'état qu'on a dépeint (*).

(*) Ceux qui soignoient cette infortunée la conservèrent encore deux ans. Elle mourut avec sa parfaite connoissance et avec une piété sublime.

Après qu'on eut ainsi raisonné sur l'histoire de Paméla, la baronne se leva, et on alla se coucher. On passa plusieurs jours sans entendre de nouvelles histoires; mais on n'en veilla pas moins. Le plus beau clair de lune invitoit à la promenade, et tous les soirs, en sortant de table, on alloit se promener dans le jardin jusqu'à dix heures. Madame de Clémire faisoit admirer à ses enfans la beauté des cieux parsemés d'étoiles. Cette contemplation inspira bientôt le désir de connoître les constellations; et l'étude du globe céleste, qui jusqu'alors avoit été négligée, devint tout-à-coup un des amusemens favoris de l'après-midi. César surtout s'en occupa avec ardeur, et parut tirer quelque vanité des éloges qu'on donnoit à sa mémoire.

Madame de Clémire s'en aperçut et lui en parla. « Quoi donc! lui dit-elle, avez-vous déjà oublié les réflexions de Paméla sur la modestie? Il est vrai que ces réflexions ne blâmoient que la vanité qui nous porte à nous vanter de nos bonnes actions, mais elles pourroient s'appliquer de même

à l'orgueil fondé sur l'instruction et les talens : une personne véritablement instruite ne cherche point à faire parade de sa science : un mérite qui ne peut être ni douteux ni disputé n'inspire point l'envie de l'étaler. On peut se croire beaucoup d'esprit et n'être qu'un sot; et chacun, en s'abusant à cet égard, sait cependant qu'il peut s'abuser. Cette espèce de doute, quelque foible qu'il soit, donne toujours une certaine inquiétude sur l'opinion des autres, qui produit souvent les prétentions et le désir de montrer de l'esprit. Mais on sait positivement si l'on est instruit ou ignorant, parce que c'est une chose de fait. Si l'on est réellement savant, on est bien certain que cet avantage ne sera point contesté; quand il le seroit, on ne s'en embarrasseroit guère : une accusation ne touche que foiblement lorsqu'on peut trouver qu'elle est fausse. Voilà pourquoi il y a beaucoup plus de prétention et de véritable pédanterie (c'est-à-dire d'envie de briller) parmi les beaux-esprits que parmi les savans. Mais les demi-savans ne sont que trop communément tourmentés du

désir d'en imposer sur leur instruction ; à la faveur de quelques connoissances superficielles, ils voudroient persuader qu'ils en ont de profondes, et ils ne sont occupés que du soin fatigant de faire naître les occasions d'étaler tout leur savoir. Ainsi, vous devez comprendre que cette affectation ridicule n'est le partage que de la médiocrité, et que l'amour-propre qui la donne devroit au contraire en préserver. Voilà ce qui existe en général, et ce qui suffit pour inspirer du moins le désir de paroître modeste. Cependant on a vu quelquefois des personnes de mérite montrer l'orgueil le plus révoltant, mais cet exemple est bien rare, et même je ne croirai jamais que ces personnes eussent un mérite véritablement supérieur. Enfin, l'orgueil est de tous les vices celui qui rend l'homme le plus insociable, puisqu'il lui ôte les agrémens et les qualités qui font le charme de la société. En quoi consistent la politesse et l'usage du monde? A savoir s'oublier soi-même, à s'occuper des autres, à saisir les occasions de les faire valoir, à leur témoigner le désir de les obliger,

de leur plaire; à leur montrer de la douceur, de la complaisance et des égards; à persuader surtout qu'on se compte pour rien, puisqu'il faut paroître surpris et reconnoissant des attentions les plus simples, et des complimens les plus communs. On écrit même à son inférieur qu'on est *son très-humble et très-obéissant serviteur.* Toutes les formules de complimens sont d'une humilité aussi remarquable : *Je vous supplie de ne pas prendre garde à moi* (*a*)... *Je vous supplie de me traiter avec plus de bonté.... Auriez-vous la bonté de.... Oserai-je vous prier de.... etc....* (*b*). Et quand on

(*a*) Il est même à remarquer que cette phrase, tout humble qu'elle est, n'est cependant guère employée que par une personne qui parle à ses inférieurs; car le raffinement de la politesse (qui est toujours un raffinement d'humilité) trouve dans cette phrase d'*égal à égal,* je ne sais quoi d'impératif, et un certain ton de supériorité, qui ne plairoit pas aux personnes délicates sur ce point.

(*b*) Il faut remarquer encore que la manière de demander une chose qui annonce le plus le doute de l'obtenir est toujours la manière la plus polie, parce qu'elle prouve que la personne qui demande n'a point de présomption. On en jugera par les

reçoit des éloges, il faut nécessairement les écouter en riant, y répondre en plaisantant, les prendre pour des *moqueries*, ou paroître convaincu qu'on ne les doit qu'à une extrême indulgence. La même humilité se fait remarquer dans les actions. Il faut sans cesse céder la meilleure place, passer le dernier, et avoir toujours l'air de l'étonnement et se confondre en remercîmens quand on est l'objet de ces mêmes attentions. Il est clair que les inventeurs de ces différens usages ont pensé que le plus sûr moyen de rendre la société agréable, étoit d'imposer à chaque individu qui la compose l'obligation de cacher son amour-propre, et d'affecter la plus grande modestie : vous concevez donc qu'il est impossible d'avoir une véritable

phrases suivantes : *Donnez-moi.* Voilà le ton impératif. *Ayez la bonté de me donner*, est plus honnête. *Voulez-vous bien avoir la bonté*, etc. Il n'y a rien d'impératif dans cette phrase; elle est encore plus honnête que la précédente. *Auriez-vous la bonté de me donner*, etc., annonce un doute plus marqué; aussi cette manière de s'exprimer est-elle infiniment plus polie que les autres.

politesse en montrant de l'orgueil. Mais l'orgueil est un vice qu'on ne sauroit dissimuler. Le son de la voix, les manières, les gestes, la physionomie, tout le décèle. Il faut donc ne rien négliger pour se préserver ou pour se corriger d'un vice si haïssable, puisqu'on ne peut le déguiser.

— Mais, maman, dit César, avec de l'esprit on sait du moins réprimer assez son orgueil pour ne rien dire de ridicule? — Point du tout; car l'orgueil rend absurde, il ôte absolument le jugement, et fait oublier toutes les bienséances. Enfin, il n'y a point de folie et de sottises qu'il ne puisse faire dire. Je vais vous en citer un exemple assez remarquable. Charles Dumoulin (*a*) étoit un fameux jurisconsulte. On le consultoit de toutes les provinces

(*a*) Il naquit à Paris en 1500, d'une famille noble et alliée à la reine Élisabeth d'Angleterre, du côté de Thomas de Boulen, vicomte de Rochefort, aïeul maternel de cette princesse. Son livre sur l'édit de Henri II contre *les petites dates* lui fit la plus grande réputation. Il mourut en 1566. On voit son tombean dans le cimetière de Saint-André-des-Arcs. (*Causes célèbres*, tome V.)

du royaume, et les tribunaux s'écartoient rarement de ses décisions, qui avoient plus d'autorité au palais que les arrêts même. Mais il ternit toute cette gloire par un orgueil aussi ridicule qu'insensé. Il s'appeloit lui même le *docteur de la France et de l'Allemagne;* il écrivoit à la tête de toutes ses consultations cette phrase : *Moi qui ne cède à personne, et à qui personne ne peut rien apprendre....* Jugez donc si l'on doit avoir de l'aversion et du mépris pour un vice qui peut faire dire à un homme d'esprit des absurdités aussi révoltantes. » César fut frappé du résultat de cette conversation, et il prit la résolution la plus sincère de s'observer à l'avenir avec assez de soin pour qu'on ne pût jamais le soupçonner un instant d'avoir de la suffisance.

Cependant les enfans de madame de Clémire lui procurèrent un grand plaisir. Ils lui prouvèrent que les histoires des Veillées et l'exemple de Sidonie avoient fait une profonde impression sur leurs cœurs. Caroline et Pulchérie apprirent qu'une pauvre femme qui habitoit un village voi-

sin étoit près d'accoucher; elles imaginèrent de faire elles-mêmes la layette de son enfant. César et le vannier se chargèrent de fournir les corbeilles qui devoient contenir le linge destiné à l'enfant : et en outre, César, aidé du menuisier, voulut faire une grande armoire pour la femme. Madame de Clémire approuva ces projets. On rassembla tout le vieux linge fin de la maison; on le livra à Caroline et à Pulchérie, qui, sur-le-champ, se mirent à l'ouvrage avec ardeur. D'un autre côté, César, Augustin et Morel, sous la direction du menuisier, travaillèrent à l'armoire; et quand tout fut prêt, les ouvriers et les ouvrières demandèrent la permission de porter eux-mêmes leurs présens chez la pauvre paysanne. « J'y consens, dit madame de Clémire; mais comment ferez-vous? il y a une demi-lieue d'ici chez la femme. — Maman, j'irai en charrette, avec mon armoire, si vous me le permettez. — Volontiers, répondit madame de Clémire. — Ah! maman, s'écria Pulchérie, souffrez que nous portions notre layette sur des ânes. — De tout mon cœur, reprit madame de

Clémire; et moi qui ne porterai qu'un peu d'argent, je vous suivrai à pied, et nous partirons ensemble demain matin après le déjeuner. » Cet arrangement excita des transports de joie inexprimables. On conçoit en effet combien il est doux de pouvoir réunir au plaisir de faire une bonne action, celui d'aller en charrette et sur des ânes.

Caroline, Pulchérie, César et Augustin passèrent le reste de la journée dans une extrême agitation. Des paysans qui devoient fournir les ânes et la charrette eurent au moins vingt messages dans la soirée. Caroline et Pulchérie arrangèrent la layette dans deux corbeilles : on l'avoit ainsi partagée en deux parts, afin que l'ouvrage de l'une ne fût pas confondu avec celui de l'autre. On imagine bien que le soin d'attacher tous les petits paquets de linge *avec de la faveur couleur de rose et bleu* ne fut pas négligé, et qu'il y avoit dans les corbeilles pour le moins autant de rubans que d'ouvrage. Le lendemain matin tous les enfans étoient réveillés avant le jour. On attendit l'heure

du lever avec une vive impatience. Les toilettes ne furent pas longues. On déjeuna à la hâte, et enfin on descendit dans la cour, où l'on trouva les ânes, et la charrette attelée de quatre bœufs. Caroline et Pulchérie montèrent sur leurs ânes, dont les paniers renfermoient la layette. Elles avoient chacune pour conductrice une jeune paysanne qui marchoit à côté d'elles. César s'établit dans sa charrette; il s'assit sur son armoire avec Augustin et Morel; et jamais vainqueur, dans son char de triomphe, n'eut un maintien plus fier et un visage plus satisfait. Madame de Clémire, à laquelle l'abbé donnoit le bras, se plaça entre ses deux filles de manière à pouvoir causer avec elles, et l'on partit dans cet ordre. Malgré le désir qu'on éprouvoit d'arriver à la chaumière, le chemin ne parut pas long : la gaieté la plus franche rendoit la conversation aussi bruyante qu'animée. On chantoit, on crioit avec d'autant plus de liberté, qu'on y étoit excité par madame de Clémire elle-même, que l'innocente joie de l'enfance n'importuna jamais. On pouvoit en-

tendre la marche long-temps avant de la voir : les éclats de rire, les chants et les cris l'annonçoient au loin ; et plus d'une fois dans sa course elle attira, des prés voisins sur sa route, les jeunes filles qui filoient à l'ombre des saules, et les pâtres qui gardoient leurs troupeaux.

Le bruit ne cessa que lorsqu'on aperçut la cabane de la pauvre femme. Cependant alors la joie redoubla, mais elle changea de caractère ; une émotion douce succéda à la gaieté, et quand on arriva à la porte de la maison, les enfans étoient aussi silencieux qu'ils avoient été bruyans un demi-quart d'heure auparavant. On met pied à terre; deux hommes prennent l'armoire, et, suivis de César, de Morel et d'Augustin, ils entrent les premiers dans la chaumière. Caroline et Pulchérie se saisissent de leurs corbeilles; et avec un battement de cœur d'une force inexprimable, elles vont les offrir à la bonne femme. Madame de Clémire donna de l'argent, et promit de revenir voir la femme quand elle seroit en couche. Cette pauvre paysanne montra une joie et une

reconnoissance qui pénétrèrent madame de Clémire et ses enfans.

En revenant au château on ne parla que d'elle; on s'en entretint encore tout le reste du jour; et madame de Clémire dit à ses enfans : « Souvenez-vous du bonheur que vous avez goûté aujourd'hui. Pourquoi les passions ont-elles tant d'attraits pour les hommes? C'est qu'elles arrachent à l'ennui, c'est qu'elles occupent vivement. On aime mieux s'égarer, souffrir et même se perdre que s'ennuyer; mais les passions ne procurent qu'une agitation pénible, que des jouissances que l'inquiétude corrompt toujours, ou que le remords empoisonne. La vertu seule peut nous offrir une source inépuisable de plaisir et de félicité. Hé! si l'on veut être ému, agité, touché profondément, peut-on l'être plus délicieusement que par elle? Rappelez-vous, mes enfans, la douce satisfaction que vous avez éprouvée en formant le projet de secourir cette femme; le charme des conversations dont elle étoit l'objet; le plaisir que vous goûtiez à travailler pour elle; l'activité que vous inspi-

roit cette intéressante occupation; l'agitation où vous étiez hier, le moment charmant du départ, la gaieté folle du voyage: rappelez-vous l'émotion que vous avez ressentie en apercevant la chaumière, l'attendrissement dont vous avez été pénétrés en voyant la femme; et soyez bien sûrs que jamais les passions n'ont produit des plaisirs si piquans et un semblable bonheur. D'ailleurs, les plaisirs que les passions peuvent faire goûter ne sont que des illusions dangereuses et fragiles, qu'il faut nécessairement perdre, et qui, en se dissipant, laissent un vide affreux dans l'âme, des souvenirs importuns et souvent des regrets amers. Au lieu de cela, quelle satisfaction intérieure n'éprouvez-vous pas! Quels doux souvenirs vous restent! Quels éloges flatteurs vous avez su mériter! »

A ces mots, les trois enfans embrassèrent leur mère en lui protestant qu'ils étoient pénétrés jusqu'au fond du cœur de la justesse de ces réflexions, et qu'ils étoient sûrs de ne pouvoir trouver le bonheur que dans la tendresse et dans la vertu. César ensuite supplia instamment sa mère

de lui accorder une grâce : il lui demanda la permission de tenir sur les fonts de baptême, avec une de ses sœurs, l'enfant dont la femme accoucheroit. « Vous êtes bien jeune, dit madame de Clémire, pour être parrain.... — Mais, maman, j'ai vu dix enfans plus jeunes que moi.... — Je le sais, et je ne puis approuver cet usage. Car enfin, devenir le parrain d'un enfant, c'est en quelque manière l'adopter; et cette espèce d'adoption est d'autant plus respectable, que la religion la consacre.... — Maman, apprenez-moi quelles sont les obligations d'un parrain; je vous promets de les remplir toutes. — On s'engage à protéger l'enfant auquel on donne un de ses noms, à s'occuper de son établissement, à le tirer de la misère s'il y tombe, enfin à lui donner toujours tous les secours dont il a besoin.... — Ah! maman, à présent j'ai bien plus d'envie encore d'être le parrain d'un enfant, puisque ce sera m'engager à faire de si bonnes actions!.... — Hé bien! j'y consens.... — Et qui de nous sera la marraine, s'écrièrent à la fois Caroline et Pulchérie. — Cet hon-

neur, reprit madame de Clémire, appartient à l'aînée ; mais je vous promets, Pulchérie, que vous serez aussi marraine l'été prochain. » A cette assurance, tout le monde fut content : et pour que rien ne manquât à la satisfaction qu'avoit procurée cette agréable journée, le soir on reprit les veillées, et la baronne conta l'histoire suivante.

NOTES.

(1) M. Swinburne, auteur d'un excellent Voyage d'Espagne, que j'ai déjà cité, a fait un autre ouvrage aussi intéressant, qui a pour titre : *Travels in the two Sicilies* (*Voyage des deux Siciles*). J'ai trouvé dans cet ouvrage la description du phénomène que les gens du pays appellent en effet *la fata Morgana*, nom dérivé, dit M. Swinburne, de l'opinion établie parmi les peuples, que ce spectacle est produit par une fée ou par un magicien. La populace est enchantée à la vue de ce phénomène, et, pour le voir, court dans les rues, avec des acclamations et des cris de joie. Ce curieux phénomène paroît très-rarement à Reggio. M. Swinburne ne l'a point vu, mais il dit qu'on en trouvera les causes savamment détaillées dans *Kricher Minazi* et dans d'autres auteurs. M. Swinburne en donne une exacte description, tirée d'une relation du père *Angelucci*, témoin oculaire de ce phénomène; et c'est cette même description du père Angelucci, citée par M. Swinburne, que j'ai traduite littéralement, et placée dans mon conte, sans y rien changer, et sans y ajouter le moindre embellissement. Comme ce morceau est assez long, je me contenterai de l'indiquer; dans le cas où l'on douteroit de la fidélité de la traduc-

tion (*a*), M. Swinburne explique les causes et les raisons de ce phénomène. Cette explication est au-dessus de mon intelligence : pour la comprendre, il faudroit avoir quelques notions d'optique et de géométrie, qui me manquent absolument : c'est pourquoi je ne traduis point ce passage.

On fait mention (très-superficiellement à la vérité) de ce phénomène dans un ouvrage français en quatre volumes, qui a pour titre : *Tableau de l'Univers*.

(2) « Les amans, dit Athénée (ancien auteur grec), couronnent de fleurs la porte de leurs maîtresses, comme s'il ornoient *les portes d'un temple*. De là vient sans doute l'usage où sont les Grecs aujourd'hui, le premier de mai, de couronner de fleurs les portes de leurs maisons, et de celles des personnes qu'ils aiment. Ils vont chanter et se promener devant la maison de leurs belles, pour les attirer du moins à la fenêtre ; et voilà encore les galanteries qui se pratiquoient du temps d'Horace... Les jeunes filles mêlent à leur coiffure des fleurs naturelles, dont elles se couronnent. Les jeunes gens qui veulent se piquer de galanterie en font autant........ » (*Voyage littéraire de la Grèce*, troisième édition, par M. Guys, tome I.)

(3) « Il y avoit anciennement une fête instituée en l'honneur d'Hécate, pour avoir donné l'hospitalité à

(*a*) Travels in the two Sicilies, *by* Henry Swinburne, *esq*. in-4°, p. 366.

Thésée. Hécate fit aussi des vœux, et même offrit des victimes pour sa victoire et pour son retour. De là l'établissement de la fête qui la mit au rang des déesses...... Dans l'ancienne Grèce, lorsqu'un étranger arrivoit, le maître de la maison le prenoit par la main, en signe de confiance. Le premier devoir étoit de le conduire au bain, et de lui donner des habits pour changer....... Chez les Grecs modernes, quand un étranger arrive, le maître de la maison va au-devant de lui, l'embrasse..... il le conduit à l'appartement le plus commode de la maison; et, pendant qu'il l'interroge sur les événemens de son voyage, les esclaves préparent le bain; il trouve du linge et des habits pour changer; ceux qu'il a quittés sont enlevés par les esclaves, qui les blanchissent et les réparent pendant le séjour qu'il fait dans la maison. » (M. Guys, tome I.)

(4) « On voit encore aujourd'hui, comme anciennement, dans toutes les bonnes maisons des Grecs, la nourrice du maître ou de la maîtresse faire partie de la famille. Chez les anciens, une femme qui avoit nourri une jeune personne ne la quittoit pas, même après son mariage.... Chez les Grecs modernes, ainsi que chez les anciens, la nourrice est le plus souvent une esclave qu'on achète à l'approche de l'accouchement........ L'attachement des nourrices grecques pour les enfans qu'elles ont allaités tient tellement à leurs mœurs, que le nom moderne de nourrice est *paramana,* mot très-doux, et même plus expressif que l'ancien, puisqu'il signifie *seconde mère.* La

nourrice est toujours logée dans la maison lorsqu'elle a nourri un enfant, et dès ce moment est en quelque façon incorporée dans la famille..... Les filles esclaves sont traitées comme elles l'étoient anciennement chez les Grecs, avec beaucoup de douceur et d'humanité; et après un certain temps on a soin de les affranchir: il y en a même qu'ils adoptent encore jeunes, et qu'ils appellent *filles de leur âme*..... Les servantes ou les esclaves travaillent, comme anciennement, à la broderie avec leurs maîtresses, et font tout le service de la maison....... Les servantes ne restent pas au logis lorsque la maîtresse sort; elles sont obligées de la suivre : cet usage est encore ancien parmi les Grecs..... Le législateur Zaleucus, pour réprimer la vanité et le luxe de son temps, ordonna qu'aucune femme libre ne se feroit accompagner par plus d'une servante, *à moins qu'elle ne fût enivrée.* » (M. Guys, tome I.)

(5) « Les dames grecques ont toujours aimé à se couvrir de pierreries; leurs boucles de ceintures, leurs colliers et leurs bracelets en sont enrichis; et, quoiqu'elles se plaisent à couronner leurs têtes des plus belles fleurs du printemps, les diamans brillent à côté du jasmin et des roses. Elles se parent souvent sans sortir de chez elles, sans avoir dessein d'être vues. On ne sacrifie tous ces ornemens qu'à quelque vif sujet de douleur........ Presque toutes les femmes grecques, en l'absence de leurs maris, négligent constamment de se parer........ Les femmes grecques

aujourd'hui, lorsqu'elles vont un peu loin, ne voulant pas étaler leurs bijoux dans les rues, les font porter avec elles, pour s'en parer avant que d'entrer dans la maison où elles vont se rendre, et les ôtent de même pour revenir, quand leur visite est faite. C'est encore un très-ancien usage...... L'usage du voile est très ancien; il fait encore, comme autrefois, une partie essentielle de l'habillement des Grecques, et distingue les conditions. Celui de la maîtresse et de la servante, de la femme libre et de l'esclave, est différent.... L'origine du voile est rapportée par les Grecs à la modestie et à la pudeur, qui sont également timides. »

Aujourd'hui le voile des dames grecques est de mousseline tissu d'or aux extrémités. (*Voyez* M. Guys, tome I.)

L'usage d'avoir la tête couverte ou découverte dans les temples n'a point été le même chez les différens peuples du monde. Les anciens Romains rendoient leur culte aux dieux, la tête couverte. Selon l'ancienne coutume, dans les sacrifices et autres cérémonies sacrées, celui qui sacrifioit immoloit la victime, la tête voilée : cependant ceux qui sacrifioient à l'Honneur et à Saturne, comme à l'ami de la vérité, avoient la tête découverte. Dans les prières qu'on faisoit devant le grand autel d'Hercule, c'étoit l'usage d'y paroître la tête découverte; soit à l'imitation de la statue d'Hercule, soit parce que cet autel et le culte d'Hercule existoient avant le temps

d'Énée, qui le premier introduisit la coutume de faire le service divin avec un voile sur la tête. (*Encyclopédie.*)

(6) « Les repas des Grecs, pour peu qu'ils soient animés, finissent toujours par des chansons....... La lyre des Grecs modernes ressemble à celle qu'Orphée, suivant la description de Virgile, tantôt pinçoit avec ses doigts, tantôt touchoit avec un archet (*a*)...... La guitare et la lyre sont les principaux instrumens usités chez les Grecs (*b*); le berger joue indifféremment de la musette, de la flûte ou de la lyre. » (M. Guys, tome I.)

(*a*) Je ne comprends pas comment on peut jouer de la lyre avec un archet.

J'ai fait cette note et la suivante quand j'ai publié cet ouvrage il y a trente-huit ou quarante ans. J'ai reconnu depuis qu'on pouvoit jouer de la harpe et par conséquent de la lyre avec un archet. M. le comte de Delaborde, il y a environ seize ans, fit imprimer une lettre qui m'étoit adressée (et qui a été traduite en anglais), dans laquelle il expliquoit parfaitement, d'après ce qu'il avoit entendu chez moi sur la harpe, plusieurs passages jusqu'alors inexplicables des ouvrages grecs sur la lyre antique; entre autres, que chaque corde de harpe, au lieu d'un seul son harmonique, en produit trois de sons et de tons différens, etc.

(*b*) D'où l'on peut conclure que la musique est chez eux un art peu cultivé. La guitare est un instrument très-borné, et la lyre n'est un instrument que dans la fable, à moins qu'elle n'ait (comme on en a fait ici) double rang de cordes, et une mécanique au moyen de laquelle on puisse faire changer les dièses, et par conséquent moduler et changer le ton.

(7) « Les Grecs modernes ont conservé des danses champêtres en l'honneur de Flore. Les femmes et les filles du village vont, le premier de mai, danser dans la prairie, cueillir et répandre des fleurs, et s'en orner de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danse est toujours mieux parée que les autres, et représente Flore et le Printemps, dont l'hymne qu'on chante annonce le retour. Une des danseuses chante : *Soyez la bienvenue, nymphe, déesse du mois de mai* (*a*)!..... Dans les villages grecs, ainsi que chez les Bulgares, on observe encore les fêtes de Cérès. Quand la moisson approche de sa maturité, on va, en dansant au son de la lyre, visiter les champs : on en revient de même, avec la tête ornée d'épis entrelacés dans les cheveux. »

(8) « La broderie est l'occupation des femmes grecques...... Nous devons aux Grecs l'art de la broderie, qui est très-ancien parmi eux, et qu'ils ont porté au plus haut point de perfection...... Entrez dans la chambre d'une fille grecque, vous y verrez des jalousies aux fenêtres, et, pour tout meuble, un sofa, un coffre garni d'ivoire, où sont les soies et les aiguilles, et un métier à broder..... Les apologues, les contes, les romans, etc., tirent leur origine de la Grèce.... Les Grecs modernes aiment tou-

(*a*) Dans l'ancienne Grèce, lorsque les femmes célébroient les fêtes de Flore, elles couroient nuit et jour, dansant au son des trompettes; et celles qui remportoient le prix à la course étoient couronnées de fleurs. (*Dictionnaire de la Fable.*)

jours les fables et les contes; ils ont reçu ceux des Orientaux et des Arabes avec le même empressement qu'ils eurent autrefois pour adopter les fables égyptiennes...... Les vieilles femmes aiment toujours à conter, et les jeunes se piquent de répéter à l'envi les contes qu'elles ont appris, ou qu'elles savent faire d'après ce qu'elles ont vu elles-mêmes. J'ai suivi leurs conversations (*tandis qu'elles brodoient* : je vais laisser parler les Grecques, et traduire librement une scène de leurs entretiens, où vous verrez, comme je l'ai dit, les filles de Minée, en travaillant à leurs broderies, raconter chacune à son tour les historiettes qu'elles savent, pour s'amuser, etc. » (M. Guys, tome I.)

(9) « Les Grecs n'ont pas aujourd'hui de temps marqué pour les noces, comme les anciens, qui se marioient ordinairement dans le mois de janvier... Anciennement on achetoit, par des services réels qu'il falloit rendre au père de la fille qu'on vouloit épouser, la possession de sa personne. On adoucit ensuite cette obligation, et les services furent convertis en présens qu'on faisoit pour l'obtenir........ » Aujourd'hui un Grec qui se marie fait des présens aux parens de la fille; mais ces présens sont purement arbitraires. « Il n'est point dans l'obligation d'acheter la femme qu'il épouse, puisqu'au contraire il ne la prendroit point sans une dot proportionnée à sa condition.

» C'est sur le fameux bouclier d'Achille qu'Homère décrit la marche des nouveaux mariés. On y voit,

dit-il, des noces et des festins. De nouvelles mariées sortent de leurs maisons, sont conduites dans les rues avec un bel ordre...... Tout retentit des chants d'hyménée; des troupes de jeunes gens précèdent et suivent la marche nuptiale, en dansant au son des trompettes et des flûtes, etc.... On voit aujourd'hui dans la marche des Grecs la même pompe, le même cortége et la même musique; elle est ouverte par des danseurs, par des instrumens et par des chanteurs qui entonnent l'épithalame. La mariée chargée d'ornemens, les yeux baissés, et soutenue par ses femmes ou par deux de ses proches parens, marche avec une extrême lenteur, etc..... Anciennement la nouvelle mariée portoit un voile rouge ou jaune, que les Arméniens ont conservé..... Il étoit fait pour cacher la rougeur modeste, l'embarras et les larmes de la jeune épouse..... Le brillant flambeau d'hyménée n'a pas été oublié par les Grecs modernes. On le porte devant les nouveaux époux, et dans la chambre nuptiale, où il brûle jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé : ce seroit même un mauvais présage s'il venoit à s'éteindre par quelque accident; aussi y veille-t-on avec autant de soin que les Vestales en avoient pour le feu sacré.

» Arrivés à l'église, les nouveaux époux portent chacun une couronne que le prêtre, pendant la célébration, change alternativement, en donnant la couronne de l'époux à l'épouse, et celle de l'épouse à l'époux. C'est encore aux anciens qu'est due l'origine de cette couronne.... Je ne dois pas oublier une

cérémonie essentielle que les Grecs ont conservée : c'est la coupe de vin qu'on présentoit anciennement au nouvel époux, en signe d'adoption. Elle étoit le symbole du contrat et de l'alliance : l'épouse buvoit du vin de la même coupe, qu'on offroit ensuite à tous les parens et aux convives.... On danse ensuite, et l'on chante pendant toute la nuit; mais les compagnes de la nouvelle mariée en sont exclues, elles se réjouissent entre elles dans des appartemens séparés et éloignés du tumulte de la noce. Les Grecs modernes, comme les anciens, couronnent encore, le jour des noces, les portes de leurs maisons, de verdure et de fleurs attachées avec des bandelettes. » (M. Guys, tome I.)

M. Guys l'aîné, fils de celui que je viens de citer, fait le détail le plus intéressant d'un mariage grec dont il a été témoin.

« La jeune fiancée, dit-il, richement parée, portant sur sa tête de longues tresses de fil d'or trait, entrelacées avec celles de ses beaux cheveux à la manière des Grecs, est descendue de son appartement. Elle s'est avancée avec empressement pour embrasser son père et sa mère, qui l'attendoient à la tête de dix enfans rassemblés autour d'eux........ Qui de nous auroit vu d'un œil sec une mère tendre et respectable, ne pouvant se détacher de sa fille, qu'elle pressoit dans ses bras, qu'elle arrosoit de ses douces larmes qu'un excès de joie et de tendresse fait couler abondamment sur le sein maternel?.... Le père pleuroit aussi; mais, les yeux tournés vers le

ciel, il a prononcé d'un ton ferme sa bénédiction sur sa fille, et ses vœux pour le bonheur des deux époux, etc..... Au retour on donne aux jeunes gens des bouquets enlacés avec des fils d'or, en leur disant en grec : *Mariez-vous aussi.* »

M. Guys termine ce récit, en disant que madame Vanlenep (c'étoit le nom de la mère de la jeune mariée) conduisit sa fille dans un appartement superbement meublé, et dont la tapisserie et le lit, ornés des plus belles fleurs brodées sur un fond blanc, étoit l'ouvrage de cette bonne mère. « Elle y travailloit seule, ajoute M. Guys, et depuis dix ans, sans qu'on s'en doutât. » (M. Guys, tome II.)

Les Grecs, dans l'intérieur de leurs familles, offrent le spectacle le plus touchant. « Vous verrez dans la Grèce, dit M. Guys, des enfans embrasser les genoux, baiser respectueusement la main de leur père, et demander cette bénédiction dont on ne connoît plus l'usage que dans l'histoire des patriarches. » (M. Guys, tome I.)

(10) « Les maisons des Grecs sont divisées en deux parties par une grande salle qui occupe le centre et toute la largeur. C'est dans cette salle qu'on donne les fêtes, et que se font toutes les cérémonies qui exigent un grand espace. Tel est le divan des Turcs, la galerie des Italiens, le salon de compagnie des Français (*a*). D'un côté sont les appartemens des hommes, leurs chambres à coucher, et les salles à

(*a*) Le parloir des Anglais.

manger. L'autre est destiné aux appartemens des femmes, et forme ce qu'on appelle *gynécée*. On trouve au rez-de-chaussée les cuisines, les remises, les écuries, etc. Il n'y a point de cheminée dans les chambres des maisons grecques; on ne se sert que d'un brasier qu'on met au milieu de l'appartement pour l'échauffer. Cet usage est très-ancien dans tout l'Orient. Les Romains n'en avoient pas d'autres, et les Turcs l'ont conservé (*a*). Pour garantir le visage de l'incommodité et de l'ardeur du brasier, on a imaginé *le tendour* : c'est une table carrée sous laquelle le feu est placé. Cette table est couverte d'un tapis qui de tous côtés tombe jusqu'à terre; et d'un autre en soie, plus ou moins riche, qui porte le tendour, autour duquel on s'assied sur le sofa ou sur des carreaux. On peut mettre à la fois les pieds et mains sous la couverture, qui, enveloppant le brasier de toutes parts, entretient une chaleur douce et durable. » (M. Guys, tome I.)

(11) « Une femme grecque pleure son époux, son

(*a*) C'étoit aussi autrefois l'usage en Espagne. Dans le temps du mariage de Charles II avec la princesse Marie-Louise d'Orléans, la marquise de Villars suivit son mari en Espagne, où il fut nommé ambassadeur. Elle écrivit plusieurs lettres à ses amis : celles qui nous restent sont agréables et curieuses. Elle dit dans une de ces lettres, qu'on trouve dans tous les appartemens de cérémonie, *un grand brasier d'argent au milieu. Dans ce brasier, il n'y a point de charbon, mais de petits noyaux qui s'allument et qui font le plus joli feu du monde, une petite vapeur douce*, etc.

fils, etc., avec ses amies pendant plusieurs jours; elles chantent ses louanges et leurs regrets........ Les expressions de la douleur sont encore aujourd'hui, comme elles étoient autrefois, de s'arracher les cheveux et de déchirer ses vêtemens......... Les pères et les mères suivent leurs enfans quand on les porte au tombeau...... Les Grecs observent l'ancienne coutume de laver les corps avant de les ensevelir..... Si c'est une jeune fille, on lui met ses plus beaux habits, et on la couronne de fleurs; les femmes, du haut de leurs fenêtres, jettent des roses et des eaux de senteur sur son cercueil quand il passe. Les anciens paroient les morts de couronnes de fleurs, pour marquer qu'ils avoient enfin surmonté les misères et les chagrins de la vie.... Le repas des funérailles n'a pas été négligé par les Grecs modernes. C'est le plus proche parent qui est chargé de ce soin, et qui par là termine la cérémonie.......... Les pères et les mères en Grèce portent le deuil de leurs enfans (*a*), et ce deuil est très-long. Cet usage est encore ancien parmi les Grecs...... Les Grecs ont conservé l'usage d'habiller les morts de leurs plus beaux habits, et de les porter au tombeau avec le visage découvert (*b*). »

On trouve, dans ce même ouvrage de M. Guys, une lettre de madame Chénier à l'auteur (*c*), qui m'a donné l'idée de l'épisode d'*Euphrosine*. Je ne

(*a*) En Italie aussi.

(*b*) On observe le même usage en Italie.

(*c*) Tom. I, pag. 283.

rapporterai de cette lettre que les traits dont j'ai profité. Tous les passages que j'en supprime n'ont aucune espèce de rapport avec mon épisode.

« Une dame grecque, aussi distinguée par son état que par la beauté de son âme, et qui joignoit à tous les agrémens de son sexe ceux d'une belle éducation, vivoit avec un frère cadet qui, par excès de vertu, avoit renoncé aux honneurs et aux places auxquels son état et ses alliances lui donnoient droit d'aspirer. Il avoit pour sa sœur toute la tendresse d'un frère et toute l'amitié d'un ami vertueux. Ce frère chéri fut attaqué d'une fièvre maligne, et il mourut......... Sa sœur, suivant l'usage du pays, accompagna le convoi, précédée et suivie d'une partie de la noblesse grecque : tout annonçoit l'abattement de cette âme sensible; le désordre de son voile et de ses habits, la négligence de sa coiffure, ajoutoient de nouveaux traits à toutes les marques de sa douleur....... Après les prières d'usage, on fit la cérémonie que les Grecs ont conservée, et qu'on nomme le dernier adieu. Après que le patriarche eut embrassé le corps, les parens et ceux qui formoient le convoi en firent de même; cette scène, que l'idée d'un éternel adieu ne rend que trop attendrissante, le devint encore plus quand cette sœur éplorée, qui n'écoutoit que les mouvemens de sa douleur, déchira ses habits et arracha ses cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frère qu'elle ne devoit bientôt plus voir. On fit des efforts pour abréger cette scène lugubre, et pour ramener la sœur affligée

dans sa maison; ses sens alors étoient moins agités, et sa douleur plus calme....... »

Après ce détail, madame Chénier suspend sa narration pour faire la description du jardin du mort: « De ce jardin l'on découvroit la mer, et il étoit orné, comme je l'ai dit, d'une volière remplie d'oiseaux, de belles fleurs et d'arbres fruitiers; en outre, on y voyoit un *réservoir* rafraîchi par les eaux de la mer, et qui renfermoit toutes sortes de poissons. Ce jardin, continue madame Chénier, ces oiseaux, ces poissons, faisoient tout l'amusement du sage que la mort venoit de ravir à sa sœur et à ses amis. Vous sentez déjà, monsieur, combien le fond de ce tableau peut intéresser la scène (*a*).......... *Où est mon frère?* dit cette sœur accablée, en parcourant le jardin de ses yeux......... *Il n'est plus!........ Il a passé comme une ombre?..... Vous, fleurs qu'il cultivoit avec tant de plaisir, vous n'avez déjà plus cette fraîcheur que vous deviez à ses soins!...... Périssez avec lui!......... Courbez-vous, séchez jusqu'à la racine!..... Vous, poissons, puisque vous n'avez plus de maître, ni d'ami qui veille à votre conservation...... retournez dans les grandes eaux!...... allez courir après une vie incertaine!...... Et vous, petits oiseaux, si vous survivez à votre tristesse........ que ce ne soit que pour accompagner mes soupirs de vos chants lugubres!.... Mer tranquille, vos flots à pré-*

(*a*) Les points de ces discours ne marquent point de passages supprimés; ils sont tous dans l'original.

sent sont agités. Seriez-vous aussi sensible à ma peine (*a*)? Jugez, monsieur, de l'effet que faisoit sur les spectateurs cette touchante apostrophe, faite avec cette tranquillité que la douleur ne permet qu'aux grandes âmes. Cette dame, se tournant ensuite vers ses esclaves : *Pleurez, mes enfans,* leur dit-elle, *vous n'avez plus de père......... Mon frère n'est plus, la mort cruelle nous l'a enlevé........ Il a disparu comme l'ombre, et nous ne le verrons plus... Ces lieux que sa présence rendoit agréables, ne doivent être pour nous qu'un séjour de tristesse et d'affliction......* Il n'est pas possible, monsieur, de donner à la nature plus d'expression, plus de force, plus de naïveté. J'ai cru que vous verriez avec plaisir ce petit échantillon de l'éloquence grecque, etc.

» Les tombeaux des Grecs sont situés, comme ceux des Turcs et des autres peuples de l'Orient, sur le chemin des villes et des villages. Ils ne sont pas entourés de murs, et n'en sont pas moins un asile sacré. Les tombeaux des Grecs et Arméniens sont ornés d'ormeaux.. .... Les anciens avoient choisi cet arbre comme le plus convenable aux morts, parce qu'il ne porte aucun fruit. Il en est de même du cyprès...... Outre les pierres qu'on met sur les tombeaux, on y trouve de petites colonnes sépulcrales,

(*a*) La mer est presque toujours tranquille le matin et le soir dans le canal. Elle ne commence à être agitée que vers les dix heures jusqu'aux approches du coucher du soleil. C'est le moment qui justifie cette allégorie. (*Cette note est de M. Guys.*)

qui, comme autrefois, portent simplement les noms de ceux qui sont enterrés. C'est encore un usage adopté par les Turcs........ Les Grecs vont de temps en temps pleurer sur les tombeaux...... Pendant les fêtes de Pâques que les Grecs célèbrent avec beaucoup de joie et d'éclat par des festins et des danses publiques, il y a un jour où ils se rendent en foule aux tombeaux. Là ils pleurent leurs parens, leurs amis, et peut-être encore la perte de leur ancienne liberté........ Les femmes grecques se contentent aujourd'hui de s'arracher les cheveux sur les tombeaux. Autrefois elles coupoient leurs longues tresses sur la tombe de leurs parens et de leurs amis. » (M. Guys, tome I.)

De tous les peuples de la terre, il n'en est point de plus magnifique que les Chinois dans leurs funérailles. « L'idée de la mort, dit M. de Sonnerat, ne cesse de les tourmenter. Cependant elle leur paroît moins cruelle s'ils peuvent acheter un cercueil et placer leur tombeau sur le penchant d'une colline, dans une situation agréable. Ils dépensent des sommes excessives pour les funérailles, qui se font quelquefois six ans après la mort avec une magnificence dont rien n'approche. Ils louent des hommes qu'ils habillent de blanc, pour former le deuil et pleurer à la suite du convoi. Pendant plusieurs jours consécutifs on promène le défunt sur la rivière, au son de quantité d'instrumens. Le bateau qui le porte et ceux qui l'accompagnent sont illuminés de manière que les feux, diversement colorés, forment des des-

sins jusqu'aux sommet des mâts, etc. » (*Voyages aux Indes orientales et à la Chine, faits par ordre du roi*, par M. SONNERAT, tome II.)

(12) Le coquillage qui produit les perles est une huître à écailles nacrées, qui se pêche dans les mers orientales et dans l'île de Tabago. Il y a quatre grandes pêcheries de perles dans l'Orient; la première, dans l'île de Bahrein, dans le golfe Persique; la seconde, sur la côte de l'Arabie-Heureuse, proche de la ville de Catifa : elle appartient à un prince arabe; la troisième, près de l'île de Ceylan; la quatrième, sur la côte du Japon. On compte aussi quatre pêcheries de perles en Occident, qui sont toutes situées dans le golfe du Mexique, le long de la côte de la Nouvelle-Espagne. On pêche encore des perles dans la Méditerranée; on en pêche aussi sur les côtes de l'Océan, en Écosse et ailleurs. La pêche des perles, près de l'île de Ceylan, est la plus considérable, et produit un grand bénéfice à la compagnie des Indes de Hollande. Cette compagnie ne fait pas pêcher pour son compte; mais elle permet aux habitans du pays d'avoir pour cette pêche autant de bateaux qu'ils veulent, et chaque bateau lui paie au moins soixante écus. Les commissaires hollandais viennent de Colombo pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, une affluence extraordinaire de peuple et de bateaux arrive. L'ouverture de la pêche se fait dès le matin, et elle est annoncée par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent et s'avancent dans la mer, précé-

dés de deux grosses chaloupes hollandaises, qui mouillent l'une à droite et l'autre à gauche, pour assigner à chacun les limites qu'il ne peut passer. Aussitôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre et cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs, qui vont à l'eau tour à tour. Aussitôt que l'un remonte, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du bâtiment, et qui est disposée de manière que les matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent lâcher ou tirer selon le besoin. Celui qui plonge a une pierre du poids d'environ trente livres attachée aux pieds, afin d'enfoncer plus vite, et une espèce de sac à la ceinture, pour recevoir les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il est descendu au fond de la mer, il ramasse promptement ce qu'il trouve d'huîtres et les met dans son sac. Le plongeur, pour revenir à l'air, donne le signal, en tirant fortement une petite corde différente de celle qui lui tient le corps. Il est rare qu'un plongeur puisse retenir son haleine plus d'un quart d'heure. Il a soin de se mettre du coton dans les narines et dans les oreilles. Comme les huîtres sont quelquefois attachées au rocher, alors les plongeurs les détachent avec un instrument de fer dont ils sont munis. Ils prétendent qu'ils voient parfaitement à soixante pieds de profondeur. La pêche dure jusqu'à midi, et alors tous les bateaux regagnent le rivage. Quand on est arrivé, chaque maître de bateau fait transporter, dans des fossés creusés dans le sable, les huî-

tres qui lui appartiennent. Là, ils les étalent à l'air, et on attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes (ce qui dure trois ou quatre jours), afin d'en retirer les perles sans les endommager. Les perles étant tirées et lavées, on a cinq ou six petits bassins à crible qui s'enchâssent les uns dans les autres, en sorte qu'il reste une distance entre ceux de dessus et ceux de dessous. Les trous du second crible sont plus petits que ceux du premier, et ainsi des autres. Les perles qui ne passent point le premier crible sont du premier ordre, celles qui restent dans le second sont du deuxième ordre; et de même jusqu'au dernier, lequel, n'étant point percé, reçoit les semences de perles. Les Hollandais se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses; du moins ils ont la préférence sur le prix qu'on en offre. Il y a d'autres animaux *testacés* (*a*) que l'huître, qui fournissent des perles : comme les moules du Nord et de la Lorraine, et les coquilles nommées l'*hirondelle*, le *marteau*, la *pintade grise*, et les huîtres communes. Le roi de Suède vient d'anoblir M. Linnéus, pour avoir, dit-on, trouvé le moyen de faire grossir les perles des moules et des huîtres du Nord, et de leur don-

(*a*) On donne le nom de *testacés* à des animaux qui se renferment et qui vivent dans des coquilles dures. On appelle *crustacés* les animaux couverts d'une croûte dure par elle-même, mais molle en comparaison des écailles ou coquilles pierreuses des testacés. La tortue, les huîtres, etc. sont des animaux testacés. L'écrevisse, le homar, etc. sont des crustacés.

ner une plus belle eau, etc. La couleur blanche est la couleur naturelle des perles. Cependant on en trouve de jaunâtres, de verdâtres, de noirâtres, et même de gris-de-lin et de couleur de rose. Les perles d'une figure irrégulière, qui ne sont ni rondes, ni en poires, sont appelées baroques. Telles sont les perles d'Écosse. Les perles *parangones* sont des perles d'une grosseur extraordinaire. En 1519 on présenta au roi d'Espagne, Philippe II, une perle qui étoit naturellement faite en poire, et de la grosseur d'un œuf de pigeon.

On tire aussi parti de la charnière des huîtres nacrées. C'est un gros ligament que les Hollandais font dessécher, et qu'ils ont l'art de tailler et de polir de manière à imiter une plume : ils le vendent sous le nom de plume de paon; il est d'un beau bleu verdâtre.

On fait les fausses perles avec l'écaille d'un poisson nommé *able* ou *ablette*. (M. DE BOMARE.)

(13) *Mer lumineuse* est un phénomène commun dans certaines mers. La proue du navire qui vogue sur les eaux les fait bouillonner, et semble, pendant les ténèbres de la nuit, les mettre en feu. Le vaisseau vogue dans un cercle lumineux, d'où s'échappe, dans le sillage, un long trait de lumière. La mer est beaucoup plus lumineuse aux environs des îles Maldives et de la côte de Malabar que dans tout autre endroit de l'Océan : aussi M. Godeheu, se trouvant sur ces mers, observa le phénomène suivant. La mer lui parut couverte de petites étoiles.

Chaque lame qui se brisoit répandoit une lumière très-vive. Le sillage du vaisseau étoit d'un blanc vif et lumineux, parsemé de points brillans et azurés. Il a appris que la mer, dans les endroits où elle étoit la plus lumineuse, étoit parsemée de petits animaux vivans, non-seulement lumineux, mais qui laissoient échapper de leur corps une liqueur huileuse qui surnageoit sur l'eau de la mer, et qui répandoit cette lumière vive et azurée. Ces animaux ne sont visibles qu'à l'aide d'une forte loupe, et la liqueur qu'ils répandent reste sur le filtre par lequel on passe l'eau de la mer, qui demeure par là privée de toute lumière. (M. de Bomare.)

(14) On donne le nom de phosphores aux corps qui paroissent lumineux dans l'obscurité. Il y a des phosphores naturels et d'artificiels : les premiers sont les vers lumineux, les huîtres, les dails (*a*), le bois pourri, le poisson puant, les yeux du chat, le ver lumineux, la mer lumineuse, etc. Souvent la chair, le sang, les cheveux, et une infinité d'autres matières provenues des plantes et des animaux, sont propres à devenir noctiluques (*b*); c'est ainsi qu'au

(*a*) *Dail.* C'est un coquillage que l'on nomme encore *pholade*, *pitaut*, etc. Il meurt dans le premier trou qu'il a habité après sa naissance. Aussi le caractère générique des dails se tire-t-il de leur habitude à se cacher dans les pierres, et à creuser eux-mêmes leurs sépulcres. On en trouve quelquefois vingt dans un même bloc de pierre. Ces animaux, lorsqu'ils sont vivans, sont phosphoriques.

(*b*) C'est-à-dire qui brille dans l'obscurité.

moyen de l'art on produit aussi des phosphores : il suffit de chauffer ou de frotter vivement les diamans, les cailloux, les bois durs et résineux, etc. de calciner la pierre de Pologne, de verser de l'esprit de nitre sur de la craie, de cuire de l'alun avec du miel, etc. Les phosphores produits par ces dernières opérations s'appellent *pyrophores*, et sont d'autant plus singuliers qu'on peut en allumer de l'amadou, brûler du papier, écrire des lettres de feu. (M. DE BOMARE.)

(15) Jusqu'à ce siècle, on ne connoissoit de mines de diamans que dans les Indes orientales; mais on en a trouvé depuis dans le Brésil en Amérique, ainsi que des rubis, des topazes, et d'autres pierres précieuses. Les meilleures mines de diamans, et les plus riches, sont dans les royaumes de Golconde, de Visapour et de Bengale, sur les bords du Gange; dans l'île de Bornéo. Le diamant est la pierre précieuse la plus pure, la plus dure, la plus pesante et la plus diaphane. Il est ordinairement sans couleur; mais on en trouve de toutes les couleurs : cependant on n'a jamais vu de diamant d'un aussi beau rouge que le rubis, d'un aussi beau vert que l'émeraude, d'un aussi beau bleu que le saphir, etc. Le diamant est d'une telle dureté, qu'on ne le peut user qu'avec la poudre d'égrisée (*a*), qui provient de l'écorce

(*a*) La première opération de la taille du diamant est celle par laquelle on le décroûte. Pour cela il faut opposer le diamant au diamant, et les frotter l'un contre l'autre; c'est ce que l'on appelle *égriser*. Par ce moyen les diamans

d'autres diamans noirâtres. Le diamant résiste à la lime, et acquiert la propriété de reluire dans l'obscurité, soit en l'exposant quelque temps aux rayons du soleil, soit en le faisant chauffer fortement, etc. Il a la propriété, comme la plupart des pierres transparentes, d'attirer, après avoir été frotté, la paille, les plumes, etc.; mais il n'a pas la propriété de résister à la violence de toutes les espèces de feu sans en être altéré. Des expériences faites à Florence démontrent que le diamant est altérable au feu solaire, au point d'y disparoître, tandis que le rubis y résiste et ne fait que s'y amollir.

Les lapidaires appellent *diamant rose* le diamant taillé à facettes par-dessus, et plat par-dessous. Ils nomment *diamant brillant* celui qui est taillé à facettes par-dessous comme par-dessus (*a*).

Les cinq plus beaux diamans que l'on connoisse sont : 1° celui du grand-mogol, qui pèse deux cent soixante-dix-neuf carats neuf seizièmes de carat;

mordent l'un sur l'autre, et il s'en détache une poussière qu'on reçoit dans une petite boîte nommée *égrisoir*. Cette poussière sert ensuite à les tailler et à les polir.

(*a*) Le dessous du diamant taillé se nomme *la culasse*. Il y a quelques diamans revêches, auxquels on a donné le nom de *diamans de nature*, et qui, quelque effort qu'on fasse, ne peuvent acquérir le poliment dans certaines parties; mais cela est rare. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'on a commencé à brillanter les diamans. Louis de Berquen, natif de Bruges, et d'une famille noble, mit le premier en pratique la taille du diamant, il n'y a pas trois cents ans.

2° le diamant du grand-duc de Toscane, qui pèse cent trente-neuf carats et demi; les deux diamans du roi de France, *le Sancy*, qui pèse cent six carats, et *le Pitt* ou *le Régent*, qui pèse cinq cent quarante-sept grains; il coûta, dit-on, deux millions et demi, et l'on assure qu'il vaut davantage; et enfin le diamant de la czarine, qui pèse sept cent soixante-dix-neuf carats...... On assure que le diamant que possède le roi de Portugal pèse deux onces; mais il est très-défectueux. (M. DE BOMARE.)

On voit dans la cathédrale de Gênes une jatte formée par une seule émeraude, d'un beau vert (*a*). J'ai vu aussi à La Haye, dans le cabinet d'histoire naturelle du stathouder, une topaze qui n'est point taillée, et qui pèse, m'a-t-on dit, quatorze livres.

La *vermeille* est une espèce de grenat, mais plus estimée que le grenat proprement dit; on les fait venir de Bohème. La hyacinthe est une pierre tirant sur le vermillon ou le souci. Le béryl ou aigue-marine est couleur de vert d'eau. Le péridot est d'un vert jaunâtre; la chrysolite ressemble beaucoup au péridot, et n'en est peut-être qu'une variété : on ne taille guère cette pierre à facettes, mais communément en *cabochon*, c'est-à-dire arrondie en forme de *goutte de suif*. C'est aussi de cette manière qu'on taille l'opale, belle pierre qui a la propriété de ré-

(*a*) S'il est vrai, comme tout le monde l'assure, que ce plat soit d'émeraude, il est certain qu'il n'est ni plus brillant ni plus beau que ne seroit un plat de verre.

fléchir tout à la fois les couleurs de l'iris, ou de les changer, suivant la différente position du jour sous laquelle on la regarde. Le girasol est une pierre à peu près de même qualité que l'opale, mais moins précieuse. L'améthyste est de couleur violette. On voit beaucoup de bijoux, et même des meubles, des tables, des colonnes, etc., faits de ce qu'on appelle *prime d'émeraude, prime d'améthyste*. La même matière que la nature a destinée à la formation des émeraudes et des améthystes sert à celle des primes; mais trop grossières, trop terreuses, les primes n'ont pu arriver au degré d'excellence qui constitue les émeraudes et les améthystes; elles sont à leur égard ce que la bourre est au cocon de soie. La tourmaline est une pierre d'un jaune obscur, qui tient du vert et du noir. Elle a la propriété singulière, lorsqu'elle est chauffée, d'attirer et de repousser alternativement les corps légers, tels que les barbes de plumes, des cheveux, du ruban, etc. (*a*).

(16) Tout ce détail de la magnificence du grand-

(*a*) Le cristal de roche ne diffère des pierres précieuses que par sa dureté : cependant, quoique moins dur, il fait feu avec l'acier. On a tiré de l'île de Madagascar des morceaux de cristal de roche de six pieds de long et de quatre de large sur autant d'épaisseur. La mine de Fischbach au Valais en fournit des masses énormes et parfaites. On vient d'y découvrir une quille ou canon, qu'on dit être du poids de douze quintaux.

Le *cristal d'Islande* tire son nom de l'île où il se trouve. La propriété la plus remarquable de ce cristal est celle de faire paroître doubles les objets qu'on voit à travers.

mogol se trouve dans tous les voyageurs. J'ai suivi particulièrement le Voyage de l'anglais Rhoë, tom. V de l'*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, par M. de La Harpe. La coupe d'or enrichie de turquoises, d'émeraudes et de rubis, fut donnée par le grand-mogol à Rhoë, qui vit distribuer les *deux bassins remplis de rubis et d'amandes d'or et d'argent*. Les descriptions du trône de l'empereur, de son habillement, de sa marche pour se rendre à son camp, sont tirées du même ouvrage. J'ai joint à ces dispositions quelques détails tirés du Voyage de Tavernier, qui se trouvent dans le même volume.

(17) Cet animal singulier s'appelle *sarigue* ou *opossum*. « Le sarigue, dit M. de Buffon, est uniquement originaire des contrées méridionales du nouveau continent........ On le trouve non-seulement au Brésil, à la Guiane, au Méxique, mais aussi à la Floride, en Virginie, etc.... La femelle a sous le ventre une ample cavité, dans laquelle elle reçoit et allaite ses petits..... Ces petits sortent de la poche, et y rentrent plusieurs fois par jour, etc. »

On trouve dans l'Amérique une foule d'animaux extraordinaires, entre autres trois espèces d'animaux à long museau, à gueule étroite et sans aucune dent, à langue ronde et longue, qu'ils insinuent dans les fourmilières, et qu'ils retirent pour avaler les fourmis. Ces animaux s'appellent le *tamanoir*, le *tamandua* et le *fourmiller*.

Le *pangolin* et le *phatagin* sont encore deux animaux très-extraordinaires. Ils sont quadrupèdes, et

sont en grande partie recouverts d'écailles..... Les tatous, autres animaux quadrupèdes de l'Amérique, sont couverts, comme les tortues, les écrevisses, etc., d'une croûte ou d'un têt solide.

La giraffe est un grand quadrupède de cette contrée, dont les jambes de devant sont infiniment plus longues que celle de derrière (*a*).

(18) « On appelle *arbre du diable*, un arbre qui croît en Amérique. Son fruit, dans l'état de maturité, est élastique. Desséché par la chaleur du soleil, il se gerce, se fend avec éclat, et lance au loin ses graines. C'est à ce jeu de la nature que cet arbre doit son nom. Dans le temps du développement de ses graines, le fruit produit l'effet d'une petite artillerie, dont le bruit se succède rapidement, et s'entend d'assez loin. Ces mêmes fruits transportés, avant leur maturité, dans un endroit sec, ou exposés sur une cheminée à l'impression d'une chaleur douce, s'y dessèchent peu à peu, et présentent le même phénomène. » (M. DE BOMARE.)

(19) « Le mot *éclipse* vient d'un mot grec qui signifie *défaillance*. Tite Live rapporte que Sulpicius Gallus, lieutenant de Paul Émile dans la guerre contre Persée, prédit aux soldats une éclipse qui arriva le lendemain, et prévint par ce moyen la frayeur qu'elle auroit causée. C'est une chose très singulière

(*a*) Les *gerboises*, petits animaux quadrupèdes, ont au contraire les pattes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière.

que le spectacle d'une éclipse totale de soleil. Clavius, qui fut témoin de celle du 21 août 1560 à Coïmbre, nous dit que l'obscurité étoit, pour ainsi dire, plus grande, ou du moins plus sensible et plus frappante que celle de la nuit. On ne voyoit pas où mettre le pied, et les oiseaux retomboient vers la terre, par l'effroi que leur causoit une si triste obscurité. » (*Encyclopédie.*)

(20) L'*acudia* est un insecte volant et lumineux qui se trouve en Amérique. On soupçonne que le *cucujus* ou *cocojus*, qui a les mêmes propriétés, est le même insecte que l'acudia. « Cet insecte, de la classe des scarabées (*a*), est de la grosseur du petit doigt, et long de deux pouces. Il est si lumineux pendant la nuit, que, lorsqu'il vole, il répand une grande clarté. On prétend que, si l'on se frotte le visage avec l'humidité provenant des taches luisantes ou étoiles de ce petit phosphore vivant, on paroît tout resplendissant de lumière tant qu'elle dure. Avant l'arrivée des Espagnols les Indiens ne faisoient point usage de chandelle. Ils se servoient de ces insectes dans leurs maisons pour s'éclairer pendant la nuit. Avec un de ces insectes, on lit, on écrit aussi facilement qu'avec une chandelle allu-

(*a*) On comprend communément sous le nom de *scarabées* des insectes dont les ailes membraneuses sont renfermées sous des étuis écailleux. On appelle *élytres* ces étuis de leurs ailes. Tous les insectes dont les ailes sont renfermées dans des élytres, s'appellent aussi *coléoptères*. Le hanneton est *coléoptère*.

mée. Lorsque les Indiens voyagent dans l'obscurité de la nuit, ils en attachent un à chaque orteil du pied, et en portent un autre à la main. Lorsque ces insectes sont pris, ils ne vivent que trois semaines au plus. Tant qu'ils se portent bien, ils sont très-lumineux; mais, lorsqu'ils sont malades, leur lumière s'affoiblit; ils ne brillent plus lorsqu'ils sont morts. Ces insectes sont doublement utiles. Lorsqu'on les a pris, on les laisse voler dans la maison; ils dévorent les cousins...... On est incertain si l'*acudia* n'est pas le même insecte que le *porte-lanterne*, ainsi nommé parce que la partie antérieure de la tête, d'où la lumière sort, a été regardée comme une espèce de lanterne..... Mademoiselle Mérian (*a*), qui a observé ces sortes d'insectes à Surinam, dit

(*a*) *Marie-Sibylle Mérian*, fille de Mathieu Mérian, fameux graveur et géographe, naquit en Allemagne, l'an 1647. Elle apprit d'Abraham Minion à peindre des fleurs, des fruits, des plantes, des insectes, et elle excella dans ce genre. Elle savoit parfaitement le latin, et fit une étude particulière de l'histoire naturelle. Elle alla à Surinam où elle passa deux ans, afin d'y dessiner les insectes de ce pays. Elle fit un ouvrage en allemand, sous le titre d'*Histoire des insectes de l'Europe, avec des dessins d'après nature, et des explications où l'on traite des différentes métamorphoses des insectes, et des plantes dont ils se nourrissent.* Elle mourut à Amsterdam, âgée de soixante-dix ans, laissant deux filles, auxquelles elle avoit appris à peindre, dont l'une surtout, nommée Dorothée, se distingua par une rare réunion de connoissances et de talens. (*Vie des Peintres*, tom. II.)

que leur lumière est belle; qu'une seule lui a suffi à chaque séance pour peindre les figures qui sont gravées dans son ouvrage sur les insectes du pays... On trouve en Italie des mouches luisantes, ou, pour mieux dire, un scarabée à peu près gros comme une abeille, et dont le ventre est assez lumineux pour que trois de ces insectes, enfermés dans un tuyau de verre blanc, fassent distinguer pendant la nuit tous les objets qui sont dans une chambre. M. l'abbé Nollet a éprouvé que la lumière de cet insecte s'étendoit sur les endroits où on l'écrasoit (*a*). » (M. DE BOMARE.)

Le scarabée le plus singulier est celui qu'a décrit M. Rolander. « La première fois que M. Rolander ramassa cet insecte, qui est phosphorique, il sortit de son corps un bruit semblable à celui d'une arme à feu, et une fumée d'un bleu fort clair..... Une autre fois l'observateur, familiarisé avec l'artillerie de ces mouches, s'avisa de chatouiller celle-ci avec une épingle; elle tira jusqu'à vingt coups de suite.... M. Rolander ouvrit l'insecte, et il trouva dans son corps une petite vessie affaissée; mais il ne put découvrir si c'étoit le réservoir de l'air ou quelque intestin. On pourroit (ajoute l'auteur que je cite) appeler cet insecte *le bombardier.* » (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome II.)

(21) Cet arbre s'appelle *mancelinier* ou *manche-*

(*a*) Les fossés de Mantoue sont remplis de ces insectes. L'herbe et les arbres en sont couverts, ce qui produit, le soir, le plus agréable spectacle.

linier. Il est de la hauteur de nos noyers : pour peu qu'on y fasse une incision, il en sort une substance laiteuse, qui est un poison mortel. Les Indiens y trempent les flèches qu'ils veulent empoisonner. On ne coupe cet arbre qu'avec beaucoup de précautions. Son fruit ressemble à nos pommes d'api; leur odeur est très-agréable, mais leur chair est empreinte d'un suc blanc aussi dangereux que celui de l'écorce et des feuilles. Le mancelinier croît dans la plupart des îles Antilles, aux bords de la mer. Si l'on dort à l'ombre de cet arbre, les yeux s'enflamment, le corps devient enflé, etc. Si l'on y dormoit long-temps, on pourroit en mourir. L'eau de la mer, bue sur-le-champ, est, dit-on, le remède le plus efficace contre les effets du poison de cet arbre.

On trouve encore en Amérique un arbrisseau dont la racine produit un poison très-subtil. Cet arbrisseau s'appelle *manioc.* Il s'élève depuis trois pieds jusqu'à huit ou neuf de hauteur. Sa racine mangée crue seroit un poison mortel; mais, lorsqu'elle est desséchée et préparée, on en retire une farine avec laquelle on fait une sorte de pain appelé *cassave.* L'essentiel est d'enlever à cette racine un lait qui est un véritable poison. Ce lait a la blancheur et l'odeur du lait d'amande. Quoiqu'il soit un poison, en le laissant déposer on obtient une substance blanche et nourrissante, que l'on trouve dans le fond du vase, et qu'on lave plusieurs fois avec de l'eau. Cette fécule a l'apparence de l'amidon le plus blanc. On l'appelle *moussache.* On l'emploie au

même usage que notre amidon; mais cette poudre brûle les cheveux à la longue, ce qui n'empêche pas d'en faire des espèces d'échaudés. Cet arbrisseau est très-commun à Saint-Domingue (*a*).

(M. DE BOMARE.)

(22) Le *mangle* ou *manglier* est un arbre qui croît dans les Indes occidentales, principalement aux îles Antilles, vers l'embouchure des rivières. « De ses rameaux flexibles, dit M. de Bomare, partent des paquets de filamens qui descendent jusqu'à terre, s'y couchent, y prennent racine, et croissent de nouveau en arbres aussi gros que celui d'où elles sortent. Ceux-ci se multiplient de la même manière. Un seul arbre peut devenir la souche d'une forêt entière...... Dans l'île de Cayenne, les marais sont couverts de mangles. Les huîtres s'attachent au pied et aux branches pendantes de cet arbre. Des huîtres y déposent leur frai (*b*); la postérité y adhère aussi, grossit, et dans le flux et reflux se trouve alternativement dans l'eau ou suspendue aux branches dans l'air. »

(*a*) Il est bien étonnant qu'on puisse manger avec autant de securité d'un pain qui n'est que l'extrait d'un poison mortel, quand on songe que ce dangereux aliment, mal préparé, peut donner la mort. Ceci prouve bien qu'il n'est point de dangers avec lesquels la seule routine de l'habitude ne puisse familiariser. Ce principe établi, il est évident que l'éducation peut donner le courage.

(*a*) *Frai* se dit des œufs de poisson, et du temps où cet animal les dépose dans l'eau.

L'Amérique produit encore un arbre très-singulier. « Le *fromager* ou *saamonna*, dit M. de Bomare, croît dans les Indes et dans les Antilles, à la hauteur du pin. Le haut et le bas du tronc sont de la grosseur ordinaire aux autres arbres; mais son milieu est relevé de plus du double; tout autour, les racines sont très-grosses, sortent hors de terre de sept à huit pieds, et forment comme des appuis ou arcs-boutans autour de la tige. Le bout de ces racines s'étend beaucoup à la ronde. On a appelé cet arbre fromager, parce que son bois ressemble à du fromage..... Les fruits de cet arbre, étant mûrs, contiennent des semences d'un rouge noirâtre, grosses comme un petit pois, et garnies d'une espèce de coton gris de perle, d'une extrême finesse, luisante et soyeuse au toucher, mais dont les filamens sont si courts, qu'elle ne peut être que très-difficilement cordée ou filée....... Les Indiens en font l'usage que nous faisons du duvet pour garnir les oreillers, les couvre-pieds, etc. »

(23) Ce poisson extraordinaire, c'est la *torpille*. Il a la propriété d'occasionner un engourdissement douloureux à ceux qui le touchent. Les plus grandes torpilles des mers de France n'ont pas deux pieds de long. « L'Afrique et l'Amérique ont des animaux torpilles semblables aux nôtres par les effets, mais qui sont de figures différentes. Ce poisson est fort connu à Surinam. Ses effets sont beaucoup plus vifs que celui de la véritable torpille, et ressemble tout-à-fait à la commotion électrique. La cause paroîtroit

donc être dans un fluide qui s'échappe de l'animal.... Quand le poisson s'échappe avec vitesse, on peut sentir la secousse en plongeant la main dans l'eau à quinze pieds de distance du poisson...... Lorsqu'on reçoit des commotions violentes, l'engourdissement est général, et la tête même reste un peu égarée. L'état naturel revient peu à peu.... L'espèce de torpille décrite par le docteur Firmin, dans son Histoire naturelle de Surinam, fait éprouver un horrible engourdissement dans les bras et jusqu'aux épaules, quand on la touche avec les mains ou avec un bâton, et qui se communique avec violence à quatorze personnes qui se tiennent par la main. Cet animal paroît être le même que l'anguille que M. de La Condamine décrit dans son Voyage de la rivière des Amazones..... M. Adanson en a trouvé une semblable dans la rivière du Sénégal... L'*anguille tremblante* de Cayenne est aussi une espèce de torpille. Elle parvient quelquefois à la grosseur de la cuisse, à la longueur de quatre ou cinq pieds; elle diffère peu de la torpille de Surinam. » (M. de Bomare.)

(24) La fontaine *Acadine* se trouvoit dans la Sicile. Elle étoit consacrée aux *frères Paliques* (*a*), divinités particulièrement honorées dans cette île. On attribuoit à cette fontaine une propriété mer-

(*a*) Les *Paliques* ou *Palisques* étoient fréres jumeaux, enfans de Jupiter et de Thalie. Cette muse, craignant la colère de Junon, pria la terre de l'engloutir. La terre s'ouvrit et se referma sur elle. Les Palisques vinrent au monde dans ce gouffre. Il se forma deux lacs formidables, aux par-

veilleuse pour faire connoître la sincérité des sermens. On les écrivoit sur des tablettes, qu'on jetoit dans l'eau; et, si elles ne surnageoient pas, on étoit persuadé que ces tablettes ne contenoient que des parjures.

Argyre étoit une nymphe de Thessalie. Célénus, son époux, la voyant près de mourir, tomba lui-même dans une langueur mortelle; Vénus, touchée de leur tendresse, les métamorphosa, l'un en fleuve, et l'autre en fontaine, qui, comme Alphée et Aréthuse, se réunirent en mêlant leurs eaux ensemble: cependant Célénus parvint à oublier Argyre, et depuis il eut la vertu de faire perdre aux amans le souvenir de leur amour lorsqu'ils boivent de ses eaux et qu'ils s'y baignent.

La Grèce offroit encore beaucoup d'autres fontaines merveilleuses, telles que la fontaine *Castalie*, nymphe qu'Apollon métamorphosa en fontaine qu'il consacra aux Muses, et à laquelle il donna la vertu d'inspirer les poètes. La fontaine *Aganippe*, l'*Hippocrène* ou la fontaine *Cabaline*, avoit la même vertu. La fontaine *Acidalie* étoit celle où se baignoient les Grâces. Junon se baignoit dans la fontaine de *Canathos*, proche de Nauplie. (*Dictionnaire de la Fable.*)

(25) « La fontaine de Buxton, dans le comté de Darby, dont parle Childrey dans les Curiosités de

jures et aux criminels, dans l'endroit où les deux frères naquirent. D'autres disent qu'en ce lieu les feux du mont Etna commencèrent alors à paroître.

l'Angleterre, coule tous les quarts d'heure seulement....... » (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome I, page 339.)

Il faut supposer que Thélismar, instruit de ce phénomène, comptoit attentivement sur sa montre les minutes, sans qu'Alphonse s'en aperçût, afin de saisir avec justesse les momens où la fontaine devoit s'arrêter et recommencer à couler.

Il y a, comme on va le voir, beaucoup de fontaines intermittentes.

« On trouve en Provence une fontaine qui coule et s'arrête environ huit fois dans une heure....... La fontaine de Frouganches, diocèse de Nîmes, coule et s'arrête régulièrement deux fois en vingt-quatre heures..... Les fontaines des environs de Paderborn, qu'on nomme *Bullebares*, coulent, dit-on, douze heures, et se reposent autant de temps.... Celle de Hautecombe, en Savoie, coule et s'arrête deux fois par heure, etc., etc. » (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome I.)

« La fontaine brûlante de Bozeley, dans la province de Shrop, présente le phénomène le plus surprenant. La fontaine de Bozeley fit sa première éruption, il y a soixante-cinq ans, après un fort ouragan. A peine la tempête eut-elle cessé, qu'au milieu de la nuit un bruit terrible réveilla tous les habitans, qui, voyant la terre agitée et bouleversée, crurent toucher au moment de la destruction générale. Plusieurs d'entre eux sortirent de leurs maisons et allèrent vers une petite montagne arrosée par la rivière

de Séverne. La terre s'y élevoit et s'y abaissoit plusieurs fois dans une minute. Un des spectateurs fit dans la terre un trou de quelques pouces de diamètre. Aussitôt il en sortit avec impétuosité une eau jaillissante, dont l'éruption fut si violente que cet homme en fut renversé : un instant après, le même homme ayant passé près de la source avec une lumière, l'eau s'enflamma et vomit des flammes. On intercepta l'accès de l'air, et la flamme disparut. Depuis ce temps, la fontaine a toujours les mêmes propriétés. Elle s'enflamme dès qu'on en approche une chandelle allumée; et l'activité de ce feu est telle, qu'il réduit en un moment de gros morceaux de bois vert en cendres. Malgré la violence de la flamme, l'eau n'a pas le moindre degré de chaleur, et est aussi froide que celle des autres fontaines....... Près de Velleia en Italie est une source dont l'eau s'enflamme à sa surface lorsqu'on en approche une allumette ou une mèche allumée. » (M. de Bomare.)

(26) « Il y a en Écosse une montagne appelée montagne de *Cor-kead*, qui a la singularité d'être un des méridiens les plus élevés de l'univers. Sa hauteur perpendiculaire a, dit-on, plus de quatre cents toises. Cette montagne est fendue et entr'ouverte jusqu'à la cime, par une crevasse qui fait face au soleil du midi, et les deux sommets forment une espèce de cadran qui indique l'heure qu'il est, par l'ombre qu'il donne sur les rochers opposés (*a*). »

(*a*) On trouve en Suisse un phénomène de ce genre, ap-

(*Précis d'Histoire naturelle*, par M. l'abbé SAURY, tome I.)

(27) Voici l'extrait d'une lettre dans laquelle M. le docteur *Troil* rend compte du voyage qu'il fit en Islande pour y examiner le mont Hécla.

« Le ciel étoit pur, l'eau du lac ressembloit à une glace de miroir. Huit jets d'eau s'élevoient dans le contour de ce lac. J'en remarquai particulièrement un dont la colonne, qui avoit six à huit pieds de diamètre, montoit à la hauteur de dix-huit à vingt-quatre pieds. L'eau en étoit extrêmement chaude, et nous fit cuire en six minutes au plus un morceau de mouton et des truites que nous y exposâmes. Reikum nous offrit un semblable spectacle. Le jet d'eau que nous y aperçûmes s'élevoit, il y a quelques années, à soixante et soixante-dix pieds; mais les terres, s'étant éboulées, couvrirent une partie de son orifice, et l'eau ne monta sous nos yeux qu'à cinquante-quatre ou soixante pieds. Étant arrivés à Geiser, près de Schalholt, nous y vîmes l'eau s'élancer avec impétuosité par une large bouche, et former une cascade à laquelle celle de Marly, de Saint-Cloud, de Cassel, d'Herrenhause ne sont pas comparables. Nous y observâmes, dans la circonférence d'environ une bonne lieue, quarante à cinquante jets d'eau

pelé *trou Saint-Martin.* C'est une espèce de méridien naturel dans un rocher percé, par lequel le soleil éclaire, en mars et en septembre, le clocher du village d'Elm, au canton de Glaris.

bouillante, qui sans doute proviennent d'un même réservoir. L'eau des uns étoit très-limpide, celle des autres étoit trouble et argileuse. Ici, elle étoit d'un très-beau rouge d'ocre, dont elle se charge en passant sur cette terre ferrugineuse; là, elle étoit d'un blanc de lait. Ces jets étoient, les uns continuels, les autres interrompus à différens intervalles de temps, etc..... Nous sentîmes la terre trembler en plusieurs endroits..... Il s'éleva une colonne d'eau de quatre-vingt-douze pieds, etc. » (*Nouvelles de la République des lettres et des arts*, année 1783, nº 9, mercredi 26 février.)

(28) « Pendant le rigoureux hiver de 1740, on construisit à Pétersbourg, suivant les règles de la plus élégante architecture, un palais de glace de cinquante-deux pieds et demi de longueur, sur seize et demi de largeur, et vingt de hauteur. La Néva, rivière voisine, où la glace avoit deux ou trois pieds d'épaisseur, en avoit fourni les matériaux. A mesure qu'on tiroit des blocs de glace de la rivière, on les tailloit et on les embellissoit d'ornemens; puis, étant posés, on les arrosoit par une face d'eaux colorées de diverses teintes. On plaça au devant du palais six canons de glace faits sur le tour, avec leurs affûts, leurs roues de la même matière, et deux mortiers à bombes dans les mêmes proportions que ceux de fonte. Ces pièces de canon étoient du calibre de celles qui portent ordinairement trois livres de poudre; on ne leur en donna cependant qu'un quarteron, après

quoi on fit couler un boulet d'étoupe et un de fonte. L'épreuve d'un de ces canons fut faite en présence de toute la cour, et le boulet perça, à soixante pas de distance, une planche de deux pouces d'épaisseur.

» Ce fait peut rendre croyable ce que rapporte *Olaüs Magnus,* l'historien du Nord, des fortifications de glace dont il assure que les nations septentrionales savent faire usage dans le besoin. Un physicien d'Angleterre fit, en 1763, une expérience curieuse : il prit un morceau de glace circulaire, de deux pieds neuf pouces de diamètre, et de cinq pouces d'épaisseur. Il en forma une lentille qu'il exposa au soleil, et il enflamma, à sept pieds de distance, de la poudre à canon, du papier, du linge, etc..... Des auteurs font mention de la glace d'Islande et de celle de quelques endroits des Alpes, qui ont une mauvaise odeur, et qui brûlent dans l'eau au lieu de s'éteindre; mais ces sortes d'eaux concrètes ne donnent le phénomène de l'inflammabilité qu'à cause du bitume qu'elles contiennent...... On ne croyoit pas autrefois que l'eau de la mer, changée en glace, donnât de l'eau douce. M. Adanson fut étonné de trouver les bouteilles qu'il avoit remplies d'eau salée, remplies d'une eau glacée fort douce, et qui n'avoit point déposé de saumure. Ce fait a ensuite été démontré par M. Edwar-Nairne, et par l'expérience de M. Cook...... Il est de fait que plus il gèle, plus la glace augmente de volume, et

cependant plus elle diminue de poids, ce qui est le contraire de ce qui arrive dans les autres corps, etc. »

(M. DE BOMARE.)

(29) « La mine d'argent de Salseberitz en Suède présente un des plus beaux spectacles. On descend dans cette mine par trois larges bouches semblables à des puits dont on ne voit point le fond. La moitié d'un tonneau soutenu d'un câble sert d'escalier pour descendre dans ces abîmes, au moyen d'une machine que l'eau fait mouvoir ... On n'est qu'à moitié dans un tonneau, où l'on ne porte que sur une jambe. On a pour compagnon un satellite noir comme nos forgerons, qui entonne tristement une chanson lugubre, et qui tient un flambeau à la main : quand on est au milieu de la descente, on commence à sentir un grand froid; on entend les torrens qui tombent de toutes parts; enfin, après une demi-heure, on arrive au fond d'un gouffre; alors la crainte se dissipe, on n'aperçoit plus rien d'affreux; au contraire, tout brille dans ces régions souterraines. On entre dans une espèce de grand salon soutenu par deux colonnes de mines d'argent. Quatre galeries spacieuses viennent y aboutir. Les feux qui servent à éclairer les travailleurs se répètent sur l'argent des voûtes et sur un ruisseau qui coule au milieu de la mine. On voit là des gens de toutes les nations : les uns tirent des chariots, les autres roulent des pierres. Tout le monde a son emploi : c'est une ville souterraine; il y a des cabarets, des maisons, des écuries, des chevaux; mais ce qu'il y a de plus singu-

lier, c'est un moulin à vent mis en mouvement par un courant d'air. Le moulin va continuellement dans cette caverne, et sert à élever les eaux qui incommoderoient les mineurs...... En 1478, on trouva au Hartz un morceau d'argent si considérable, qu'étant battu, on en fit une table où pouvoient s'asseoir vingt-quatre personnes.... Du temps d'*Olaüs Wormius* on tira des mines de Norwége une masse d'argent qui pesoit cent trente marcs....... L'argent dissous par l'acide nitreux donne des cristaux qui, étant fondus et ensuite jetés dans un moule, forment la *pierre infernale* dont on fait usage pour corroder les chairs.... On compte ordinairement six métaux : 1° le plomb; 2° l'étain, 3° le fer, 4° le cuivre, 5° l'argent, 6° l'or. Voici l'ordre de leur dureté : 1° le fer, 2° le cuivre, 3° l'argent, 4° l'or, 5° l'étain, 6° le plomb; et voici l'ordre de leur malléabilité ou ductilité : 1° l'or, 2° l'argent, 3° le cuivre, 4° le fer, 5° l'étain, 6° le plomb. L'or est le plus ductile de tous les métaux. On lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, qu'une once de ce métal peut être tirée en un million quatre-vingt-quinze mille pieds de long, c'est-à-dire en une ligne de soixante-treize lieues de long, à deux mille cinq cents toises la lieue......

» Il sort des lieux profonds de la terre, des grottes, et surtout des filons ou veines métalliques minéralisées, qui sont proches de la surface de la terre, et notamment des galeries, des souterrains d'où on retire le charbon de terre;.. ... il sort des exhalai-

sons (*a*) de différentes espèces, et qui produisent des effets différens. Ces exhalaisons sont appelées différemment par les mineurs, suivant leur nature. Les unes sont nommées proprement *exhalaisons*, les autres *feu brissou*, d'autres *mouffètes* ou *pousel*, et d'autres *gaz*..... Enfin il règne dans les mines qui ont été long-temps abandonnées, des vapeurs souterraines que l'on nomme *inhalations* ou *inhalaisons*, qui contribuent infiniment à la composition et décomposition des minéraux métalliques, puisque par leur moyen il se fait continuellement des dissolutions qui sont ensuite suivies de nouvelles combinaisons. Ce sont ces exhalaisons minérales qui jouent le plus grand rôle dans la cristallisation, la coloration des pierres, et la minéralisation.... Le *feu brissou*, ou *terou*, ou *feu sauvage*, s'élève quelquefois dans certaines mines de charbon, de métaux, etc. Cette vapeur sort avec une espèce de sifflement par les fentes des souterrains où l'on travaille, et paroît sous la forme de ces sortes de toiles d'araignées ou fils blancs que l'on voit voltiger dans l'air à la fin de l'été..... Lorsque cette vapeur n'est point assez divisée par l'air, elle s'allume aux lampes des ouvriers, et produit des effets semblables à ceux du tonnerre et de la poudre à canon. Pour prévenir

(*a*) On doit donner proprement le nom de *vapeur* aux fumées humides qui s'élèvent de l'eau et des autres corps liquides, et celui d'*exhalaison* aux fumées sèches qui s'exhalent des corps solides, telle que la terre, le feu, les minéraux, les sels, etc.

ces effets dangereux, les ouvriers ont l'œil à ces fils blancs qu'ils entendent et qu'ils voient sortir des fentes; ils les saisissent avant qu'ils puissent s'allumer à leurs lampes, et les écrasent entre leurs mains. Lorsqu'ils sont en trop grande quantité, ils éteignent la lumière qui les éclaire, se jettent ventre à terre, et par leurs cris avertissent leurs camarades d'en faire autant : alors la matière qui s'est enflammée avant qu'ils aient pu éteindre leurs lumières passe par-dessus leur dos, et ne fait du mal qu'à ceux qui n'ont pas eu la même précaution. Ceux-là sont exposés à être tués ou blessés. On entend cette matière sortir avec bruit, etc. Le phénomène le plus singulier que ces exhalaisons minérales nous présentent est celui que les mineurs nomment *ballon*. Il paroît à la partie supérieure des galeries des mines, sous la forme d'une espèce de poche arrondie, dont la peau ressemble à de la toile d'araignée. Si ce sac vient à se crever, la matière qui y étoit se répand dans les souterrains, et fait périr tous ceux qui la respirent.... On appelle *gaz* des exhalaisons plus ou moins visibles, et produites par des souterrains profonds, comme les galeries des mines. Quelquefois ils sortent de certains creux, grottes ou fentes de la terre, etc..... Le prétendu esprit des eaux minérales est une sorte de *gaz*. Aujourd'hui l'on donne aussi le nom de *gaz* à toute espèce de vapeurs invisibles, qui sont capables de détruire l'élasticité de l'air, qui éteignent les flammes, etc........ Toutes les vapeurs qui résultent des substances végétales et

animales en combustion, celles des corps pourrissans et des latrines, sont encore des espèces de *gaz*....... L'air fixe proprement dit, ou *gaz méphitique*, est un fluide élastique, transparent, sans couleur, miscible à l'eau en toute proportion, etc...... Il ne diffère de l'air commun par aucune de ces propriétés.... Mais ce gaz diffère de l'air, 1° en ce que sa pesanteur spécifique est plus grande;..... 2° en ce qu'il est incapable d'entretenir la vie et la respiration des animaux. Aussitôt qu'on introduit un animal dans un récipient rempli de gaz méphitique, il périt dans le même instant en convulsion;.... 3° le gaz méphitique ne peut entretenir la combustion d'aucun corps combustible, parce que cette faculté, de même que celle d'entretenir la vie aux animaux terrestres, est propre et particulière à l'air, exclusivement à toute autre substance. Ainsi, non-seulement on ne peut allumer dans le gaz méphitique aucun corps combustible, mais les corps les plus inflammables, allumés d'abord dans l'air, et plongés dans le gaz méphitique, s'y éteignent aussi subitement que si on les plongeoit dans l'eau; avec une seule différence, que l'extinction dans le gaz méphitique se fait sans aucun bruit ni frémissement, et que, comme il ne mouille point les corps, ils peuvent être rallumés aussitôt dans l'air commun...... La quatrième propriété qui distingue le gaz méphitique de l'air commun, c'est de se mêler avec l'eau en quantité beaucoup plus grande que l'air pur..... Une observation qu'il est bon de faire, c'est que, quoique le gaz mé-

phitique fasse mourir en un instant les animaux qui le respirent, on peut boire de l'eau qui en est toute remplie, sans aucun danger, et qu'au contraire elle est salutaire et propre à guérir plusieurs maladies. Cela prouve bien que ce n'est pas par aucune qualité caustique ou corrosive particulière, que ce gaz tue les animaux, mais plutôt parce que, n'étant pas de l'air, il ne peut tenir lieu de ce fluide, le seul qui soit propre à la respiration ainsi qu'à la combustion. »

(M. de Bomare.)

(30) « Quoique l'on sache que la mer produise les masses d'animaux les plus énormes, tels que les baleines, les licornes (*a*), on ne peut guère croire à l'existence des *krakens*. Ce sont, dit-on, des animaux qui habitent les mers du Nord, et dont le corps a jusqu'à une demi-lieue de longueur. On le prendroit pour un amas de rochers flottans, ou de pierres couvertes de mousses...... On pense que c'est une espèce de polype, dont les bras, pour répondre à la masse du corps, sont de la grandeur des plus hauts mâts de vaisseau. On ajoute que les poissons sont attirés au-dessus de cet animal par les humeurs fongueuses qu'il rejette et qui colorent la mer; et, comme tout doit être singulier dans un semblable animal, on dit que son dos s'ouvre, et qu'il engloutit ainsi les poissons qui sont au-dessus de lui.... »

(M. de Bomare.)

(*a*) La *licorne de mer* est une espèce de baleine de mer du Groenland; on l'appelle aussi *narval*.

(31) « Pline, et après lui les divers auteurs, ont avancé que l'huile calme les flots de la mer...... Rien ne paroît plus vrai, si nous devons nous en rapporter aux témoignages les plus respectables et les plus multipliés : voici l'extrait d'une lettre sur ce sujet, adressée à un ami de M. Franklin.... M. Gilfred Lawson, qui a servi long-temps dans les troupes de Gibraltar, m'assure que les pêcheurs de cet établissement sont dans l'usage de verser un peu d'huile sur la mer, afin qu'en calmant son agitation ils puissent voir les huîtres, etc. Pline dit aussi que l'on calme une tempête en jetant un peu de vinaigre dans l'air.... » M. de de Bomare cite une autre lettre qui est du célébre docteur Franklin : dans cette lettre, le philosophe anglais rend compte d'une expérience qu'il a faite sur l'étang de Clapham.... « Le vent, dit-il, élevoit alors de grosses rides sur la surface..... J'allai ensuite au côté du vent où les vagues commençoient à se former ; une cuillerée d'huile que j'y répandis, produisit à l'instant, sur l'espace de plusieurs verges en carré, un calme qui s'étendit par degrés jusqu'à ce qu'il eût gagné la côte sous le vent, et bientôt on vit toute cette partie de l'étang, qui étoit d'environ un demi-acre, aussi unie qu'une glace..... .. » M. Franklin explique ce phénomène : je ne comprends pas assez cette explication pour la rapporter.

(32) Cette description de l'araignée domestique est exacte. La petite pelote, semblable à une éponge un peu mouillée, qu'a l'araignée entre ses deux

ongles, lui sert, ainsi qu'aux mouches, à marcher et grimper sur les corps les plus polis. Ces éponges fournissent une liqueur gluante qui suffit pour les y faire adhérer. A l'extrémité du ventre de l'araignée il y a « six mamelons musculeux, pointus vers leurs extrémités, qui sont autant de filières dans lesquelles se moule la liqueur qui doit devenir de la soie, lorsqu'elle se sera séchée après être sortie de ces filières...... Chacun des six mamelons est composé lui-même de mille filières insensibles, qui donnent passage à autant de fils. Si l'on considère la finesse de cette soie d'araignée, composée de six milliers de fils, l'imagination ne peut concevoir l'excessive ténuité des fils qui sortent des petites filières..... Toutes les araignées n'ont pas le même nombre d'yeux, et ils sont placés différemment dans presque toutes les espèces..... » On en compte huit espèces: l'araignée domestique, l'araignée des jardins, l'araignée noire des caves, l'araignée enragée ou *tarentule*, commune en Italie (*a*), l'araignée aquatique, l'araignée maçonne, l'araignée vagabonde, et l'araignée des champs, ou *faucheux*....... On fait avec de la soie d'araignée des mitaines et des bas, mais cette soie ne vaut pas celle des vers à soie. « Il y a dans les îles de l'Amérique de très-grosses araignées. On en pourroit trouver de la grosseur du poing, elles ne sont pas venimeuses...... Ces araignées, étant

(*a*) La *tarentule* a été ainsi nommée à cause de Tarente, ville de Pouille, où elle est commune. On dit qu'elle est venimeuse; mais sa piqûre ne fait ni danser ni chanter.

vieilles, sont couvertes d'un duvet noirâtre, aussi doux et aussi pressé que du velours....... Leur toile est si forte que les petits oiseaux ont bien de la peine à s'en débarrasser. Selon quelques habitans de l'île, leurs poils brûlent et piquent comme des orties. Il y a à la Louisiane une espèce d'araignée grosse comme un œuf de pigeon, mais bien plus longue. Sa couleur est noire et bigarrée d'or. Cet insecte fait sur les arbres des toiles d'une soie forte, torse et dorée, quelquefois de la grandeur d'un cul de tonneau, sous lesquelles s'arrêtent souvent des oiseaux........ On trouve dans l'île de Ceylan une araignée couleur d'argent, etc...... » (M. DE BOMARE.)

(33) Les *polypes* d'eau douce diffèrent pour la grandeur et pour la couleur. M. Tremblay fait mention de trois espèces qu'il appelle à *longs bras*. La première espèce est la plus petite, elle n'a que cinq ou six lignes de longueur; elle est très-aisée à trouver; il ne s'agit que de ramasser dans les eaux quelques poignées de lentilles aquatiques (*a*), et de les mettre dans un vase transparent rempli d'eau; au bout de quelques instans on voit les polypes, qui ne paroissent d'abord que comme des points verts, épanouir leurs bras. Au moindre mouvement, l'insecte retire ses bras et ne paroît plus qu'un grain de matière verte. Le nombre des bras des polypes est communément depuis six jusqu'à douze : ces ani-

(*a*) C'est une plante qu'on trouve dans les lacs, les eaux dormantes, etc. Elle surnage sur les eaux; ses feuilles orbiculaires ont la forme d'une lentille.

maux marchent et changent de lieu; ils font tous leurs mouvemens avec une extrême lenteur. Lorsqu'on veut jouir du plaisir de voir la multiplication des polypes par *boutures*, il faut mettre un polype dans le creux de sa main, avec un peu d'eau, et, lorsque l'animal est sorti de son état de contraction, on le coupe en deux. La partie où est la tête marchera et mangera le jour même qu'elle aura été séparée, pourvu que ce soit dans des jours chauds : quant à la partie postérieure, il lui poussera des bras au bout de vingt-quatre heures, et en deux jours elle deviendra un polype parfait, tendant ses filets, saisissant sa proie. Que l'on varie les expériences de toutes les façons, on aura toujours de nouveaux phénomènes; que l'on coupe le corps d'un polype en tous sens, et en autant de lanières que la dextérité le permettra, on verra paroître autant de polypes. Les polypes se multiplient naturellement par rejetons. On remarque sur un polype une légère excroissance qui prend la forme d'un bouton; c'est la tête du jeune polype. Dans les temps fort chauds, un polype est formé et séparé en vingt-quatre heures : on voit quelquefois sortir d'un seul polype jusqu'à dix-huit petits.

La découverte des polypes d'eau douce, et celle des petits polypes marins, architectes des coraux, des coralines, et de plusieurs productions à polypiers qu'on avoit prises pour des plantes marines, sont l'une et l'autre très-modernes. Les petits polypes de mer sont de très-petits animaux qui ont

échappé à de très-bons observateurs, qui les ont pris pour des fleurs. Ce sont ces vers, dont il y a un très-grand nombre d'espèces différentes, qui construisent ces coraux, ces coralines, ces lithophytes, ces escarres, ces éponges, ces variétés de madrépores si nombreuses, et toutes ces autres substances qu'on avoit prises autrefois pour des plantes; mais les observations de MM. Peyssonnel, Réaumur, Bernard de Jussieu, etc., ont fait voir qu'elles n'étoient que des loges, des cellules construites par des espèces de vers-insectes, qui multiplient en tel nombre, qu'on ne sauroit les évaluer; et que ces loges, bâties chacune par autant d'individus, sont pour les polypes ce que les guêpiers sont pour les guêpes. On a ôté à ces productions le nom de plantes marines : on les a appelées des *polypiers* ou *productions à polypiers*..... Outre tous ces polypes, il y a encore les grands polypes marins : tels sont la *sèche*, le *calmar*, le *lièvre marin*, etc. Ces animaux ont les pieds ou les bras placés à leur tête; ils ont ordinairement entre trois pouces à trois pieds de longueur. Ils sont ovipares : on ignore s'ils ont, pour se multiplier, les ressources des polypes d'eau douce. Il paroît certain que leurs bras croissent de nouveau quand ils ont été coupés, ainsi que ceux des écrevisses. Les grands polypes marins étoient d'usage pour la table chez les anciens.

(M. DE BOMARE.)

(34) Le *toucan* est un oiseau très-singulier, particulièrement pour la grosseur et la longueur dispro-

portionnée de son bec, qui, loin de faire un instrument utile, n'est au contraire dit M. de Buffon, « qu'une masse en levier qui gêne le vol de l'oiseau.... Le bec excessif et inutile du toucan renferme une langue encore plus inutile..... Ce n'est point un organe charnu ou cartilagineux..... c'est une véritable plume, bien mal placée comme l'on voit, et renfermée dans le bec comme dans un étui. Le nom de *toucan* signifie *plume* en langue brésilienne. »

Les toucans sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale. Leur plumage est fort beau.

(35) « Le *kamichi* est un grand oiseau noir de l'Amérique, très-remarquable, dit M. de Buffon, par la force de son cri et par celle de ses armes. Il porte sur chaque aile deux puissans éperons, et sur la tête une couronne pointue de trois ou quatre pouces de longueur, sur deux ou trois lignes de diamètre à sa base, etc. » Certains oiseaux, tels que les *jacanas*, plusieurs espèces de pluviers, de vanneaux, etc., portent aux épaules des éperons ou ergots; mais le kamichi est de tous le mieux armé.

(M. DE BUFFON.)

(36) « Les *chauves-souris* se retrouvent en divers pays; mais, dans la plupart des pays chauds, on en voit de monstrueuses pour la grosseur. Il y en a une espèce très-commune en Amérique, à laquelle M. de Buffon a donné le nom de *vampire*, parce qu'elle suce le sang des hommes et des animaux qui dorment...... Le *vampire* est d'un aspect hideux.......

Les voyageurs s'accordent à dire que ces vampires sucent, sans les éveiller, le sang des hommes et des animaux qui dorment. »

M. de Buffon suppose que ce n'est ni avec leurs dents ni avec leurs ongles qu'ils entament la peau des animaux, mais que c'est avec leur langue qu'ils peuvent faire des ouvertures assez subtiles dans la peau pour en tirer du sang et ouvrir les veines sans causer une vive douleur. M. de Buffon n'a point vu la langue du vampire. Il imagine qu'elle est semblable à celle de la *roussette* (autre espèce de chauve-souris), qui est pointue et hérissée de papilles dures, très-fines, très-aigües, etc. (M. de Bomare.)

(37) L'*arbre de cire* est un arbrisseau. Il y en a de deux espèces : l'une croît à la Louisiane, l'autre à la Caroline. Cet arbrisseau a le port du myrte, et ses feuilles ont à peu près la même odeur. Ses baies, qui sont de la grosseur d'un grain de coriandre, contiennent des noyaux qui sont couverts d'une espèce de résine qui a quelque rapport avec la cire. Les habitans de ce pays en font de la bougie. L'*arbre-suif* croît à la Chine et dans la Guiane. Il s'élève à la hauteur d'un grand cerisier. Son fruit consiste en des grains blancs, de la grosseur d'une noisette, dont la chair a les qualités du suif; on en fait des chandelles. C'est aussi un arbre qui produit l'encens; c'est encore d'un arbre que les Chinois retirent leur beau vernis. (M. de Bomare.)

(38) Tout le monde sait que, lorsqu'on touche les feuilles de la sensitive, elles se flétrissent aussitôt, et

qu'elles reprennent leur première fraîcheur un moment après qu'on les a quittées..... M. Adanson a vu en Afrique un arbuste sensitif dont les feuilles s'abaissent lorsqu'on passe dessous. On dit aussi qu'il se trouve à Panama un arbuste à feuilles épineuses, dont les branches s'abaissent lorsqu'on passe auprès, et tendent à s'attacher à l'habit du voyageur. Comme il s'incline lorsqu'on passe auprès de lui, les naturels du pays lui donnent le nom de *bonjour*.

On voit au Jardin du Roi une plante nouvellement découverte, originaire d'Otahïti, qu'on a nommée *plante oscillante;* elle est du genre de la sensitive, mais beaucoup plus extraordinaire.

(39) La *fraxinelle* ou *dictame blanc* est une plante vivace qui vient d'elle-même dans les bois du Languedoc, de la Provence, de l'Italie et de l'Allemagne........ Les extrémités des tiges et les pétales des fleurs sont couverts d'une infinité de vésicules pleines d'huile essentielle, comme on peut l'observer facilement à l'aide d'un microscope. Elles répandent dans les jours d'été, le soir et le matin, des vapeurs éthérées inflammables, et en telle abondance, que, si l'on place au pied de cette plante une bougie allumée, il s'élève tout-à-coup une grande flamme qui se répand sur toute la plante; elle forme alors un buisson ardent très-curieux. (M. de Bomare.)

(40) L'*amiante* est une matière fossile, composée de filets très-déliés........ Il y a plusieurs sortes d'amiantes, de jaunâtres, de grisâtres et de blancs; il y en a même de verts et de rouges. On file l'amiante,

on en fait une toile qu'on jette au feu, sans crainte qu'elle se consume; et même on blanchit cette toile par le feu; de sale et de crasseuse qu'elle étoit, elle en sort pure et nette. Le feu consume les matières étrangères et combustibles dont elle est chargée, sans pouvoir l'altérer. Cependant, toutes les fois qu'on la retire du feu elle perd un peu de son poids. Du temps des anciens Grecs et des Romains, on brûloit dans des toiles d'amiante les corps des rois, afin que leurs cendres ne se mêlassent point avec celles du bûcher. L'amiante est très-propre à faire des mèches, parce qu'il ne leur arrive aucun changement qui puisse offusquer la lumière. Les païens s'en servoient dans leurs lampes sépulcrales.

(M. de Bomare.)

(41) La Chine doit à ce grand prince l'abolition d'une coutume aussi barbare qu'insensée. « C'étoit un usage assez commun parmi les Tartares, à la mort d'un homme, qu'une de ses femmes se pendît.... En 1668 un Tartare de distinction étant mort à Pékin, une de ses femmes, âgée de dix-sept ans, se disposoit à lui donner cette preuve d'affliction; mais ses parens présentèrent une requête à l'empereur pour le supplier d'abolir une si odieuse coutume. Ce prince ordonna qu'elle fût abandonnée, comme un ancien reste de barbarie. Elle étoit établie aussi parmi les Chinois; mais les exemples en étoient plus rares, et leur philosophe ne l'avoit point approuvée....... Les Chinois en général sont d'un caractère doux et traitable. Ils ont beaucoup d'affabilité dans

leurs manières, sans qu'il y paroisse aucun mélange de dureté, de passion et d'emportement. Cette modération se fait remarquer jusque dans le peuple. Les Européens qui ont quelque affaire à traiter avec les Chinois, doivent se garder de toutes sortes de vivacités et d'emportemens. Ces excès passent à la Chine pour des vices contraires à l'humanité, non que les Chinois ne soient aussi vifs que nous, mais ils apprennent de bonne heure à se rendre maîtres d'eux-mêmes....

» La modestie des femmes chinoises est extrême. Elles vivent constamment dans la retraite, avec tant d'attention à se couvrir, qu'on ne voit pas même paroître leurs mains au bout de leurs manches : si elles présentent quelque chose à leurs plus proches parens, elles le posent sur une table, dans la crainte qu'on ne leur touche la main.... » Voici parmi les Chinois les causes de divorce les plus remarquables : « 1° une femme babillarde, qui se rend incommode par ce défaut, est sujette à être répudiée, quoiqu'elle soit mariée depuis long-temps, et qu'elle ait donné plusieurs enfans à son mari; 2° une femme qui manque de soumission pour son beau-père et sa belle-mère; 3° la stérilité est une autre raison de divorce; 4° la jalousie, etc.... Le soir des noces on conduit la jeune mariée dans l'appartement de son mari, où elle trouve sur une table des ciseaux, du fil, du coton et d'autres matières à ouvrages, pour lui faire connoître qu'elle doit aimer le travail et fuir l'oisiveté.

» Rien n'est comparable au respect que les enfans ont pour leurs pères et mères, et les écoliers pour leurs maîtres. Ils parlent peu, et se tiennent toujours debout en leur présence. L'usage les oblige, surtout au commencement de l'année, le jour de leur naissance, et dans d'autres occasions, de les saluer à genoux, en frappant plusieurs fois la terre du front.

» Quand un fils aîné n'auroit rien hérité de son père, il n'en seroit pas moins obligé d'élever ses frères et de les marier; il doit leur tenir lieu du père qu'ils ont perdu. Ceux qui n'ont pas d'héritier mâle adoptent un fils de leur frère ou quelque autre parent, quelquefois même un étranger. L'enfant adopté est revêtu de tous les priviléges d'un fils légitime, prend le nom de celui qui l'adopte, et devient son héritier. S'il naît dans la suite un autre fils dans la même famille, l'enfant adoptif entre toujours en partage de la succession. Il est permis aux Chinois de prendre des secondes femmes qui tiennent rang après l'épouse légitime; cependant la loi n'accorde cette liberté que lorsque la première femme est parvenue à l'âge de quarante ans sans aucune marque de fécondité.

» Toutes couleurs ne se portent point indifféremment à la Chine. Le jaune n'appartient qu'à l'empereur et aux princes de son sang. Le satin à fond rouge est le partage d'une espèce de mandarins, aux jours de cérémonie; les autres portent ordinairement le noir, le bleu ou le violet. La couleur du

peuple est généralement le bleu ou le noir.... La chemise est de différentes sortes d'étoffes, suivant les saisons. C'est un usage assez commun dans les grandes chaleurs, de porter sur la peau un filet de soie qui empêche la sueur de se communiquer aux habits. La couleur qui appartient aux femmes est ou rouge, ou bleue, ou verte. Peu de femmes portent le noir ou le violet, si elles ne sont avancées en âge, etc..

» A la Chine, le deuil d'un père et d'une mère doit être de trois ans. On prétend que cet usage est fondé sur la reconnoissance qu'un fils doit à son père et à sa mère pour les trois premières années de sa vie, pendant lesquelles il a eu continuellement besoin de leur assistance. La couleur du deuil est le blanc; mais, pendant le premier mois qui suit la mort d'un père ou d'une mère, l'habit des enfans est un sac de chanvre d'un rouge éclatant, qui ne diffère pas pour la qualité des sacs de marchandises. Leur ceinture est une corde lâche. Il est permis aux Chinois de garder aussi long-temps qu'ils le souhaitent les cadavres dans leurs maisons; ils les gardent quelquefois pendant trois ou quatre ans. Leur siége, pendant cet espace de temps, est un tabouret, et leur lit une natte de roseaux près du cercueil. Ils se retranchent l'usage du vin et de certains alimens. Ils se dispensent d'assister aux fêtes; ils ne fréquentent point les assemblées publiques. Cependant il faut enfin que le cadavre soit inhumé; car c'est pour un fils un devoir indispensable que de placer le corps de son père et de sa mère dans le tombeau de ses an-

cêtres. Il y a chez les Chinois deux fêtes célèbres : la première est celle du commencement de l'année, et l'autre celle des lanternes. Dans cette dernière fête toute la Chine est illuminée; on la croiroit en feu. Tous les habitans de l'empire, à la campagne et dans les villes, allument des lanternes peintes de différentes couleurs, et les suspendent dans leurs cours, et à leurs fenêtres et dans leurs appartemens. Les gens riches font en lanternes une dépense prodigieuse : on voit des lanternes de diverses formes, et la plupart dorées et magnifiquement ornées; mais rien ne donne tant d'éclat à la fête que les feux d'artifice qui s'exécutent dans toutes les parties des villes..... Les réjouissances durent cinq jours. L'opinion commune sur l'origine de cette fête, est qu'elle fut établie peu de temps après la fondation de l'empire, par un mandarin qui, ayant perdu sa fille sur le bord d'une rivière, se mit à la chercher, mais inutilement, avec des flambeaux et des lanternes, accompagné d'une foule de peuple dont il s'étoit fait aimer par sa vertu; mais les lettrés donnent une autre origine à la fête des lanternes. Ils prétendent que l'empereur *Kye*, dernier monarque de la famille de *Hia*, se plaignant de la division des nuits et des jours, qui rend une partie de la vie inutile, fit bâtir un palais sans fenêtres, où il rassembla un certain nombre de personnes; et que, pour en bannir les ténèbres, il y établit une illumination continuelle de lanternes, qui donna naissance à cette fête..... La magnificence des Chinois éclate dans leurs ouvrages

publics, tels que les fortifications, les temples, les tours, les arcs de triomphe, les ponts, les chemins, les canaux, etc. On compte environ trois mille tours le long de la grande muraille. Le tiers des habitans de l'empire fut employé à la bâtir. Ce fameux ouvrage se conserve aussi entier que le premier jour qu'il fut bâti. Le plus fameux édifice est celui de Nankin, qui se nomme *la grande Tour* ou *la Tour de porcelaine*. C'est un octogone d'environ quarante pieds de diamètre; de sorte que la largeur de chaque face est de quinze pieds..... Les étages sont au nombre de neuf...... Le mur du rez-de-chaussée n'a pas moins de douze pieds d'épaisseur sur huit et demi de hauteur. Il est revêtu de porcelaine. Cette porcelaine est bien conservée, quoiqu'elle ait plus de trois cents ans. On donne à cette tour, depuis le rez-de-chaussée jusqu'à l'extrémité du toit, environ deux cents pieds d'élévation.... On compte à la Chine plus de onze cents arcs de triomphe élevés à l'honneur des princes, des hommes et des femmes illustres, et des personnes renommées par leur savoir et leur vertu.....

» L'agriculture est particulièrement honorée à la Chine..... une pluie favorable est une occasion de visites et de complimens parmi les mandarins. Au printemps, l'empereur ne manque pas, suivant l'ancien usage, de conduire solennellement une charrue, d'ouvrir quelques sillons et de semer différentes espèces de grains. Il nomme douze seigneurs pour lui servir de cortége et labourer après lui; il est en

outre accompagné de cinquante laboureurs respectables par leur âge, et auxquels l'empereur lui-même distribue différens présens. Les mandarins observent la même cérémonie dans chaque ville.... L'empereur *Vongchin* exigeoit de tous les gouverneurs des villes qu'ils lui envoyassent tous les ans le nom d'un paysan de leur district, distingué par son application à cultiver la terre, par une conduite irréprochable, par l'union de sa famille, par la paix entretenue avec ses voisins, enfin par sa frugalité et sa sagesse. Sur le témoignage du gouverneur, l'empereur élevoit ce sage et diligent laboureur au degré de mandarin du huitième ordre, et lui envoyoit des patentes de mandarin honoraire, distinction qui le mettoit en droit de porter l'habit de mandarin, de rendre visite au gouverneur de la ville, de s'asseoir en sa présence, et de prendre du thé avec lui. » (*Abrégé de l'Histoire générale des voyages*, t. VIII.)

FIN DU TOME TROISIÈME.

